



Bibliothèque Nationale du Québec

S

MARCEL DUGAS

UN ROMANTIQUE CANADIEN

Louis Fréchette

1839 - 1908

Nouvelle édition

BEAUCHEMIN

UN ROMANTIQUE CANADIEN

Louis Fréchette

1839-1908

Droits réservés, Canada, 1946.
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

MARCEL DUGAS

UN ROMANTIQUE CANADIEN

Louis Fréchette

1839-1908

Nouvelle édition

MONTREAL

ÉDITIONS BEAUCHEMIN

1946

DU MÊME AUTEUR

Le Théâtre à Montréal (épuisé).

Psyché au cinéma (épuisé).

Versions (épuisé).

Flacons à la mer (épuisé).

Verlaine (Radot, 1928).

Littérature canadienne (Didot). (Ouvrage
couronné par l'Académie française.)

Cordes anciennes, 1933.

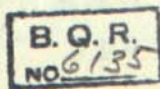
Nocturnes (Paris).

Pots de Fer (Québec).

Salve Alma Parens (Québec).

Paroles en liberté (Montréal).

Approches (Québec).



INTRODUCTION

Etudier Fréchette, c'est attirer un moment l'attention sur l'un des aspects de la poésie canadienne à ses débuts, en montrant de quelle façon la sensibilité moderne s'est exprimée par un écrivain qui ne manquait pas de dons poétiques. Cela peut aussi intéresser, ce nous semble, ceux qui aiment ces sortes d'enquêtes intellectuelles. On y verra un poète qui, ayant fait siens les sentiments et les idées démocratiques de Victor Hugo, s'est efforcé de les transplanter en terre canadienne.

A travers des tâtonnements et des puérités, on apercevra la complexité du problème littéraire canadien, l'attitude de Fréchette vis-à-vis des deux races, son attitude de combat, l'amour qu'il porta à sa patrie d'origine, à sa littérature, à ses gloires scientifiques, militaires, historiques.

Il a voulu écrire, il a écrit l'histoire d'une résistance chez des colons qui, en Amérique, demeurèrent français après la conquête anglaise. Cette gageure, elle a été tenue et gagnée. Sous des rudesses inévitables, l'essentiel fut sauvé, je veux dire le culte de la France. Nous lui savons gré du service rendu, car il a été le porte-voix de toute une génération qui pensa par lui, par ses vers, qui épousa ses enthousiasmes et ses colères.

Le pays était alors traversé d'influences diverses. La

pensée française au Canada livrait une lutte opiniâtre au puritanisme anglais cantonné dans la province d'Ontario. Ce fut un moment de combativité que nous devons saluer ici; les polémiques, de part et d'autre, se distinguaient par une grande âpreté. Québec militait pour sauver un idéal qui permît aux Canadiens de survivre comme entité française. On était toujours à la veille de mettre le feu aux poutres de la frêle maison. Par ailleurs, les Canadiens qui avaient beaucoup souffert n'inclinaient que trop à la soumission aveugle, à cette retenue craintive dans l'affirmation de leurs droits les plus élémentaires, les plus indiscutables: langue et religion. Louis Fréchette, avec quelques hommes politiques, sonnait le ralliement des espérances qui défailaient.

La littérature en recevait une influence réelle et si les apôtres de la conciliation naissaient, Fréchette méprisait cette tactique; il se cabrait, s'indignait. Il jetait l'anathème à l'oppresseur, à l'ennemi de la race française. Il n'était pas de ceux qui se soumettent à un état de choses créé en partie par les mœurs, la presse, les pouvoirs établis: il faisait, à sa façon, figure de révolutionnaire. Son rôle littéraire se doubla donc d'une action politique. Nous voyons en lui un homme qui cherche à prendre conscience de sa pensée, qui s'efforce de donner une âme à la foule, aux Canadiens des raisons d'exister, de n'oublier rien du passé, de continuer la lutte pour que Québec demeure la marche française d'Amérique.

Malgré les faiblesses de son art, il a enrichi la sen-

sibilité canadienne; il a étendu les perspectives où se mouvait le rêve blessé de ces colons français; il a donné un langage à des aspirations confuses qui ne connaissaient pas encore le mot qui délivre, le chant où des vaincus exhalent leurs douleurs; par lui, la souffrance du déraciné devenait argument de combat, élément de réparation dans l'avenir, un thème que reprendraient en chœur les hommes politiques pour le faire servir à leurs desseins, au succès de leurs revendications. Certes Crémazie avait tenté de faire passer la grande plainte à travers ses cantilènes: reliques de Carillon dont s'enveloppe le soldat mourant, et de la terrasse de Québec où tout un peuple halette d'espoir, le rêve poursuivant une réalité qui s'enfuit... comme une galère d'or à jamais perdue. Par sa voix plus ample, Fréchette y réussit davantage.

Au cours de cette étude, nous citons avec abondance le poète de La Légende d'un Peuple. De son œuvre peu connue en France, nous détachons plusieurs extraits qui peuvent constituer une sorte d'anthologie¹.

1. Avons-nous besoin de dire qu'en étudiant Fréchette, nous nous sommes efforcé de pénétrer ses raisons, et de taire, la plupart du temps, ce que nous pensons nous-même sur les questions qui le touchent, le font rêver et écrire? Je crois que l'on s'en apercevra.

LA JEUNESSE DE FRÉCHETTE

Louis-Honoré Fréchette naquit à Lévis le 16 novembre 1839. Ses ancêtres étaient originaires de l'Ile de Ré, en Saintonge, qui fournit au XVII^e siècle tant de colons au Canada et au premier rang desquels il faut compter le plus illustre d'entre eux, Samuel de Champlain, fondateur de Québec. Sa famille était de condition modeste.

Dans la dédicace de ses *Contes* à James Edgar, député d'Ottawa, Fréchette a longuement parlé de Lévis, du Lévis de son enfance, et de Québec:

« En jetant les yeux sur le plateau de Lévis, par exemple, en y embrassant du regard ces édifices considérables, ces rues bordées d'arbres et d'habitations élégantes, il te serait impossible de reconnaître le théâtre de nos ébats de gamins et de nos longues rêveries d'adolescents.

« Tu ne retrouverais plus la commune, avec ses tranchées historiques, ses monticules se succédant pêle-mêle comme les vagues de la mer, ses étroits sentiers se faulant à travers les bouquets épars des coudriers, des cenelliers et des cerisiers à grappes.

« Tu chercherais en vain les prairies frangées de broussailles épineuses, et plantées par-ci par-là de vieux ormes aux branches en ogive, où nous allions, pour nous amuser, aider à la fenaison.

« C'est à peine si tu trouverais, au bord de la falaise qui domine le Saint-Laurent, un petit coin de roc où t'asseoir pour jouir encore une fois du spectacle, toujours grandiose et toujours beau, du soleil sombrant derrière la gigantesque arête du rocher de Québec.

et pour écouter s'endormir le grand fleuve, avec ses bruits et ses rumeurs, dans le calme de la nuit tombante.

« T'en souviens-tu ? ... »

« Combien de fois, par les soirs limpides et parfumés, ne nous sommes-nous pas arrêtés là, le front moite et la pensée étrangement troublée par je ne sais quelle nostalgie du rêve ! »

« Combien de fois ne sommes-nous pas venus là tous les deux, poètes de l'avenir, dans le recueillement et la solitude, demander aux caresses rafraîchissantes des brises, aux murmures confus et berçants de la vesprée, aux mille et une splendeurs embrasées du couchant, le secret de ces émotions vagues dont l'envahissement étreignait si délicieusement nos cœurs de quinze ans ! »

Premiers cris de l'âme !

Premières vibrations intérieures !

Premiers tressaillements de la jeunesse qui va fleurir !

Vos ivresses inquiètes ne s'oublient jamais. Toute la vie en garde une espèce d'ébranlement mystérieux et doux.

Où, bien des choses sont changées. Les vastes champs que nous foulions à la raquette; les estacades flottantes où notre canot de pêche reposait à l'abri du vent; les anses sablonneuses où nous allions faire nos plongeurs de jeunes canards, tout cela est disparu. Les rails du Grand-Tronc et de l'Intercolonial ont bouleversé tout cela, et bien d'autres choses.

C'est sur l'ancien quai Lauzon, construit par Sir John Caldwell, et restauré à neuf, que s'embarquent aujourd'hui les voyageurs pour New-York et San Francisco ... quand il y en a.

Une vaste usine s'est élevée sur l'emplacement même de la maison dont la cave récela les cadavres qu'y enfouissait le vieux meurtrier Lanigan, resté vivant dans les souvenirs populaires sous le nom du « docteur Linguienne » ... et dans le carnet des savants, sous celui du « docteur l'Indienne ».

Le château Tweedle a été rasé par un incendie. A bas aussi la vieille colonne qui rappelait l'endroit rendu célèbre par le gibet de la Corriveau. Les canots d'hiver, ces vieux adversaires de la banquise, ont vu leurs avirons vaincus par les hélices de puissants bateaux à

vapeur qui se rient aujourd'hui des débâcles du « Lac » comme des tempêtes de janvier.

Plus de wigwams montagnais éparpillés sur la grève d'Indian Cove: un gigantesque bassin de radoub — puissent les muses me le pardonner aussi volontiers que les électeurs de l'endroit ! — a pris leur place.

Le mai de Tempérance, la boutique à Gnace, la flûte à Gaudault, la meute à Batoche, tout cela est allé rejoindre les neiges d'antan.

Et les vieux ? partis aussi les uns après les autres.

Je ne suis même pas bien sûr que la mare à Pompon soit encore à sa place.

Mais il n'y a pas que de ce côté du fleuve où la main du temps ait laissé des traces de son passage.

Québec aussi — oui, mon ami, Québec lui-même ! — se transforme petit à petit.

La basse ville a vu deux maisons se construire dans les dix dernières années; Saint-Roch prend des allures commerciales sérieuses; Saint-Sauveur s'allonge, et se donne le luxe d'une église décorée par un vrai peintre.

Une gare de chemin de fer longe l'anse où ne débarquaient autrefois que les huîtres de Caraquette et les harengs du Labrador.

Les vieilles portes militaires sont démolies, et remplacées, pour la plupart, par des barrières à tournure féodale, avec machicoulis et échauguettes en poivrières — un éloquent défi au statu quo traditionnel.

L'ancienne cathédrale, devenue basilique cardinalice, a refait sa toilette.

Il y a le bassin Louise, le nouveau parlement, un palais de justice neuf, deux clubs d'amis, où l'on se dévore encore mieux que dans les sociétés patriotiques ou de Secours mutuel.

L'historique château Saint-Louis est allé rejoindre les ruines du collège des Jésuites et du vieux poulailler législatif où s'est bâclée la constitution qui nous rend heureux depuis 1867.

Et — circonstances qui frapperont nos neveux d'admiration — la rue Saint-Jean a failli s'élargir, après quarante ans d'efforts; et

l'on commence, paraît-il, à construire un hôtel aux dépens de la Confédération, représentée par mon ami Van Horne !

Faut-il noter d'autres progrès et d'autres disparitions.

Le cheval de pain d'épice, le bâton de crème, les bull's eyes, la planchette de tire, le baril de bière d'épinette sont des institutions du passé.

Les paniers de bric-à-brac s'éloignent peu à peu des places publiques.

Les commis de la basse ville et de la côte de la Montagne ne raccolent presque plus les chalands au coin des rues.

La « boîte à Barbeau », qui fut longtemps un des plus importants points de repère de la capitale, a quitté ses crochets légendaires.

Et le cabriolet à soupente des anciens jours — la calèche, comme on l'appelle encore — s'il n'est pas classé un de ces quatre matins parmi les reliques de quelque amateur d'antiquités, sera bientôt remisé dans le compartiment réservé aux vieilles lunes.

Plus de garnison anglaise !

A peine quelques artilleurs indigènes arpentant les rues et portant des sabres — comme leurs casquettes, du reste, qui ne leur couvrent jamais que la moitié d'une oreille — pour le principe.

Plus de vieux notaires ou d'anciens greffiers en retraite, allant prendre le frais à cinq heures du matin, sur la Terrasse, en robe de chambre et en pantoufles !

Les maisons, lourdes et basses, sont bien encore assises sur le fin bord des trottoirs; mais on voit percer ça et là, sous l'arcade des nouvelles barrières et dans le fouillis des cheminées monumentales, les toits à tourelles de construction plus sveltes et plus modernes.

Les dieux s'en vont !

Bref, mon pauvre Edgar, le cadre de nos premières impressions n'est plus du tout le même.

Ce que nous avons appris à aimer ensemble nous quitte.

Ce qui a fait la gaieté ou la poésie de notre printemps s'efface.

Le passé non seulement n'est plus, mais encore les derniers vestiges qu'il avait laissés derrière lui, comme une trainée d'ombre ou de soleil, s'oblitérent rapidement !

Louis Fréchette vit donc le jour deux ans après l'insurrection de 1837. Son berceau fut, pour ainsi dire, secoué par la tourmente révolutionnaire, et son enfance remplie des échos de cette révolte qui devait être si longtemps le sujet de toutes les conversations, le thème sur lequel revenaient les journaux de l'époque, la hantise de toute une génération d'hommes. Le souvenir de cet événement allait sa vie durant dominer la pensée du poète. Il sera révolutionnaire en politique, en littérature, ou du moins voudra l'être. Au fond, il ne fut qu'un bon garçon aux allures subversives, qui s'est cru terrible, le démon de la littérature et de la politique canadienne. Il rêva d'être un Hugo canadien. Et il y a un peu de Victor Hugo dans l'homme et dans l'artiste. Au physique, lorsqu'il devint vieux, quelque vague ressemblance avec le poète français. Dans son œuvre, l'influence est indéniable; elle baigne la plupart des volumes de vers qu'il écrivit.

Le souvenir de la rébellion de 1837 exerça donc une action déterminante sur l'orientation politique et littéraire du poète. Après la cession du Canada à l'Angleterre, les soixante mille Français qui étaient demeurés en terre canadienne continuèrent de batailler pour conserver leur langue et leur religion.

Sur tous les terrains: religieux, patriotique, économique, ils déployèrent des qualités d'endurance, de vigueur, d'ingéniosité qui sont les caractéristiques de l'esprit français. Peut-être n'a-t-on pas assez loué la force morale de ces Français d'Amérique qui, malgré le dénûment et la misère, résolurent de rester eux-mêmes. L'histoire de cette résistance prend, au regard de l'historien, un sens qui dépasse le récit ordinaire. Dans les annales où sont réunis les traits d'héroïsme qui composent un visage parfois sublime au jeune Canada français, notre admiration se peut alimenter de raisons diverses.

Papineau, si ardent à vouloir construire le présent, un présent viable pour les siens, ne s'expliquerait pas sans Cartier, Champlain, Maisonneuve, Montcalm, Lévis, fondateurs et défenseurs du sol. Ils furent les premiers acteurs du drame canadien. Leur rudesse éloquente s'éclaire de la beauté de ces femmes françaises qui mêlaient leur grâce à la force des chefs. Sur quel médaillon d'or pur graverait-on ces figures de grands seigneurs, de découvreurs, d'hommes politiques d'une si haute et si fine noblesse? Quel défi aux plus authentiques héroïnes que le geste de Madeleine de Verchères, défendant, seule, avec sa mère, la petite colonie contre l'attaque des Iroquois.

L'âme de Fréchette s'ouvre aux souffles de cet héroïsme; il se passionne pour ces belles aventures.

Longtemps la France, bouleversée par ses guerres et ses révolutions, toute entière attentive à son destin, n'eut qu'un vague soupçon de ce qui se passait là-bas,

du rôle éminemment français joué par un groupe d'hommes qui gardaient avec âpreté l'amour de leur ancienne patrie, et dans leurs habitudes, des manières de comprendre, d'aimer, de prier à la française. Encore maintenant, on connaît mal ou peu l'histoire de cette petite nation qui refait, sur des terres éloignées, devenues étrangères, une autre figure à la France. On sait que Montcalm périt sous les murs de Québec. Mais là ne s'achève point la résistance. Elle s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Elle dure encore. Qui ne voit dans cette insistance de parlementaires canadiens à exiger que l'on écrive sur les voitures de la poste: malle de sa Majesté, à côté de la formule anglaise, surtout dans l'énergie d'un Belcourt¹, faisant abolir un texte de loi ontarien, périlleux pour la langue et l'éducation française des enfants, une nouvelle façon de combattre, une sorte de jalouse défense des droits acquis? On ne doutera plus que ces Canadiens soient encore français si nous ajoutons qu'au téléphone, ils exigent aussi que les demoiselles-téléphonistes leur répondent dans leur langue. Ainsi dans la paix, la liberté conquise, les Canadiens d'aujourd'hui, comme leurs pères dans des époques plus troublées, surveillent l'héritage qui leur fut confié, le défendent contre ce qui pourrait lui porter atteinte. C'est là une attitude d'un réalisme touchant qui ne manque pas de crânerie. On ne peut refuser de reconnaître que, dans ces petits détails, se

1. Sénateur canadien-français au parlement d'Ottawa.

trahit véritablement cet esprit de nuance, cet instinct de combativité qui nous est venu de France.

Mais revenons en arrière, au récit des luttes plus graves, plus acharnées, où la vie même des descendants français au Canada, était menacée dans les sources qui l'alimentaient. L'histoire parlementaire de 1840 à 1867 illustre la conquête lente, difficile, de la liberté. Nous la devons à l'audace éclairée des hommes politiques qui furent contemporains de Papineau.

Attardons-nous un peu à considérer l'une des phases les plus émouvantes de la résistance. Il vint un moment où tracassés par les vexations politiques, administratives et autres de l'oligarchie anglaise, les Canadiens français s'aigrirent à un tel point que, sous la conduite de Papineau, ils voulurent conquérir la liberté par les armes. Ce n'était qu'une poignée d'hommes dressés contre la puissante Angleterre. Les Anglais eurent vite fait de réprimer cette rébellion. La tête des chefs fut mise à prix; les troupes furent écrasées ou prirent la fuite. Le Canada dut subir le régime militaire; la vie politique devint de plus en plus livrée à l'arbitraire, à l'injustice. Lorsque Fréchette naquit, l'atmosphère était troublée par les violences, les récriminations, les séances parlementaires. Durant son enfance, il n'entend parler que de la France, de Papineau, des luttes politiques, de la persécution anglaise. Il nourrit son esprit des raisons du patriotisme français; il réchauffe son âme aux récits des vieillards qui, dans sa ville de Lévis, lui

racontent, le soir, sur le seuil des portes, la tête ornée d'un bonnet de laine et entre deux bouffées de leur pipe de plâtre, la grande épopée canadienne. Déjà, il n'a qu'un amour: celui de son pays mêlé à l'image de la France, se confondant quelquefois avec elle. Il rêve de le servir. Sera-t-il politicien, avocat, poète? Ces divers rôles le tenteront tour à tour.

Pour le moment, il va à l'école de Lévis; il apprend les lettres, le catéchisme, quelques notions d'arithmétique, d'histoire européenne et canadienne. Il perd sa mère étant très jeune. Cette privation des douceurs du foyer assombrit ses jeunes années. Il a ensuite à souffrir de sa seconde mère et, à l'âge de quinze ans, il part pour les Etats-Unis. Il en revient bientôt, brisé de déceptions. Son père l'envoie alors au Séminaire de Québec. Mais, comme le jeune Fréchette a l'humeur vagabonde, il en sort un mois après, entre au collège Sainte-Anne qu'il quitte également pour le séminaire de Nicolet où il achève ses études. Ces changements, cette impossibilité de se fixer nulle part, cette inquiétude de l'âme et de l'esprit, marquent bien l'un des côtés du caractère de Fréchette. Toute sa vie, il aura le désir d'aller ailleurs, de se mettre en route vers quelque cité qui flattera son idéal de poète; tout ce qui l'entoure le fatigue, l'ennuie. Il cherchera une évasion dans la vie politique canadienne, dans la vie littéraire.

Au sortir du collège, il étudie le droit à Québec. Il entretient des relations avec le petit monde de publicistes, d'avocats, de journalistes, d'historiens qui for-

maient un groupe d'hommes intéressants dans la capitale française-canadienne. Il a pour premier maître Octave Crémazie qui, on le sait, vint mourir en France de regrets et d'abandon; il connaît l'abbé Casgrain, Alphonse de Lusignan, F.-X. Garneau, l'abbé Ferland, Gérin-Lajoie, Pamphile Lemay, etc. Ceux qui ont étudié cet âge héroïque de la littérature canadienne racontent que Crémazie tenait école dans l'arrière-boutique de sa librairie. On y lisait les vers de Hugo, Lamartine, Musset, Barbier, Brizeux, de tous les romantiques. *Le Génie du Christianisme* passionnait ces jeunes hommes enflammés par l'amour de la patrie et désireux de la servir. La parole de Lord Durham les avait rassemblés autour d'une idée commune. Ils voulaient, en essayant de fonder une littérature, faire mentir ce gouverneur anglais qui s'était écrié un jour: « qu'un peuple sans histoire n'existe pas ». Déjà, en 1845 et les années suivantes, Garneau avait publié les premiers volumes de son *Histoire du Canada*. C'était une réponse au propos tenu par le fonctionnaire royal. On avait aussi créé une revue: *Les Soirées Canadiennes* (1861), et plus tard *Le Foyer Canadien* qui étaient lus par des milliers de lecteurs. Le Québécois croyait que c'était là toute la littérature. Il lisait avec dévotion ces pages qui furent les premiers balbutiements de la pensée canadienne. Un sentiment religieux très vif coulait à travers ces essais de bonne volonté. La fierté nationale s'en exaltait. Un autre public qui se sait assuré maintenant de son existence physique et intellectuelle

demande autre chose. Mais, dans un pays qui n'a pas encore de statut politique, qui est en train d'organiser sa vie matérielle et pensante, ces essais se justifient parfaitement. On comprend l'exagération d'alors, ses insuffisances, ses enthousiasmes; on les excuse, on croit à leur nécessité.

L'insistance patriotique, la foi religieuse, l'exclusion presque totale des questions qui intéressent les autres peuples, cet intérêt unique, en quelque sorte jaloux, autour de deux idées, impose le respect. En tout cas, le groupe d'hommes dont faisait partie Fréchette courait au plus pressé. Ils jetaient dans le combat suprême les grands mots nécessaires: liberté, patriotisme, religion, sans toujours sacrifier au style, à l'élégance; ils les agitaient comme des drapeaux, des cloches d'alarme. Il faut les en remercier, car ils ont permis à l'idée française de vivre, de grandir, de prendre corps.

Le souvenir de la Constitution de 1791, la guerre des Américains contre le Canada (1812), l'Insurrection de 1837, l'acte d'Union de 1841, la Confédération de 1867, voilà les grands événements de la politique canadienne qui devaient exercer sur Fréchette une action considérable. Son esprit reçoit le heurt de cette époque agitée, tumultueuse, décisive pour l'influence française au Canada. On retrouve dans ses premières œuvres l'écho des protestations, le cri qu'un peuple, qui se sent en péril, pousse afin de ne pas mourir.

Il était, sans doute, trop jeune pour participer aux luttes qui se déroulèrent sous l'Union. Mais il en

recueillit, toutes fraîches, l'histoire et ses différentes phases. Enfant, il a noté les griefs qui montaient des campagnes canadiennes. On les formulait sur la place de l'église, dans les réunions de famille ou d'amis, au parlement. Etudiant à Québec où les traditions s'étaient conservées encore plus vivaces qu'ailleurs, entouré de lutteurs restés fidèles à l'esprit de leurs ancêtres, et qui, par la plume, la parole, entretenaient le culte de la France, il prendra un contact plus direct avec les réalités de l'âme canadienne, de son destin, de ses souffrances, et mesurera aussi l'hostilité, à ce moment-là, de l'Angleterre vis-à-vis les Français-canadiens. Il sent déjà naître sa vocation d'homme de lettres, de poète.

Québec lui parle, lui module la chanson de son passé, de sa gloire. Son site, les aspects de la nature si belle, si pittoresque, les plaines d'Abraham et de Sainte-Foy lui sont une magnifique leçon d'histoire. Il y fait des pèlerinages romantiques avec ses amis. Dans ces champs où s'est immortalisée la valeur des héros français, il saisit mieux le prix d'un idéal, ce qu'il coûte de sacrifices et de douleurs pour le maintenir, lui assurer la durée. Chaque motte de terre lui enseigne la loi de l'effort, la vertu du souvenir. Si le nom français, avec les grandeurs qu'il évoque peut être encore prononcé, si la qualité de l'âme ancestrale s'est gardée intacte malgré la tyrannie du vainqueur, il y a là un secret facile à deviner, et dont il faut tirer profit. Les fils des vaincus qui, au nom d'un loyalisme déliquescent, oublient dans les délices de la

paix et la montée de la civilisation matérielle, leur qualité essentielle d'êtres humains, leur conformation historique, physique et morale, sont bien près de ne plus exister. Fréchette comprendra cette honte de n'être plus que des fantômes disputant mollement des droits et des libertés légitimes, et que balaie au visage le souffle du passé. C'est pourquoi il est à la veille d'écrire ce libelle, *La Voix d'un Exilé*, qui lui sera inspiré en partie par ce qu'il croit être le pur amour du sol et l'angoisse de l'exil.

Il étudia le droit sans goût véritable. Avant tout, il se sentait porté vers les lettres. Avec quelques-uns de ses amis ayant les mêmes aspirations littéraires, il formait une sorte de bohème dorée et misérable à la fois. Il appartenait à un groupe appelé: « La Bohème ». Il habitait dans une mansarde du Palais de Justice, avec son ami, Alphonse de Lusignan, connu par ses chroniques. Là, Faucher de Saint-Maurice, journaliste, auteur de volumes de voyages et d'essais, Arthur Casgrain qui fit paraître: *La Grande-Tronciade*, poème humoristique, etc., lièrent commerce d'amitié¹.

Octave Crémazie avait été leur premier maître. Ces jeunes gens qui virent dans la suite se joindre à eux Arsène Michaud, Georges Duval, Henri Taschereau, ont laissé un nom dans la politique ou les lettres du Canada. Ils fondèrent des journaux humoristiques: *Les Débats*, *La Scie*, qui étaient la lecture favorite des étudiants d'alors. Car il y avait à cette époque, à

1. Je tiens ces détails de M. Achille Fréchette.

l'Université de Québec, toute une jeunesse hardie, blagueuse, qui vivait au jour le jour, amoureuse de tapage et que la foule reconnaissait à ses allures de joyeuse fantaisie.

Vers le même temps, Fréchette collabora au *Journal de Québec* que dirigeait M. Cauchon. Il a contribué aussi à la fondation du *Journal de Lévis* dont il fut le premier rédacteur. Son frère, Achille Fréchette, y envoyait des vers.

Durant ses études, il fut attaché au bureau des traducteurs français du Parlement de Québec. A ce moment Fréchette se passionnait d'histoire.

Toute la période qui s'étend de 1818 à 1840 avait été remplie de luttes parlementaires. Nous ne referons pas en détail l'histoire du parti anglais, de ses malversations, de ses haines, du fanatisme qui l'anime. Qu'il nous suffise de dire que ces événements historiques ont marqué, après 1837, la période la plus agitée de la vie canadienne.

La Constitution de 1791 accordait au catholicisme l'exercice de ses droits, mais laissait, en politique, subsister la plupart des revendications des Canadiens. En vérité, le Gouvernement représentatif apparaissait pour la première fois au Canada, et cependant la façon dont il s'exerça encourut l'hostilité des esprits libres. Le parti anglais concentrait dans ses mains tout le pouvoir. C'est pourquoi après quelques années de calme, la lutte reprit avec violence. A ce moment-là, commencent les grands débats parlementaires et les campagnes du journal *Le Canadien* de

Québec. Guerre de race et de religion. Lutte passionnante qui déchaîne les appétis, les excès du vainqueur, les indignations des vaincus. On assiste à un drame où l'esprit français et l'esprit saxon s'opposent. Antinomie qui semble insoluble, qui ne pourra pas être résolue par des concessions honteuses.

La révolte de 1837, si souvent condamnée, fut peut-être nécessaire pour amener Londres à des vues plus conciliantes. Si absurde qu'elle ait été et si déplorable dans ses suites immédiates, elle a forcé à réfléchir les diplomates anglais. Ils finirent par se convaincre que la violence n'aurait pas raison du peuple canadien.

En outre, le loyalisme qu'il avait montré en 1812, lors de la guerre d'Amérique, constituait un argument qui devait prévaloir en sa faveur dans un avenir prochain.

De 1840 à 1867, après une longue série d'épreuves et de luttes constantes, un vrai régime parlementaire se fonde au Canada. Plus de gouvernement séparé, de chambre élue où domine l'élément anglais. Des partis se créent, grâce à l'entente de Baldwin, réformiste du Haut Canada, avec Lafontaine, homme du Québec; un libéralisme certain anime ceux qui sont chargés de gouverner la nation canadienne. Le Parlement cesse d'être une déformation ou une caricature; la voix de la justice parvient à dominer les passions mauvaises. En dépit de la politique adoptée par le bureau des colonies à Londres et de ses complices au Canada, le régime qui avait été imposé se change en instrument de liberté. Et l'acte d'Union qui, à l'origine, était une

tentative de « fondre graduellement en un seul peuple homogène les différentes races qui habitaient les deux Canadas » (Garneau) eut une tout autre issue. Les Canadiens furent sauvés de l'asservissement par l'alliance du chef ontarien avec celui qui, à Montréal, représentait avec tant de noblesse, les aspirations de notre race.

En 1863, le Canada se cherche encore une orientation dans la politique, dans la vie nationale. Pour les Français du Canada, c'était une question de vie ou de mort. Il ne leur restait que le champ parlementaire, et ils avaient chance, selon la fortune des choses, d'en sortir libres ou enchaînés.

En 1867, la Confédération couronna l'effort de ceux qui avaient combattu pour l'obtention d'un statut politique assurant de communes franchises aux deux peuples qui se partagent le Canada.

Mes Loisirs, le premier livre de Fréchette, date de 1863. Il était encore étudiant, plein d'enthousiasme, et croyait révolutionner les lettres canadiennes.

Ce volume ne révolutionna rien. Comme tout livre de débutant, il est rempli de clairs de lune, de promenades sur le lac, et vous ne voudriez pas qu'il ne fût pas question de fleurs, d'amour de la patrie. Nous y trouvons cela et nous trempions nos lèvres à toutes les sources sacrées. Quelque temps après, Fréchette s'exila aux Etats-Unis d'où il lança des diatribes enflammées qui produisirent au Canada une grande sensation.

L'EXIL DE FRÉCHETTE

1865

Alexandre Belisle, dans son *Histoire de la Presse Franco-Américaine*, rapporte un fait singulier. En 1903, le poète lui aurait dit que, vers 1865, M. Médéric Lanctot, de Montréal, donna à un certain colonel Suderland une lettre d'introduction où il priait Fréchette de lui faire visiter Québec. Ce dernier, ignorant à qui il avait affaire, conduisit son visiteur à travers la ville et à la citadelle. Mais il apprit un peu plus tard que ce soldat était un espion fénian¹. Il confia ce secret à des amis qui lui conseillèrent de quitter le pays au plus tôt. Il s'expatria et se rendit à Chicago.

Nous pouvons ajouter foi à ce témoignage, puisque Louis Fréchette a expliqué lui-même la raison de sa fuite. Mais à l'époque où cet incident se produisit, on attribua son départ au découragement, aux désillusions de la politique et de sa profession d'avocat.

Le séjour de Fréchette à Chicago fut assez accidenté. Tour à tour journaliste et poète, correspondant au département des terres du chemin de fer de

1. Les Fénians étaient une secte irlandaise qui, après avoir vainement essayé de délivrer l'Irlande du joug anglais, vinrent aux Etats-Unis et tentèrent, par haine de l'Angleterre et goût du pillage, d'envahir le Canada. Ils furent promptement repoussés.

l'Illinois Central, où il succéda à Thomas Dickens, frère du grand romancier.

Chicago, à ce moment-là, constituait un centre important de Canadiens. Le long des fleuves américains, au cœur des cités ouvrières ou commerciales, s'élevaient de véritables petits Etats français. Le curé de Chicago, M. l'abbé Côté, né à Saint-Joseph de Lévis, près Québec, faisait montre d'un beau zèle. Comme les curés américains d'origine française, il était doué d'un tempérament combatif. Il voyait très clairement que le patriotisme était une condition de salut pour les groupes dont il avait la direction. Il embrasait les esprits par des conférences débordantes de foi catholique et française.

La lutte que devait soutenir, avec une ardeur si généreuse, le prêtre canadien aux Etats-Unis contre les empiètements, les « habiletés » du clergé et des évêques irlandais, ne faisait que commencer. Louons Fréchette d'avoir été l'un des premiers, d'entre ces hommes de combat, qui s'opposèrent aux tentatives d'anglicisation du parti irlandais. Par la plume, par des conférences répétées, il revendique les droits du français. On retrouverait dans les articles, les discours qu'il publia, comme le prélude de ces vigoureuses campagnes de presse que menèrent plus tard M. Laflamme, directeur de *La Revue Franco-Américaine*, et d'autres journalistes.

Parmi les Canadiens qui jouèrent, à cette époque, un rôle important dans le journalisme aux Etats-Unis, il faut citer Ferdinand Gagnon. « Créer aux

Etats-Unis une presse canadienne-française qui ranimerait le patriotisme des émigrés, et servirait d'organe à leurs réclamations, organiser partout des sociétés de Saint-Jean-Baptiste qui grouperaient les Canadiens dispersés et leur donneraient de la consistance; réunir dans des assemblées nationales, les hommes de tête et d'action pour leur faire adopter un programme commun et aviser ensemble aux moyens de le mettre à exécution: telles étaient les grandes lignes de l'entreprise. Il fallait, à coup sûr, une intelligence peu commune pour concevoir un pareil projet, et une intrépidité de cœur que rien ne saurait abattre, pour en assurer le succès. »

Ferdinand Gagnon se mit à l'œuvre et fonda *Le Travailleur* (E. Hamon).

Mais ce ne fut pas le seul journal d'inspiration canadienne dans la Nouvelle-Angleterre. Les journaux qui avaient adopté le même programme d'études et d'action furent assez nombreux. Dressons-en la liste: *Le Messenger*, à Lewiston, Maine; *Le Courrier*, à Manchester, New-Hampshire; *L'Avenir Canadien*, à Manchester, New-Hampshire; *Le Défenseur*, à Holyoke, Massachussetts; *L'Indépendant*, à Fall River, Mass.; *Le Courrier*, à Worcester, Mass; *L'Etoile*, à Lowell, Mass.; *Le National*, à Lowell, Mass.; *Le Jean-Baptiste*, à Pawtucket, Rhode Island; *Le Courrier*, à Woonsocket, Rhode Island; *Le Jean-Baptiste*, à Northampton, Mass.

Quant au journalisme d'expression française dans la province de Québec, il avait débuté presque au len-

demain de la conquête anglaise. *Le Canadien* (1806) que devait illustrer plus tard Etienne Parent (1802-1874) prit la défense des Canadiens contre la bureaucratie anglaise. Ses polémiques avec le *Mercury*, journal anglais, furent célèbres.

La liste des journaux de Québec est imposante; il est édifiant de citer le titre de quelques-uns de ceux qui eurent une si grande influence sur les hommes du XVIII^e et du XIX^e siècle au Canada. Longtemps ils ont été l'unique nourriture littéraire, et quoique, pour la plupart, ils fussent remplis des comptes rendus des débats au Parlement et des assemblées populaires, ils consacraient cependant une page à la littérature. On s'étonne qu'au début de notre existence nationale ils aient été si nombreux. Les voici par ordre de date: *La Gazette de Québec*, 1764; *La Gazette du Commerce littéraire*, Montréal, 1778; *La Gazette de Montréal*, 1785; *Le Magasin de Québec*, 1792; *Le Canadien*, Québec, 1806; *Le Courrier*, Québec, 1807; *Le Vrai Canadien*, Québec, 1810; *Le Spectateur*, Montréal, 1813; *L'Aurore*, Montréal, 1815; *L'Abeille canadienne*, Montréal, 1818; la *Minerve*, 1830; *L'Ami du Peuple*, 1832; etc.

Il est certain que l'attitude adoptée par l'auteur de *La Voix d'un Exilé* aux Etats-Unis témoigne d'une noblesse d'âme, d'un attachement profond à la France, et du désir de glorifier l'esprit de la grande patrie. C'est peut-être l'époque la plus belle de la vie de Fréchette. Quoique plus discrète, à coup sûr, que dans les années qui vont suivre, l'énergie qu'il déploya eut une

action heureuse sur une foule de Franco-américains. Il donna au patriotisme français une nouvelle impulsion en lui fournissant des arguments, une voix, des armes.

L'activité de ce jeune poète exilé aux Etats-Unis fut féconde: les Franco-américains qui le lisaient, le suivaient, applaudissaient à ses discours, ont pris, à son contact, le goût de vivre, ont senti se réveiller leurs instincts de solidarité nationale. Cultivé, ayant de la séduction physique, de la chaleur, de l'éloquence, il devait leur paraître comme un frère supérieurement doué, né pour les défendre, et les conduisant vers le but de leur espoir: celui de s'imposer comme entité française, d'assurer par des lois, des créations véritables, une survivance dont ils étaient justement fiers.

En 1865, le groupe canadien de Chicago s'accroissait avec rapidité. Ce groupe allait prendre de l'importance. On sentait la nécessité de créer un journal, depuis la disparition du *Courrier de l'Illinois*, à Kankakee, en 1863. Il est vrai qu'une tentative de journalisme, reprise un peu plus tard, n'avait guère réussi. Et *La Sentinelle*, fondée en 1867, cessa de paraître.

Quelque temps après son arrivée à Chicago, Fréchette devint rédacteur à *L'Observateur* (1866) qu'il fonda avec Barclay. Mais ce journal vécut peu de temps et il eut le même sort que les journaux précédents.

L'année 1868 vit l'apparition d'une autre feuille qui porta le nom de *L'Amérique*: Théophile Guérout, Fréchette, Samuel Pinta en furent les fondateurs. On était à la veille des élections présidentielles.

Deux partis se trouvaient en présence: Grant et Colfax, candidats républicains; Seymour et Blair, candidats démocrates. L'histoire américaine a conservé le souvenir du prestige exercé par Grant sur les populations du Sud: sa puissance et sa gloire grandissaient de jour en jour, tandis que Seymour, chef des démocrates, semblait vaincu avant la défaite elle-même. Au journal, on épousa les idées du parti républicain. Fréchette se jeta dans la bataille électorale; il fit des discours, tint des réunions populaires, et écrivit des articles.

A *L'Amérique*, cette année d'entente, d'harmonie au milieu de la fièvre électorale se prolongea. La même communion d'idées persista entre les directeurs et rédacteurs du journal. Sur tous les points menacés, on fit front. Point de question vitale qui n'ait été traitée et que l'on n'ait cherché à résoudre à la lumière du patriotisme.

Louis Fréchette fit un voyage au Canada, en 1870, tout en demeurant attaché à la direction de *L'Amérique*. Ce départ fut désastreux pour le journal. M. Alexandre Belisle, à qui j'emprunte tous ces faits, écrit:

« La politique malsaine se glisse un peu partout; il se trouve toujours des gens qui sont prêts à tout sacrifier pour un petit honneur, ou une situation politique quelconque. Or, c'est précisément ce qui est arrivé dans ce cas-ci. M. Lafontaine, un Suisse, fut appelé à la rédaction de *L'Amérique*. Si on peut le juger, d'après ses articles, il n'aurait reculé devant

aucune bassesse pour en tirer un profit quelconque. Ce jugement est sévère, mais il est justifié par les faits. »

La guerre entre la France et l'Allemagne avait éclaté. Alexandre Belisle nous apprend que la convention républicaine de l'Illinois, ayant tenu ses assises à Springfield, avait envoyé un vote de sympathie à l'Allemagne. L'indignation fut grande parmi les autres groupes du peuple américain. On ne manqua pas de dire, sur tous les tons, que les Etats-Unis ne devaient rien à l'Allemagne et tout à la France. On rappelait à juste titre le rôle qu'avait joué la grande nation quand les Etats-Unis voulurent conquérir l'indépendance. Les protestations se perdirent, car les Allemands formaient un parti puissant.

Les Français et les Canadiens, en minorité, comptaient peu; leurs manifestations demeurèrent sans effet. A *L'Amérique*, Lafontaine, circonvenu par les Allemands, se rangea de leur côté. Il embrassa la cause des ennemis, insulta la France et souleva de vives réactions parmi les Canadiens et les Français. On abandonna le journal.

Informé de ce scandale, Fréchette revint en hâte, rempli de colère et de dégoût. Ce poète, nous l'avons dit, professait à l'endroit de la France, un véritable culte. Ses défaites l'accablèrent de tristesse. Il parta-

gea l'indignation de ses amis et de ses compatriotes ².

Il arrêta la publication du journal qui, d'ailleurs, ne pouvait plus vivre et, au printemps de 1871, retourna au Canada ³.

Mais revenons en arrière. L'existence de Fréchette aux Etats-Unis était loin d'être aisée, souriante. Il connut les heures tristes de l'exil, la faim, le froid. Ses lettres d'alors portent le reflet de ses pensées intimes et la tristesse dont il était envahi. Sa vie de journaliste fut une source de nombreux chagrins: il vit périr les journaux qu'il avait fondés. Durant ces heures difficiles, il écrivit un volume de poésies sur lequel il faut nous arrêter (1867).

Détail intéressant et qui nous remet en mémoire

2. En 1870, avec son ami Alphonse Leduc, il se rendait aux bureaux du *Chicago Tribune* où étaient affichées les nouvelles de la guerre. Des Allemands se plaisaient à se moquer d'eux, ne cachaient pas leur joie en apprenant les victoires de leur pays. Un jour, on annonça la défaite de l'empereur à Sedan et les Allemands manifestèrent bruyamment. Solides gaillards, Fréchette et Leduc voyant là une occasion de s'en venger se jetèrent sur eux. Quatre Allemands furent renversés pendant que les autres prirent la fuite.

Fréchette eut aussi un duel avec un Allemand à la suite de protestations dans un théâtre de Chicago où l'on représentait une pièce contenant des allusions blessantes à l'adresse de la France.

3. Durant son séjour aux Etats-Unis, Fréchette avait composé un opéra en cinq actes: *Les Fiancés de l'Outaouais* et une comédie qui disparurent dans l'incendie de Chicago. Notons qu'un homme de Chicago lui donnait pour vivre un dollar par jour.

Il prit part, en outre, au mouvement de l'indépendance pour le Canada. Il y travailla de concert avec M. Médéric Lanctot. Dans l'histoire que nous a donnée M. Arthur Delisle sur les Etats de l'Ouest américain, il est raconté que Fréchette et Médéric Lanctot trempèrent dans le complot Cleveland, président des Etats-Unis. Le Congrès de Détroit, organisé à ces fins, remporta un éclatant succès; dans la suite, le projet fut abandonné.

le même incident qui se produisit pour Michelet à ses débuts: Fréchette édita son livre lui-même avec une presse hydraulique.

Il est déjà tellement pénétré de Hugo qu'il lui plaît visiblement de faire figure d'exilé, d'exilé volontaire, car personne ne l'avait forcé à se réfugier à l'étranger. Il se pose en prophète, en voyant. Enflammé de colère, d'une voix tremblante, il annonce les plus grands malheurs au Canada. Les maîtres du pouvoir sont rangés dans la catégorie des voleurs, des misérables, des assassins. Il n'est pas de termes assez gros, assez injurieux auxquels il n'ait recours: la politique canadienne n'est plus qu'une caverne de bandits, de malfaiteurs qui veulent détruire jusqu'au souvenir de l'esprit français.

Plus tard, il devait, au sujet des rois de France, rééditer de semblables vitupérations.

Les Châtiments de Victor Hugo ont de la tenue à côté de ce pamphlet. Le génie fait excuser les violences du poète français; chez Fréchette fleurit l'invective, une invective qui ne dédaigne pas de descendre aux pires vulgarités de pensée et de forme. Ce recueil, qui eut son heure de vogue, est sans valeur littéraire, examiné à distance. Il vaut comme document historique et pour les discussions qu'il souleva car, il faut bien le dire, cette espèce de manifeste libéral fit du bruit. Les conservateurs répliquèrent, traitant de fou ce poète qui, il y a quelques années, dans *Mes Loisirs*, avait semblé d'humeur pacifique et qui ne laissait pas soupçonner un pamphlé-

taire. Il étonna, scandalisa; son nom remplit les journaux canadiens. On le maudissait, mais il excitait la curiosité. Du jour au lendemain, il connut la gloire du poète politique, car son mince volume avait eu l'honneur d'être discuté dans tous les milieux.

La Voix d'un Exilé se divise en deux parties: la première contient une apostrophe aux libéraux du Canada; le seconde exprime le dégoût et la haine que font naître ce qu'il appelle les trahisons du parti conservateur. Le volume se ferme sur une autre pièce de vers intitulée: *Le premier coup de foudre* où il nous parle de l'une des victimes de la tyrannie anglaise.

En épigraphe, le poète avait mis une citation de L.-J. Papineau, l'un des créateurs du parti libéral canadien.

« Ceux qui aujourd'hui s'exilent en si grand nombre parce que le dégoût des hommes et les mesures actuelles les poussent à aller respirer un air plus pur, disent à l'étranger quels sont les stigmates que le colon porte au front... Ils donneront de plus en plus des consolations et des espérances aux opprimés: ils avancent l'heure des rétributions, l'heure des nobles vengeance où le bien sera fait même à ceux qui ont pratiqué le mal. »

Le poète débute par une invocation aux morts, au sol de la patrie. Il dit son amour de fils exilé qui n'a pas oublié sa mère; il craint de mourir sans l'avoir vengée des iniquités dont elle souffre. Triste, déchiré,

errant, il vivra sur une terre étrangère. Il endurera l'exil, accablé de soucis matériels et de souffrances de toutes sortes.

Mais, avant de partir, il a enveloppé de regards d'adieu les rives canadiennes; avec un frémissement d'orgueil courroucé, il a salué ce beau fleuve Saint-Laurent, témoin des atrocités de l'oppresseur. A travers ses larmes, il aperçoit cette patrie devenue la proie des bourreaux qui la dépècent. Et il s'écrie:

Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide,
Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

Il rappelle les luttes sanglantes de 1837, où l'on vit le drapeau français traîné dans la boue par l'Anglais et couvert, néanmoins, de gloire par la vaillance des soldats canadiens. Il abrite aujourd'hui les hontes, les défaillances, les lâchetés de ceux qui, par intérêt, trahissent.

Ces traîtres, d'après lui, n'ont à peu près rien d'humain: ce sont des misérables qui répugnent à la dignité d'homme. Leur figure respire l'hypocrisie et la haine. Ils ne craignent pas de recourir au parjure; au milieu de l'orgie, ils livrent l'héritage moral et matériel des canadiens pour des honneurs, des décorations. Ils ont tout foulé aux pieds: leur conscience, leur mandat, la vertu civique. Ils ont même fait disparaître la notion de ce qui est honorable. La loi, ils la triturent, l'abolissent, la violent si elle les gêne. Ils ne reculent devant rien. Et ils donnent des festins

dont les journaux parlent. Ces hommes qui ont mérité le bagne, s'amusent. Voilà de quoi exaspérer le poète.

Et à ces politiciens présentés sous un masque affreux, Fréchette adresse un discours qui fait songer — lointainement ! — à l'apostrophe de Ruy Blas aux ministres du roi d'Espagne.

Il les supplie de ne pas se laisser toucher par le remords ou la honte qui les enveloppe. Est-ce que la pudeur pour eux existe ? Qu'ils n'hésitent pas à descendre dans la fange.

Allons ! Depuis quand donc cette engeance repue
A-t-elle peur de se souiller ?

Si encore, ils se contentaient d'être des misérables, des traîtres, mais ils ont tout avili. Les grandes ombres des morts en sont éclaboussées. Ils ont abaissé l'exemple qui nous venait d'eux. Le peuple a été trompé et leur mensonge a souillé les marches de l'autel !

Mais il manque à l'orgie un nouveau camarade,
Il faut à ces roués un roi de mascarade,
Un roi de la bamboche, un roi de carnaval !
Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête;
Le stigmaté, il est vrai, décore bien la tête;
Mais pas comme un bandeau royal.

Eh bien ! puisqu'il le faut — pardonne, ô ma patrie ! —
Dans les sales boursiers de la truanderie
Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous;
Un roi digne de vous, s'il s'appelle Cartouche,
S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche
Et surtout s'il sort des égouts !

Après ces tirades, il use encore de l'invocation. Il évoque les figures de ceux qui périrent durant la guerre pour l'indépendance. Il s'exalte devant leurs sacrifices, leur martyre. En deux strophes, il refait l'histoire de cette période singulièrement troublée de la vie canadienne. Il énumère les dévouements, les générosités, les prouesses, les morts glorieuses.

L'emphase oratoire caractérise cette œuvre de début. Elle commande à l'inspiration. Lyrisme faux du batteur d'estrade; sentiment patriotique dont l'expression consiste en une perpétuelle bouffissure et qui roule, néanmoins, quelques beaux accents indignés.

La terre américaine où souffle le vent de la liberté lui sera accueillante. Il le croit et rend ensuite hommage à Washington, qui, dit-il,

... fera du Nouveau Monde,
Le vrai berceau du genre humain.

Mais le regret de ce qu'il a laissé le saisit. La tendresse se donne libre cours en ces strophes baignées de larmes:

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,
Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé.
Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
Ton image toujours flottera dans mes rêves.
O mon Canada bien-aimé.

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes
Toutes ces voix sans nom qui font battre le cœur;
Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma retraite,
Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure,
S'arracher le dernier lambeau.

Ces vers, d'où s'échappe un cri de douleur et que les contemporains du poète avaient lus avec émotion, gardent encore l'accent de la sincérité.

L'antithèse ne cesse d'être poursuivie avec application: on reconnaît le disciple de Hugo.

Rapprocher les vers de Fréchette de ceux de Victor Hugo laisse voir la parenté qui existe entre ces deux esprits. Notre poète est moins riche, mais il adopte, il s'est assimilé la manière de l'autre. Il procède par énumération. Tel passage de *La Voix d'un Exilé* semblerait le brouillon de l'auteur des *Châtiments*. On y retrouve les accumulations de mots, les développements de la même idée, les défauts du poète français. Son messianisme politique a déteint sur l'œuvre canadienne. Il y est question de *liberté puissante*, de la voix des *opprimés*, etc., etc.

Demain les nations, ô liberté puissante !
En pliant le genou salueront ton soleil.

On perçoit ici un écho des conceptions démocratiques de l'auteur des *Misérables*. Fréchette a non seulement adopté les rythmes, la manière du poète français, mais il a épousé aussi les idées, les sentiments romantiques. Dès ce deuxième volume, il a cherché à transplanter en terre canadienne l'esthétique et l'idéologie de Hugo.

Le poète des *Châtiments* traitait Napoléon III de Cartouche, ses ministres, de malfaiteurs. Fréchette emploiera le même langage:

Dans les sales bourbiers de la truanderie
Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous,
Un roi digne de vous s'il s'appelle Cartouche,
S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche
Et surtout s'il sort des égouts!

Voulez-vous d'autres exemples qui vous feront encore saisir davantage cette affinité poétique?

HUGO:

Eh bien, messieurs, la chose est-elle un peu bien faite ?
Qu'en pense Papavoine et qu'en dit Loyola ?
Maintenant nous ferons voter ces drôles-là;
Partout en lettres d'or nous écrirons le chiffre.
Gai ! tapez sur la caisse et soufflez dans le fifre;
Braillez vos *salvum fac*, messeigneurs; en avant !
Des églises, abri profond du Dieu vivant,
On dressera des mâts avec des oriflammes
Victoire ! venez voir les cadavres, mesdames.

FRÉCHETTE:

Ils sont au grand complet. Vite chacun s'affuble,
L'un d'un masque béat, l'autre d'une chasuble.
Le saltimbanque emprunte un froc à Loyola;
Puis la procession se déroule sans gêne !...
Prête-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
Pour voir s'il est un homme là !

Un homme, un seul ! parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces monstres devant qui pâlerait Barabas;
Un homme, sous ces vils oripeaux !... Mais que dis-je ?
L'homme, image de Dieu, par quel triste prodige
Pourrait-il descendre aussi bas !

Ces accents rappellent ceux du *Parti du Crime*, de *La Force des Choses*, de tant d'autres morceaux des *Châtiments*. Nous découvrons à peu près tout l'arsenal des verbes de Hugo, des outrances analogues, des condamnations bruyantes et répétées.

Elle saute aux yeux la parenté de ces deux hommes, différents de puissance et de moyens, l'un ayant du génie, l'autre du talent; ils étaient faits pour se comprendre, se répondre à travers l'espace.

Voyez donc encore comme il cherche à l'imiter par le choix des images.

Dans un accès de démente, Hugo avait cité Jésus-Christ, Satan et Veuillot à sa table. Il se servait du Christ pour ses comparaisons; Fréchette de même. Parlant des libéraux, de la petite troupe des libéraux canadiens qui luttent pour le salut du pays, il dit:

Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres
Et qu'ils ont conquis l'univers.

Dans la deuxième partie de son recueil, il rabâche les mêmes invectives, verse les mêmes larmes, crie son désespoir, mais sa mission lui apparaît nettement: il se sent une âme de prophète, de voyant, d'éclaireur. Il se taille en imagination un rôle sublime: il prépare l'avenir des temps meilleurs. L'auriez-vous cru? Il se compare au Christ.

Vengeur, j'ai sous les yeux un immortel exemple:
J'ai vu l'homme de Paix sur les dalles du Temple
Terrible et le fouet à la main.

Alors, il fonce sur l'ennemi, le couvre d'injures, le traîne dans la boue. La colère le met hors de lui; il plonge dans l'absurde.

O peuple, les crachats ont maculé ta joue;
Un bouffon te harcèle, un pierrot te bafoue;
On te hue, on te berne, on te pique, on te mord;
On t'arrache du front le bandeau de la gloire!...
Debout, peuple, debout! Vas-tu leur laisser croire
Que le patriotisme est mort?

Traîtres, ils sont comptés les jours de votre empire!
Car l'esprit du Seigneur sur tout ce qui respire
Semble souffler le vent des révolutions.
C'est l'heure solennelle où tombent les entraves
C'est l'heure des tyrans et c'est l'heure des braves
L'heure des rétributions!

L'Espagne se roidit; déjà rugit la France;
L'Irlande jette encore un long cri de souffrance.
Le monde entier s'émeut au nom de Juarez!
Seul, des signes du temps, ce vil troupeau se raille...
Les sots, ils ne voient pas, sur la sombre muraille,
Un doigt sombre écrivant: *Mané, Thélcel, Pharès.*

Cette citation des vers de Fréchette démontre bien le degré de parenté littéraire existant entre les deux poètes. Il est important d'appuyer sur ce point, car, à mesure que l'œuvre de Fréchette s'édifiera, l'influence de Hugo pèsera davantage sur lui. Cette prise de possession — car c'en est une — est tellement profonde, tous les thèmes, les sentiments hugolesques ont été, chez lui, tellement convertis en chair et en sang, que le poète verra tout, comprendra tout à travers l'imagination du grand romantique. Déjà, il l'a choisi comme maître et se constituera son disciple, un disciple ébloui, émerveillé, croyant qu'il ne saurait être dépassé, puisque, à ses yeux, Hugo représente intégralement l'idéal du poète.

L'alexandrin, qui se prête aux fureurs révolutionnaires, aux sentiments d'indignation et de vengeance, est adopté de préférence par le poète canadien.

Toujours tendu, toujours artificiel, plein de fureur ou exhalant ses regrets, rarement maître de lui, le poète lasse notre attention. Pas de changement de rythme qui offre quelque chose de reposant et d'agréable. Une page de ce style et nous demandons grâce. Le passage de la colère à l'expression de la tristesse

patriotique ne suffit pas à nous retenir. On aimerait plus de variété.

Tel qu'il est, ce volume ne constitue pas un progrès sérieux sur *Mes Loisirs*. Le poète, il est vrai, s'exerce, pour la première fois, à la satire politique.

Il délaisse la nature, les paysages, les décors de montagne et de lacs qui avaient donné naissance à ses premiers chants, quoique cependant, par échappées, il revienne aux sources premières de son inspiration.

La pensée du poète ne s'est guère affermie, ni étendue. Ce qu'il y a de nouveau, c'est le blasphème, l'imprécation, mais dans l'expression de sa haine, pas un moment il ne fait retour sur lui-même, ne retouche des vers qui, à cause de la grossièreté de l'outrage, frisent le ridicule.

La syntaxe n'est guère compliquée et ne présente rien qui demande une étude spéciale. Le style est assez mêlé, souvent incorrect.

L'effet de ce volume, on l'a déjà dit, fut énorme. Il a été diversement apprécié. On nous saura gré de rapporter impartialement l'opinion des critiques du temps. Edmond Lareau ¹, auteur d'une *Histoire de la littérature canadienne française*, écrit: « Les précieuses qualités de M. Fréchette se sont manifestées d'une manière éclatante dans *La Voix d'un Exilé*. Ces poésies marquent la seconde phase de son talent. Après avoir lutté pendant longtemps contre les abus

1. Edmond Lareau (1840-1890).

de l'administration, contre les préjugés de ses concitoyens et les jalousies d'une certaine presse, vaincu enfin dans cette grande lutte, Fréchette crut devoir se retirer du champ de bataille et, nouvel Achille, retraiter à l'*Exil Ermitage* de Chicago. Mais il emportait avec lui, dans son âme de poète, tous les souvenirs de cette lutte et toutes les péripéties affreuses de ce drame où les agitations de la politique, les ennemis du journalisme et les misères de la profession trouvaient place. Le poète ne pouvait contenir plus longtemps le flot d'indignation qui soulevait sa poitrine. Aigri et mécontent, pleurant sur ses illusions brisées, il saisit son luth qu'il avait déposé un moment pour servir son pays. Les paroles d'amour se glacent dans sa bouche, les sentiments tendres n'ont plus d'écho dans son âme et sous son ongle farouche on ne sent plus que le fouet de la vengeance. »

Lareau défend Fréchette: « On a appelé ces chants la voix d'un exilé — la voix du désespoir, de la trahison, de la calomnie cependant qu'ils étaient l'expression même du patriotisme courroucé... Cette expression sauvage, ces sentiments profonds de courroux, ces strophes énergiques, ces iambes sévères, ceux à qui ils étaient adressés, les méritaient-ils, oui ou non? Ce n'est pas la question à décider. Il me suffit de constater, comme critique, que la poésie s'inspire et se nourrit de toutes les passions qui naissent dans le cœur humain... D'ailleurs la satire politique forme un genre à part. Elle permet à la muse de se cabrer, de bondir... D'ailleurs, *Les Châtiments* de Victor Hugo ont fait l'admiration de ses adversaires. »

Ainsi parle ce défenseur de Louis Fréchette.

Les lecteurs de l'époque semblent avoir été plus remués par les vers patriotiques contenus dans ce volume. Les plaintes, l'épanchement des regrets, le gémissement de l'exilé, trouvent un chemin sûr à travers la sensibilité des contemporains. On s'attendrit, on verse des larmes. Quelques-uns pardonnent aux colères de l'impétueux poète; les paroles vengeresses passent au second plan et on se laisse attendrir par ses débordements d'amour. Routhier écrit, résumant à peu près l'impression générale: « Plusieurs fois, j'ai relu ces vers, jamais sans attendrissement. Ils versent dans l'âme une douce mélancolie et remettent sous les yeux les chères images du passé. Il semble qu'une larme a tombé sur chacune de ces strophes et qu'elles ont jailli du cœur comme les pleurs jaillissent des yeux. C'est ici que je reconnais le vrai poète et c'est ainsi que je l'aime et que je l'admire. C'est simple, c'est habile, c'est touchant, c'est grand, c'est triste, mais c'est résigné. »

Il est certain que nous sommes peu touchés aujourd'hui par cette explosion de sentiments patriotiques dont le factice nous apparaît évident. Il nous est difficile de partager les tristesses d'un homme qui s'exile volontairement et qui, par un procédé trop visible, mêle, si ingénument, la tendresse à la fureur. Nous perçons à jour la déclamation, l'emphase de tels cris. S'ils nous fournissent une version de la sensibilité d'une époque, de la facilité avec laquelle il suffisait d'écrire le mot *larmes*, *douleur* pour émouvoir, en

revanche, ils n'ont pas gardé le pouvoir de prolonger jusqu'à nous l'attendrissement qu'ils firent naître. Devant ces vieilles formules où s'est amassée la sensibilité des hommes d'hier, nous restons froids. Ces façons de s'exprimer, ces émotions, tout cet arsenal de choses fripées date terriblement. Nous leur accordons de la valeur comme à une chose historique. Elles sont le témoignage certain d'un esprit en formation; il peut être intéressant de connaître ce qu'il y eut de naïf, de jeune, d'enthousiaste, de sincère, de gauche, d'inachevé à ce moment où tout était à créer. Le feu sacré continuait d'être alimenté par des poètes exemplaires: il éclairait une forêt encore vierge. L'essentiel consistait à maintenir par la musique des mots, leur couleur, l'amour du nom français au milieu des nouvelles générations canadiennes. Cet art élémentaire, vagissant, a du moins sauvé chez nous le souvenir du nom de la France; il a empêché qu'il ne mourût dans l'esprit de ceux qui étaient tentés de blâmer l'ancienne patrie de les avoir abandonnés. Cela à cause de l'absence d'une critique suffisamment avertie de la potitique, des fatalités de l'histoire européenne.

Revenons à Routhier qui ajoute à ses louanges quelques critiques qui nous paraissent justifiées. L'auteur des *Causeries du Dimanche* poursuit: « Pour la gloire du poète, je voudrais qu'il écrivît toujours ainsi (dans le genre tendre et patriotique) et qu'il laissât à Victor Hugo le style irrité qu'il lui emprunte, mais le poète s'indigne et s'enflamme, et dans un style

échevelé, il déverse l'injure et le mépris sur notre peuple et sur ses chefs. A ses yeux, nos hommes politiques les plus remarquables sont des brigands et le peuple canadien est un pauvre imbécile qui se laisse traîner dans la fange. Quant à lui, il est le vengeur farouche suscité par Dieu pour flageller les coupables. »

Lareau chicane sur cette préférence que Routhier accorde à la première partie du livre de Fréchette. Que les conservateurs soient malmenés et que Routhier, qui est leur ami en soit mécontent, c'est assez compréhensible. Mais sa critique semble trop dictée par des sentiments intéressés; on aimerait qu'il s'efforçât de juger objectivement.

Pour Lareau, « la versification se soutient d'un bout à l'autre du poème, toutes les strophes se valent, ou à peu près, soit qu'elles retracent un sentiment tendre, soit qu'elles exhalent une plainte amère ». En effet le poème entier est égal à lui-même dans toutes ses parties; le doux lyrisme est de la même qualité que l'outrance de la diatribe.

Il existe encore d'autres opinions intéressantes. Ne négligeons pas de les recueillir, car, par elles, nous pouvons observer les réactions que produisit un tel livre sur le public d'alors. En outre, il y a là un intérêt qui ne nous semble pas étranger à notre sujet: celui de voir comment la critique de cette époque jugeait les œuvres littéraires.

L'occasion s'offre à nous de connaître deux façons de comprendre. Et cela nous permet aussi de dire un

mot de l'irritabilité du poète, car Fréchette n'est jamais resté insensible à l'opinion publique: il aimait les applaudissements. Le jour où les critiques ont voulu user de leur droit de le désapprouver, lui signaler ses fautes de goût, ses exagérations, il regimba. S'abandonnant à une rage folle, il en fit sentir à ses adversaires les éclats les plus bruyants. En réponse à la critique de Routhier, il écrivit de Chicago une lettre d'injures.

Routhier commence par constater que, malgré les variations de ton, on ne voit guère de progrès dans la nouvelle production du poète. « Ses premiers vers et ses derniers, écrit-il, sont d'un enfant, avec cette différence que, dans les uns, l'enfant est d'assez bonne humeur, et que, dans les autres, il écume de colère. » Qui parle ainsi? Jean Piquefort qui n'est autre, assure-t-on, que Routhier. Il le raille de son joyeux retour au Canada, de ses airs empruntés de martyr politique, de sa naïveté à croire que ses invectives aient pu gêner les hommes politiques qui dirigent encore les affaires du pays. Il se plaît à relever les excès du poète: il transcrit les gros mots pour s'en gausser: « sur leurs cadavres terrassés ! des *gueux*, des *bandits*, des *monstres à face humaine*, des *scélérats*, des *brigands*, des *cormorans*, des *pieuvres*, des *chacals*, des *vampires*, des *requins*, des *corsaires*, des *coupe-jarrets*, des *ribauds*, *voyous* et *sacripants* ». Il raconte la réception que l'on fit à Fréchette dans sa ville natale, Lévis, à la salle de Musique et le discours à la Cicéron que, pour la circonstance, l'exilé-poète pro-

nonça. Les journaux d'alors avaient parlé de cette réception et du discours qu'il y fit. En voici quelques bribes: « Le vin de la Confédération, ça n'est point ce que l'on pourrait appeler du vin de Champagne . . . (*Rires.*) Mais enfin, l'important pour nous, c'est de tâcher de l'ingurgiter sans nous étouffer. (*Rires.*) »

Piquefort-Routhier triomphe facilement de ces insanités. Il s'écrie: « Comment ! La Confédération n'a pas d'autres défauts ? Elle n'a qu'un petit goût de vinaigre assez prononcé ? Mais alors, c'est le meilleur des gouvernements. » Il continue sans pitié son analyse. « *La Voix de l'Exilé* nous avait donné d'autres notions sur la Confédération, c'était une œuvre immonde, ayant le sanctuaire pour décor, accomplie sous le regard de Satan, par des Erostrates et des Mandrins pendant que le clergé dormait. »

Il se moque de ces diatribes: « Chez le pauvre diable s'est réveillé soudain un révolutionnaire. » Il est certain qu'une campagne aussi violente contre la Confédération canadienne prêtait au poète figure de révolutionnaire. Le scandale fut grand. Piquefort fustige cette prose déclamatoire et ces vers diffus, emportés, quelquefois ridicules.

Plus loin, nous lisons: « De la rage, de l'écume, des crachats, des morsures, des coups de poing, des coups de pied, etc., etc., jusqu'à épuisement. Toujours la note aiguë, criarde, discordante, qui retentit d'un bout à l'autre. C'est l'imprécation de Camille, avec l'éloquence en moins, et la trivialité en plus. C'est une furie secouant sa chevelure de serpents, un éner-

gumène faisant un charivari d'enfer, pour attirer l'attention de la police. »

Encore:

« Je pense que M. Fréchette a un talent littéraire bien supérieur à ses œuvres. Je crois même qu'il a assez de talent pour reconnaître que *Mes Loisirs* ne contiennent rien, et que *La Voix d'un Exilé* ne contient pas grand'chose. »

Il lui conseille de laisser la politique, de cultiver le genre pastoral, la poésie descriptive, les églogues.

Plus près de nous, Charles Ab der Halden, qui apprécie avec bienveillance *La Légende d'un Peuple*, passe sous silence *La Voix d'un Exilé*.

Fernand Rinfret, dans son livre sur *Louis Fréchette*, examine avec beaucoup d'attention le poème de Fréchette. Il condamne les critiques trop sévères, d'après lui, qui furent adressées au poète; il ne souscrit pas davantage à cette autre critique de Routhier que publia *Le Nouveau Monde*, le 13 décembre 1871: « Mépris des institutions monarchiques, mépris de nos hommes publics, mépris de notre clergé, excitation à la révolte, appel à la révolution, justification de l'assassinat politique, voilà les funestes enseignements qu'on y trouve. »

Oui, cela est fort exagéré, mais, ce nous semble, parce que *La Voix d'un Exilé*, comme le disait Piquetfort, est l'œuvre d'un enfant.

Fernand Rinfret se plaît à découvrir dans *La Voix d'un Exilé* de solides et éclatantes beautés. Comme

tout le monde, comme nous, il rapproche ce livre des *Châtiments* de Victor Hugo; à ses yeux il prend autant d'importance dans l'œuvre de Fréchette que la satire du poète français lorsqu'on étudie l'ensemble de sa production.

« Ce recueil marque un coin décisif (Fréchette), il nous découvre un des coins obscurs de son âme . . . il contient peut-être quelques-uns des plus beaux vers que nous ayons écrits au Canada. » La critique souhaite que *La Voix d'un Exilé* soit lue de tous ceux qui s'intéressent à la poésie canadienne. Il est convaincu que maintenant, après un quart de siècle passé sur les événements et les hommes, le livre serait lu avec faveur.

« Quoiqu'on en puisse dire, elle est d'une incontestable beauté — *La Voix d'un Exilé* — le sentiment, patriotisme, amour, haine, y atteint souvent la plénitude de son expression; les vers sont marqués du sceau sublime d'une inspiration palpitante, en proie à une torture morale, qu'il est impossible de ne pas plaindre du fond du cœur; enfin, le poète s'y révèle tout entier avec son magnifique orgueil, sa douleur pénétrante, son patriotisme exalté, son âme fortement éprouvée. »

Mgr Camille Roy ne verse pas, comme d'autres critiques, dans l'éloge. Il souligne comme un vice les caractéristiques purement oratoires de ce livre où vraiment elles dominent. Qui ne verrait cela? « *La Voix d'un Exilé* est souvent toute pleine d'accents oratoires. La dernière partie de ce poème vibre

d'étrange passion. Le poète rappelle les résistances de 1837, suivies de trop dures vengeance, il dit les angoisses et toutes les audaces du peuple, etc. »

Citons encore l'opinion de Taché. Elle est bien outrée mais, en somme, elle peut constituer un document sur la mentalité qui régnait alors: « Nous sommes nés, comme peuple, du Catholicisme, du XVII^e siècle et de nos luttes avec une nature sauvage et indomptée; nous ne sommes pas fils de la Révolution et nous n'avons point besoin des expédients du romantisme pour intéresser des cœurs encore purs et des esprits qui croient. »

Bref, la poésie de Fréchette paraissait révolutionnaire au Canada. Un Canadien n'avait pas encore laissé tomber de sa plume de telles hardiesses. D'où le scandale ! Chez les gens bien pensants, Fréchette était jugé comme un esprit dangereux.

ADOLPHE ROUTHIER ET
LOUIS FRÉCHETTE

1872.

Fréchette qui, à certaines heures, fut le critique le plus agressif de la littérature canadienne, suscita de nombreuses polémiques. Obéissant à ses humeurs batailleuses, il rendit dent pour dent à des adversaires aussi pleinement décidés que lui à la lutte et qui, pour triompher, usaient quelquefois d'armes empoisonnées. Fréchette, doué d'un tempérament irascible, gonflé de vanité, ne souffrait pas que l'on discutât ses opinions. Lui qui parlait sans cesse de liberté de penser, il appartenait à cette classe de gens qui s'en servent pour eux-mêmes, mais la refusent volontiers aux autres. Sur ce point-là, un peu veuillotiste et d'une espèce fort répandue. Les plus célèbres polémiques furent celles qu'il soutint contre Routhier¹, Chapman et l'abbé Baillargé à propos d'éducation. Cela va nous permettre d'exposer les idées de Fréchette sur un sujet considéré comme fort délicat, et dont il était imprudent à ce moment-là de parler, à moins d'être de l'opinion courante.

1. Routhier, *Sir Adolphe*, 1839-1920. *Causeries du Dimanche*, 1871. *En canot*, Québec, 1881. *Les grands drames*, Montréal, 1889. *Conférences et discours*, 2 vol. Montréal, 1889 et 1905. *De Québec à Victoria*, Québec, 1893. *La reine Victoria et son jubilé*, Québec, 1898. *Québec et Lévis*, Montréal, 1900. *Québec*, Montréal, 1904. *Montcalm et Lévis* drame, Québec, 1918. *Le Centurion*, roman, Québec, 1909. *Paulina*, roman, Québec, 1918, etc.

Déjà, à propos de *La Voix d'un Exilé*, nous avons parlé des critiques du juge Routhier. Nous **allons y** revenir parce qu'elles sont à l'origine de la présente querelle. Les éloges que Routhier adresse d'abord au poète nous paraissent aujourd'hui tellement exagérés qu'ils ont dû être écrits avec une arrière-pensée d'ironie. Et si l'ironie ne couve pas sous ses phrases, il faut croire que le critique, obéissant à la règle commune, exagérât les moindres mérites et décernait le titre de poète aux plus humbles fabricants de rimes. Cependant, il formulait certaines réserves dont s'irrita le barde de Chicago.

La Voix d'un Exilé n'est qu'une diatribe contre les gouvernants du pays. Jean Piquefort — Routhier — n'eut pas de peine à montrer le néant de ces vers, leur grandiloquence, la fausseté de l'inspiration, l'inanité de certains appels à la révolte. Ce qui lui valut de terribles représailles du poète malmené. Nous assistons à un jeu de massacre. Regardons-le. Comme Routhier a raison de se moquer des utopies, des légèretés de Fréchette, et qu'il fallait de courage pour oser écrire, au sujet de *Mes Loisirs*: « Pas d'originalité, ni de couleur locale. Rien qui indique que l'auteur ait jamais connu les mœurs canadiennes. Les héroïnes sont moins des québécoises que des parisiennes. Elles ont des *mantilles* de *senora*, des voix de mésanges, des fronts penchés, etc., etc., bien populaires au pays latin. En réalité, ses chansons sont des clichés de romantisme et des « vers à ma belle » qui traînent les rues de Paris depuis deux siècles... Le

défaut capital de *Mes Loisirs* est la monotonie, une monotonie persistante, qui finit par endormir d'autant mieux qu'elle est toujours accompagnée d'une sorte de balancement harmonieux. »

Quand Routhier, en 1871, publia les *Causeries du Dimanche*, il y avait rassemblé ses articles sur le poète. Louis Fréchette adressa une lettre ouverte à Routhier.

Ce dernier avait aussi écrit des poèmes et l'université Laval lui avait décerné une couronne pour ses vers bien pensants. Fréchette se moque des mauvais vers de Routhier, et par la même occasion, de ses attaques contre les libéraux, les gallicans, de son zèle à défendre la pure doctrine, à se substituer à ses défenseurs naturels, et qui le font ressembler, dit-il, à Don Quichotte.

On sait que, dans *La Voix d'un Exilé*, Fréchette prenait les attitudes d'un révolutionnaire, qu'il n'exigeait rien moins que la chute de la Confédération. A bon droit, Routhier lui avait reproché ses partis pris.

La question de l'annexion aux Etats-Unis était aussi un thème à disputes renaissantes. Les uns voyaient dans cette politique le salut du Canada; d'autres, parmi lesquels Routhier, scandalisés, affirmaient que ce serait la mort de la nationalité française et, qui plus est, celle du catholicisme en Amérique du Nord. Pour établir la différence qui existait entre les Canadiens et les Américains proprement dits, Routhier avait recours à d'étranges classi-

fications. Il appelait enfants de Dieu, les Canadiens, et les Américains, enfants de la terre. Fréchette raillait ce partage des élus et des damnés. Certes, il arrivait à Routhier de verser, avec des airs très sérieux, dans le ridicule. Ce faisant, il prenait soin de se couvrir du manteau des vérités éternelles. Et ses excès de zèle avaient, aux yeux des ultras, grande allure. On acclamait en lui un nouveau croisé.

L'indépendance du Canada relève aussi de « Celui qui règne dans les cieux ». Le catholicisme de Routhier est ici une sorte de quiétisme. Il ne paraît pas croire que l'effort des hommes entre pour beaucoup dans les desseins de Dieu. Il oublie la parole divine: « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Et qui peut savoir à quel moment de la vie d'une race Dieu avertit qu'il est temps de se mettre en campagne pour telle idée politique ou telle autre? Routhier est vraiment convaincu, et malgré tout ce qu'il représente, il nous apparaît un peu sot: de cette sottise consacrée par les siècles et éternelle comme eux. Nous ne lui reprochons pas d'être un homme de foi, mais de la faire intervenir en toute occasion, de persécuter les autres hommes qui ne l'ont pas et qui ne jouissent point aussi des avantages considérables qu'elle leur procure, même sur cette misérable terre.

L'émigration aux Etats-Unis est un autre fait divin pour Routhier. Les Canadiens, d'après lui, s'en vont aux Etats-Unis pour arracher leurs frères à l'erreur, à l'idolâtrie. Et Fréchette écrit avec une pointe d'ironie: « J'aime à vous voir montrer le bon côté des choses. »

Fréchette voudrait bien que nos hommes d'Etat se rangent à cette opinion. Pour les y décider, il construit à la façon de Routhier, un syllogisme qui ne sert qu'à tourner en dérision son contradicteur: « Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; or l'émigration se fait; donc Dieu veut l'émigration; et comme Dieu ne peut vouloir le mal, il s'ensuit que l'émigration ne peut être qu'un bien. En quoi consiste ce bien? Vous l'avez trouvé, monsieur Basile; c'est la conversion du peuple américain au catholicisme! »

Fréchette s'élève contre un homme qui ose mettre en doute la foi des libéraux, les taxe d'hypocrisie. Il lui rappelle que l'archevêque de Québec a invité des orateurs libéraux à protester contre l'envahissement des Etats du pape. Puis il termine son premier article en disant que les critiques adressées à *Mes Loisirs* ne l'ont pas indigné, que Routhier en pense beaucoup plus de bien que lui-même.

A cela, Routhier répond qu'il est devenu un objet de haine pour Fréchette et que la vanité de l'auteur de *Mes Loisirs* le fait divaguer. Il a, par devers lui, une lettre reçue de Chicago qui ne lui laisse aucun doute sur l'état d'âme du poète. L'auteur des *Cause-ries du Dimanche* se lance dans des observations sur le style de Fréchette. « Il manque de nerf, de cohésion et d'unité. » Il lui reproche ses parodies et ce petit jeu qui consiste à tronquer des phrases pour mettre à mal l'adversaire. Bien vilain petit jeu, mais Routhier et ceux qui lui ressemblent ne sont pas à l'abri d'un tel blâme. Ils l'encourent, d'ailleurs, avec une cons-

science légère, aussi souvent qu'ils en ont besoin pour leurs calomnies. Routhier réplique que l'ironie de Fréchette est uniforme, qu'il ne varie pas ses moyens de polémique, qu'il devient fastidieux de l'appeler Basile à satiété, tout au long de son article.

Il l'accuse de n'avoir pas compris les idées qu'il a développées dans les *Causeries du Dimanche* et, ce qui plus est, d'être malhonnête dans ses citations, de mutiler ses phrases, d'abuser d'un si mauvais procédé. Puis, il se défend de mal connaître les Etats-Unis, d'en avoir parlé sans être prêt à discourir d'un tel sujet. Il ne lui paraît pas nécessaire d'avoir vécu à Pittsburg pour se prononcer sur la situation morale et religieuse de la grande République. Il sait l'histoire de Washington aussi bien que Fréchette. Enfin, il condamne l'attitude du poète qui s'abrite derrière un pays étranger pour juger avec partialité les hommes de son temps, les couvrir d'injures.

Dans un chapitre intitulé: *Le Rire des Hommes et le Rire de Dieu*, Routhier avait sottement tenté de montrer que l'une des causes de la décadence française était cette disposition bien parisienne à rire et à se moquer de tout. Il ajoutait que Dieu s'en était vengé en 1870. C'était une théorie de la Providence renouvelée et qui, sous la plume de l'auteur des *Causeries du Dimanche*, servait à démontrer les malheurs de la France. (Pour son absolu dédain de la raison, M. Routhier doit maintenant occuper dans le champ des asphodèles une place enviée: la meil-

leure !). Arthur Buies¹ et Louis Fréchette firent des gorges chaudes des prêches de Routhier.

Fréchette, moins absolu dans la foi que son adversaire, raille avec raison les arguments que Routhier emploie pour expliquer la défaite de 1870. Où l'un voit le doigt de Dieu dans les événements de l'année terrible, l'autre trouve des causes humaines: défaut d'organisation et imprévoyance de l'Empereur. S'imaginer-t-on que Dieu ait voulu se venger des Français parce qu'ils se sont amusés en écoutant la *Belle Hélène*? Quel plaisir de rire d'un monsieur qui, raisonnant sur le désastre des Français, leur fait crime d'avoir pris la liberté de goûter les satires de Molière, les gauloiseries de La Fontaine! Fréchette triomphe à bon droit: il est le bon sens, la vérité. Sur ce point-là, c'est lui qui a toute notre sympathie et non pas ce paladin à la Bossuet qui se noie dans l'arbitraire et l'absurde.

Mais cette riposte scandalise Routhier. Il demande au poète s'il nie le surnaturel, lui reproche de tout comprendre selon un ordre humain: « Supposons que vos causes naturelles expliquent tout parfaitement, ne savez-vous point qu'elles ne sont que les

1. Arthur Buies (1840-1901), publiciste canadien.

Lettres sur le Canada (Québec, 1862-1863); *La Lanterne* (Québec, 1868-1869); *Chroniques* (Québec, 1873); *Le Réveil* (Québec, 1876); *Chroniques et voyages* (Québec, 1875); *Le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean* (Québec, 1880); *Anglicismes et canadianismes* (Québec, 1888); *L'Outaouais supérieur* (Québec, 1889); *Récits de voyage* (Québec, 1890); *Au portique des Laurentides* (Québec, 1891); *Réminiscences* (Québec, 1892); *La vallée de Matapédia* (Québec, 1895) etc., etc.

effets d'autres causes de l'ordre surnaturel et que pour faire disparaître ces effets, il faut supprimer les causes premières ? L'impéritie de Napoléon III et le défaut d'organisation ne sont pas véritablement des causes; ce sont des moyens dont Dieu s'est servi pour punir la nation française... Comment se fait-il que la France ait cru si longtemps à l'habileté de Napoléon, et qu'elle se soit crue organisée quand elle ne l'était pas ? etc., etc. »

Dieu, d'après ce juge, est intervenu dans la guerre de 70: il a voulu châtier la France de son impiété. (Ce sont là des arguments qui servent à toutes les grandes guerres. En 1914, on les a surpris sur d'autres lèvres.) Pour se convaincre des causes profondes qui échappent à un esprit superficiel, il faut se rappeler, dit-il, les paroles de Bossuet: « Quand le Seigneur veut punir une nation, il répand l'esprit de vertige dans ses conseils, il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même. »

Routhier espère écraser ses adversaires en citant l'opinion du *Siècle* qui confirme ce qu'il vient d'avancer: « C'est l'esprit boulevardier qui a perdu la France, cet esprit qui se compose pour les neuf dixièmes de calembours, de jeux de mots, de scepticisme, et pour le dixième restant de forfanterie et de mensonges ridicules. »

Comme il veut renforcer à tout prix sa position de combat, il monte en épingle cette assertion du père Caussette: « Les aigles sont devenus des oiseaux

moqueurs, la pointe a remplacé le bon sens, et le bon sens lui-même a été sifflé. Nous avons mieux aimé devenir des charmeurs de l'Europe plutôt que d'en rester les arbitres...»

Routhier se frotte les mains d'aise et se croit triomphant. De quels crimes n'accablera-t-il pas Fréchette, par exemple celui de voir la fatalité dans l'incendie de Chicago. Vous voyez que la querelle déjà ancienne de l'intervention de la Providence dans les choses humaines retrouve au Canada des défenseurs et des adversaires. Aveuglés par l'ardeur de la discussion, ils en arrivent à se traiter de misérables, de fous, presque de criminels. Tous deux, à la vérité, sont pétris de vanité enfantine qui bouillonne au moindre choc. Routhier éprouve les souffrances d'un saint Laurent sur son gril d'être appelé Basile, et l'autre, Louis Fréchette, hérésiarque délirant, tressaille d'agonie d'être marqué au fer rouge par le Torquemada québécois. En somme, malgré beaucoup de faiblesse dans le choix de ses arguments, Fréchette défend la liberté contre l'ostracisme: en lui reposent les espérances d'une génération nouvelle. Il s'applique à percer des trous dans l'étroit horizon que les politiciens du temps avaient rempli de leurs préjugés et de leur idéologie. Il a de la verve, un petit air de gaminerie qui souvent lui tient lieu de raison. Il ricane et se montre pétulant et narquois, fils d'un siècle qui veut secouer ses chaînes. Il croit à son temps, à la démocratie, au progrès, aux libertés politiques en face de Routhier qui s' imagine posséder les raisons de

l'éternité. Ce dernier — il en fait confidence — se contiendra par principe; il est convaincu que le rire est d'invention diabolique s'il est de formation récente, et s'il rit, lui, c'est d'après des formules consacrées. C'est un saint triste dont la sagesse se détourne des erreurs d'un siècle décadent.

En ce qui touche la question littéraire, il exprime des opinions excellentes, mais on ne peut également s'empêcher de remarquer qu'à côté d'observations très justes, il est, dans l'ensemble de sa critique, fort sujet à caution, que ses manies de prédicant appellent le sourire, font hausser les épaules, et que ses opinions sur la France sont celles d'un grand dadaïste, infatué des lumières qu'il croit avoir reçues du ciel.

Le ton, le style, les arguments invoqués, les raisons étrangères à la polémique commencée, font saisir sur le vif l'état des esprits au moment où cette chicane littéraire eut lieu. Nous l'avons dit: Adolphe Routhier représente le clan des ultramontains, des hommes du passé, et Louis Fréchette dresse l'évangile du XIX^e siècle. Peut-être n'est-il pas inutile d'insister sur ce sujet pour compléter l'aperçu que nous venons d'en donner.

La vieille école conservatrice canadienne, qui se distinguait par son étroitesse de vues en politique religieuse et sociale, mérita souvent d'être accusée de vouloir faire de la religion un instrument de règne. Pour détruire ses adversaires, elle jetait volontiers le soupçon sur la qualité de leur foi religieuse ou mieux dénonçait leur prétendue impiété. Hélas !

trop souvent, il suffisait de quelques propos libres et de l'indépendance naturelle de l'esprit pour que l'on rangeât dans la catégorie des mécréants ceux qui ne voulaient pas accepter sans examen les opinions politiques ou religieuses, les disciplines imposées par le clergé et l'Etat. La plus élémentaire liberté d'esprit paraissait licence pure. C'est contre ces intransigeants que part en guerre Louis Fréchette; il les poursuit de ses sarcasmes qui vont droit au but, exaspèrent l'adversaire. Quel scandale de lire sous sa plume des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire et que l'on se disait tout bas ! De tout temps, les hommes ont été peu capables de vérité. Ils acceptent bien celles que l'on jette à des ennemis, mais la vérité pour elle-même, combien rarement est-elle admise ! Fréchette, avec l'impétuosité qui le caractérise, se bat pour le triomphe de ses idées personnelles, du parti nouveau dont il est l'un des plus illustres porte-parole. Il charge ses ennemis de grands crimes. Il dénonce la tactique de l'école ultramontaine :

Sitôt que, dans cette école, on a quelque petite vengeance personnelle à contenter, quelque petite jalousie de métier à satisfaire, quelque adversaire à renverser afin de se hisser à sa place, le truc est bientôt trouvé; on prend le prétexte d'une causerie du dimanche, d'une critique littéraire de n'importe quoi, et, l'échine dévotement courbée, la figure béate, le miel sur les lèvres, la plume trempée dans le fiel, on vous décoche quelque bonne accusation d'impiété, ou bien l'on souffle dans le public quelque insinuation traîtresse au même effet, et, si la victime n'est pas de ceux qui ont l'habitude de monter sur les

toits pour faire leurs actes de vertus théologiques, elle est enfoncée, démolie, clouée. Cette tactique a double avantage: celui de couler adroitement à fond ceux qui vous portent ombrage, et de se bien poser auprès de certain clergé, ce qui, en temps d'élection, ne nuit pas, comme vous savez, M. Basile.

Il accuse cette école d'avoir vilipendé l'université Laval, de l'avoir dénoncée comme un foyer de gallicanisme, de n'avoir même pas épargné l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau, de ses critiques. Routhier, d'après lui, est un des chefs de chœur qui ont mené une sourde campagne contre les autorités religieuses. Ce défenseur du trône et de l'autel veut atteindre à travers Fréchette le parti libéral. Et ce sont reproches virulents de l'auteur de *La Voix d'un Exilé*. On n'a pas le droit, — c'est à Routhier qu'il parle —, sauf improbité, de lui attribuer la paternité de certains écrits. Quelle illusion, en outre, que celle qui consiste à se croire un bon défenseur de l'Eglise en laissant planer de tels soupçons sur ses adversaires. Où est la loyauté intellectuelle? Dans un mouvement d'indignation, il refuse à son contradicteur le droit qu'il a pris de scruter sa conscience, de le rejeter du sein même de l'Eglise. Il n'a pas de billet de confession à offrir à M. Basile, et les affaires de sa conscience le regardent, seul.

En passant, il dit un mot de l'intervention du *Journal des Trois-Rivières* qui avait reproduit des lettres d'évêques obtenues par Routhier, le félicitant de ses attaques contre le poète. Louis Fréchette s'émeut à la pensée que Monseigneur de Montréal et Monseigneur de Bithra aient apporté une confirma-

tion aux dires de Routhier. Si cela était, « un évêque, dit-il, n'a pas le droit de taxer quelqu'un d'irréligion, sans appuyer son jugement sur les écrits, les paroles ou les actes de la partie incriminée ».

Fréchette, d'ailleurs, prétend que la grande masse du clergé tourne le dos à l'école dont fait partie Routhier. S'appuyant sur des événements récents, il ajoute que les hommes qui furent accusés d'être des ennemis de l'Eglise et de l'ordre social, vivent maintenant en bonne intelligence avec les autorités religieuses.

Sur un ton présomptueux, Fréchette proclame que le règne de l'hypocrisie est terminé. Désormais les opinions politiques pourront se traduire librement sans que l'on soit incriminé d'hérésie ou d'hostilité contre les lois. La conciliation est née; les libéraux respirent; ils sont protégés par l'archevêque de Québec. Mal en prendra à Routhier de traiter son adversaire politique, Pelletier, de communiste, de démolisseur, d'assassin de l'archevêque de Paris, lors des prochaines élections. Un tel procédé ne sera plus admissible. Représenter, en outre, les libéraux comme des démolisseurs de la société, des destructeurs de la religion, provoquera le rire, n'aura, désormais, aucun effet sur le public.

Fréchette émaille sa lettre de citations de saint Luc, saint François de Sales, Mgr Maret, pour engager Routhier à la modération.

Routhier veut jouer au Canada le rôle de Louis Veuillot. Très bien ! Mais, pas aux dépens de la charité chrétienne.

Puis, l'auteur de *La Voix d'un Exilé*, dit qu'il a, en effet, flétri des hommes d'Etat, traîtres à la nation canadienne. Mais, il n'a jamais pensé qu'il s'adressait à lui. Il l'a dédaigné. Routhier a cité des vers où la conduite des chefs conservateurs était jugée selon son mérite, mais que n'a-t-il plutôt reproduit la page où il était question des « histrions sacrilèges qui tendent des pièges à la croyance du peuple, et dressent leurs tréteaux jusques à l'ombre des autels », et celle aussi où il est parlé des hommes qui « donnent à leurs comédies politiques le sanctuaire pour décor, et jettent dans le même plateau de la balance la loyauté du prêtre avec le baiser de Judas ». Ces phrases, ces allusions, s'appliquent à Routhier et à ceux qui lui ressemblent.

En outre, Routhier s'occupe trop de ceux qui autour de lui professent la même religion que la sienne. Il ferait mieux de la pratiquer lui-même, sans ostentation et hostilité contre les autres. A ce jeu, il risquerait de faire détester l'Eglise; d'ailleurs, la religion, ajoute-t-il, est trop belle, trop au-dessus des passions humaines, pour servir des appétits politiques et des ambitions déçues.

Fréchette use d'une dialectique claire et directe. Son libéralisme est en tous points louable. On voit, à travers cette polémique, deux écoles aux prises: l'école du passé et celle de l'avenir. La poésie est reléguée à l'arrière-plan: à la fin de la dispute, la question de littérature proprement dite redeviendra objet de discussion passionnée. Pour le moment, on

la contourne; ce sont surtout les passions religieuses et politiques de l'époque qui dominant la querelle.

La religion fut tellement mêlée aux questions de littérature au Canada qu'il n'est guère surprenant de la voir occuper une grande place. Une poésie qui ne chantait pas Dieu, les saints, une poésie qui n'était pas inspirée par le patriotisme semblait inacceptable. On lui faisait grise mine; on la déclarait indésirable. Ayant mis Dieu partout, il fallait le retrouver dans la poésie. Et si on l'y mettait, des compromissions avec le ciel étaient permises. Quel appât dont ne se privaient point les habiles et les hypocrites ! C'était donc le cléricalisme en littérature, en art, en politique, en éducation. Partout il régnait. Comme tous les maîtres dont le pouvoir est sans contrôle, il faisait peser sur les consciences sa puissance tyrannique. Cette intolérance sévissait du temps de Fréchette, car depuis la liberté nous est venue. Mais nous ne songeons ici qu'à enregistrer des faits. Si des questions qui sont étrangères à la littérature viennent se greffer sur elle, nous n'y pouvons rien. Notre dessein est de donner une idée des luttes de cette époque et, à travers les mots et les phrases, il nous est possible de toucher aux pensées profondes des tenants de cette controverse. La polémique Routhier-Fréchette est donc à base religieuse; ce qui l'inspire fortement, c'est la question morale, ou plutôt la religion. Routhier, avec éloquence, défend les positions acquises, les traditions vénérables de la foi. La littérature lui est un prétexte pour apparaître comme un défenseur du trône et de l'autel.

Louis Fréchette, homme d'aujourd'hui, lui, nourri des passions du XIX^e siècle, s'institue le héraut des libertés républicaines. Il veut détruire les murs de la prison où on a enfermé la littérature et la poésie au Canada. Il gémit d'être emprisonné dans des bornes étroites, d'être ramené aux modèles classiques, enseignés par des gens qui les connaissant mal, ont fini par les rendre ennuyeux, et il se précipite vers l'aventure. Il veut secouer le joug qui pèse sur les esprits. Des entraves ? Il les brise pour donner à sa curiosité d'esprit de franches coudées. Il désire tout connaître, tout absorber, tandis que l'autre, Routhier, soumet avec délices sa pensée aux disciplines d'autrefois, s'incline comme un enfant de chœur, tout fouetté des vérités divines. Contemplez ce spectacle à deux personnages : l'un, traditionnaliste, royaliste, même sur les bords du Saint-Laurent ; l'autre, républicain, enivré des mots de liberté, de progrès, de justice. Ce qu'ils défendent, c'est l'un, le passé ; et l'autre, l'avenir. Ils ont peur l'un de l'autre, peur pour les doctrines dont ils se sont constitués les gardiens jaloux. Routhier, que le rêve de jadis n'apparaisse stérile en sa beauté ; Fréchette, qu'au nom de Dieu, on condamne l'idéologie présente, les rêves de démocratie sociale. Ces deux combattants fougueux qui s'injurient sont émouvants à leur manière, car ils reproduisent outre-Atlantique, les grandes batailles d'idées qui se livrent en France. Ils créent vraiment une nouvelle France qui reflète en petit les aspirations, les haines de la patrie d'origine. A ce titre, ils sollici-

tent notre sympathie. Qu'importe s'ils semblent mesquins et puérils, trop souvent les deux à la fois; ils sont victimes de leur milieu, de leur tempérament. Ils écrivent un français singulier, mais plein de verdeur. Demandons-leur d'être passionnés et vivants: ils le sont ! Et avec une ardeur jamais assouvie. Nous reconnaissons en eux des Français en exil depuis des siècles qui n'ont rien oublié, croyant qu'il n'y a rien de mieux à faire dans la province de Québec que de reprendre les luttes d'idées dont la France à ce moment-là était secouée: celles du libéralisme et de la tradition. Leur polémique révèle une combativité bien française, une éloquence âpre qui fait penser, oh ! avec des nuances, et toutes proportions gardées, à celle des polémistes parisiens du temps de Veuillot. N'est-ce pas là un spectacle intéressant à contempler et qui n'épuisera pas l'intérêt historique de l'époque ?

LES FLEURS BORÉALES

1881

L'une des périodes les plus douloureuses de la vie du poète est achevée. Il est revenu d'exil; vers 1875, il épouse mademoiselle Emma Beaudry dont il a un fils qui vit très peu de temps, et trois filles qui deviennent plus tard mesdames Mercier, Béique, Fréchette. Il a été député de Lévis; il ne se débat plus dans la misère; la renommée lui sourit. Il voit très bien le rôle qu'il est appelé à jouer et il se prépare, par l'étude et l'activité politique, à réaliser le rêve de sa jeunesse. Car il a toujours uni, dans sa pensée, les ambitions du poète et celles de l'homme d'Etat. Pour le moment, le succès lui fait croire à la nécessité de tendre vers ce double idéal. Il est poète et homme d'action à la fois.

Il répondrait avec dédain au critique qui chercherait à le dissuader de vouloir être à la fois poète et politicien: « Mais Lamartine, Victor Hugo ! » Ce sont là modèles qu'il s'est choisis et sur la conduite desquels il veut calquer la sienne.

On le voit au club, aux cercles politiques où il prononce des discours patriotiques devant des amis qui ont épousé la même cause; il tâche de ressusciter le parti libéral. Il chante les louanges de la France. Comme les hommes de son temps, à travers les appels

au loyalisme, il joint l'expression de sa fidélité à la mère lointaine.

Les Français-canadiens ne doivent pas être traités en parias: ils sont les premiers occupants du sol. A ce titre, ils ont droit au respect de leur langue et de leurs traditions.

La paix, mais à la condition d'un compromis entre l'amour du passé et le loyalisme actuel. Voilà l'un des thèmes principaux sur lequel s'exerce l'éloquence des réunions politiques d'alors. Beaucoup de rhétorique encadrant un sentiment vrai.

Le parti des vaincus fait flèche de tout bois. Voulant conquérir le pouvoir, il use des moyens qui s'offrent à lui, et les convertit en instruments de combat.

La poésie élit asile au milieu des discordes de la politique, des luttes de coteries. Elle n'est plus l'exilée; Crémazie, succombant sous les coups du destin, laisse un disciple de sa pensée et de ses espoirs poétiques. Louis Fréchette publie *Les Fleurs Boréales* et *Les Oiseaux de Neige*.

Ces beaux titres suggèrent, promettent: ils sont la poésie même. Ils évoquent le poème du ciel et de la terre. Sur les arpents de neige doivent éclore des fleurs uniques et on pense aux oiseaux bien vivants — quoiqu'ils aient l'apparence de l'artificiel — qui se promènent au sein de la nature figée dans une mort de cristaux et de givres. On espère que ce sera la peinture d'un petit monde féerique, d'une sorte de Noël fantastique avec des arbres se

couvrant de grelots, et d'où s'exhaleront des musiques soupirantes et naïves.

On croit déjà apercevoir le beau cheval, fumant sous un manteau de glace, qui s'avance sur des chemins neigeux, conduisant la famille à la prière ou aux agapes familiales. Des séries d'enfants joyeux, des visions riantes de petites filles, se tenant par la main; la version d'une âme particulière avec le trésor de ses joies et de ses douleurs. Mais, sauf quelques pièces, presque toute la poésie est dans les titres.

Le poète parle de la terre, de ses forêts, du renouveau, des printemps et des nuits. A son éloge de la nature, s'ajoute celui de ses habitants, de ses grands hommes, des pionniers français.

Le livre s'ouvre par *La Découverte du Mississipi* que l'on retrouvera plus tard dans *La Légende d'un Peuple*. C'est un morceau de haute allure. La description du fleuve ne manque pas en effet d'une certaine grandeur; il y a là un ton majestueux qui rappelle celui de Leconte de Lisle. Ce fleuve « qui dort couché dans la savane » est comparé à un reptile immense endormi au rythme du flot. Voilà que l'horizon bouge, s'émeut du passage des troupeaux d'élangs et de bisons. Cette vie animale se confond avec la vie confuse de la nature. Le désert est tout près; il ne connaît pas encore la présence d'un être humain; il étale ses aspects inviolés, riches de sauvagerie. La qualité du peintre surpasse ici celle de l'artiste; il discerne les couleurs, les contrastes; les

antithèses jaillissent plus des choses elles-mêmes que de l'artifice de l'ouvrier.

Ramasser dans quelques strophes les traits du paysage, voilà un coup de maître assez rare chez le poète pour qu'on le note, qu'on s'y arrête. La concision ne gêne pas l'élégance, ainsi que Fréchette semble porté souvent, bien à tort, de le croire, et dont il se défend comme de la sécheresse sans âme et sans vie. Nous n'éprouvons pas de fatigue cette fois à lire ces alexandrins qui s'avancent toujours uniformes, car ils sont ici d'une éloquence certaine.

La multiplicité des objets et ce qu'ils offrent de disparate se fut peut-être mieux accommodée d'une forme plus variée. Il y a là tant de choses diverses, tant de mélanges et d'enchevêtrements, de fleurs, de tiges, une poussée si virginale de sève, un concert de choses curieuses, aussi nombreuses que la vie universelle, que l'on regrette de n'y rencontrer que l'alexandrin. La description, certes, est grouillante de tout un monde. La gloire de juin sourit; l'été voit éclore l'amour des choses et des bêtes, et la fécondité dans cet amour. Le désert est beau de sa majesté encore primitive.

Admirons cette terre en travail, telle qu'elle est, verdoyante et spasmodique: univers d'élans sourds, de draperies tissées de vignes, de raisins, de roses sauvages qui vibrent au milieu de l'immensité, chaos stridulant d'insectes, grondement de fauves et qui semble le cri d'une jeune vie sortie du néant.

Le poète poursuit sa comparaison et il en arrive

à personnifier cette nature. Il dit le frémissement de la végétation, à travers la forêt, qui passe semant des chansons et des murmures. L'ivresse de la passion, de l'amour, de la jeunesse, coule à travers les veines de la terre. Comme une vierge sauvage et pântelante, elle entonne le cantique du désir et de la vie.

Le début était excellent, mais le poète bientôt abuse des images. Le Mississipi qui ressemble à un serpent, le désert drapé dans les rayons de l'aube matinale, etc.; à chaque strophe, il y a une image, quelquefois deux qui se superposent. Elles sont trop; la netteté du tableau en est offusquée.

Un peu plus loin, le fleuve est comparé à « une écharpe de Titan sur le globe enroulée ». A la fin de la description, c'est un roi:

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,
Le roi des eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde,
Que devant le soleil et Dieu.

Voilà bien des images pour un seul fleuve. On remarquera ici le procédé hugolesque qui consiste à assembler le plus de comparaisons possible, à leur donner, à toutes, une valeur égale. Fréchette ne s'éloigne pas de l'enseignement du maître qu'il s'est donné ! Disons-le avec joie: ici, il est digne de son modèle.

Dans cette pièce de vers, comme dans beaucoup

d'autres, Fréchette aime les longues préparations; elles lui fournissent l'occasion de vaticiner, de philosopher, d'adopter l'attitude du sociologue, de parler du passé, de l'avenir, du progrès. Ce sont des thèmes qui reviennent souvent et, de toute évidence, il les affectionne. Il croit n'avoir jamais dit le dernier mot quoiqu'il se répète souvent. Il aime à prendre des allures de prophète, à dissenter sur l'univers, la vie et la mort; il le fait avec beaucoup de complaisance, en alexandrins massifs. C'est un quarante-huitard en poésie.

La Découverte du Mississipi est donc une longue description. Le contraste des objets prend sa source dans un réalisme. Sur les pans de cette nature sauvage, le poète dresse la silhouette des héros: la présence de ces hommes confère à la nature une plus grande intensité de vie; à côté de l'existence animale nous sentons la chaleur d'êtres humains, la force de leurs désirs; nous pouvons suivre les traces, les chemins où s'est aventuré leur rêve de conquérants.

L'antithèse ne jaillit pas seulement, inévitablement, des matériaux mis en présence, elle sera dans la confection de la pièce même: c'est un tableau où nous est présentée d'abord la nature barbare, insoumise, livrée à toutes les anarchies du sol; puis c'est Jolliet qui, au nom du roi de France et de la civilisation, vient en prendre possession; enfin, le poète, dans une atmosphère qu'il se plaît d'orner à la gloire de ce découvreur, veut nous montrer le triomphe du progrès à la place des forêts, une terre qui maintenant

ensemencée, productive, fournit du blé aux autres nations.

Dans à *M. l'abbé Tanguay*, il exprime sa reconnaissance à cet abbé canadien, auteur du *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*. Pour louer l'œuvre de cet archiviste, il ne craint pas de hausser la voix. Il disserte; il rappelle l'objet de l'histoire qui est de raconter les actions des grands hommes, les proposer en exemple, etc.

On est choqué de ces frais d'éloquence continuelle, de la disproportion qui existe entre le rôle de cet érudit et ce rappel des actions les plus éclatantes, mais cela tient à un travers national qui consiste à exalter sans mesure les hommes politiques, les hommes de lettres et qui prit naissance à l'époque de Fréchette. Le moindre écrivain est, en effet, comparé à Châteaubriand, à Victor Hugo. Les grands hommes ne se comptent plus. Dans une pareille atmosphère de mirage et de vanité satisfaite, les plus grands ne sont plus à l'échelle humaine. Ce sont des dieux ou quelque chose d'approchant.

Dans *Les Fleurs Boréales*, les thèmes lyriques foisonnent; le poète chante l'amitié, la dernière Iroquoise, la forêt, le printemps, la nuit d'été, les pins de Nicolet et les oiseaux blancs. Il se répand en mélancolie douce et grave sur le tombeau d'Alexina, sa cousine. Il oppose la riante image de sa jeunesse à l'horreur de la mort. C'est une *contemplation* canadienne. On y remarque encore le même souci d'antithèse que chez le poète français, l'opposition

de la lumière et de la nuit. L'espérance divine s'exhale des derniers vers.

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue,
Avec un rayon de soleil !

Ailleurs, il se réjouit du succès d'un de ses confrères en poésie, Pamphile Lemay, qui vient d'être couronné par l'université Laval.

Il le célèbre un peu à la façon dont on fêtait les poètes anciens. Il nous le montre comme les poètes grecs, couronné de lauriers, s'avancant sur des chemins que l'on a couverts de fleurs. Il regrette de n'être pas là, afin de joindre sa voix à ceux qui le fêtent. Il rappelle leur jeunesse, nourrie des mêmes rêves et qu'agrandissait le désir de la beauté. Tous deux n'avaient qu'une pensée, qu'un amour. Ils connurent les mêmes luttes et les mêmes triomphes.

Nous rêvions, nous chantions, — c'était là notre vie.
Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,
A la Muse des vers nous faisions notre cour.
Tu charmais les zéphirs, je narguais la bourrasque;
Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,
L'âme ivre de parfums, de soleil et d'amour.

Ces vers n'ont rien de remarquable, mais ils débordent de piété amicale. Dans l'exil où le poète languit, — il était alors à Chicago — il évoque ses souffrances, demande à son ami de ne pas l'oublier. En quels termes cette prière est faite ! Je relève tout un arsenal

de vieilles comparaisons, d'images désuètes: *L'orage m'emporta loin de la blonde rive . . . ton esprit flottait à la dérive, bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants. Et depuis ballotté par la mer écumante, hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente, j'erre de vague en vague à la merci des vents.*

Ces comparaisons sont bien significatives. Elles ont pesé sur notre littérature pendant un quart de siècle. On les retrouve encore; elles ont semblé le fin du fin, et nul doute qu'elles paraissent encore excellentes à certains esprits qui, étonnés de ne pas les rencontrer chez d'autres poètes, s'empressent de leur décerner le titre d'incompréhensibles ou d'obscuristes.

Avant que *La Légende d'un Peuple* ne parût, Fréchette avait commencé à esquisser quelques-unes des figures qui devaient entrer dans son œuvre capitale, son essai d'épopée: entre autres, Papineau, dont la grande ombre planait au-dessus du parlement et des réunions politiques. Le parlement et les réunions politiques, voilà ce dont se passionnaient le plus les esprits au Canada. Là, en effet, se résolvaient les questions nationales et religieuses; de là s'envolaient des appels à la France.

Papineau était dans toutes les pensées. On ne jurait que par lui. Aux yeux de la plupart, il incarnait le patriotisme. Il inspirait le jeune groupe d'ardents patriotes qui menait contre l'oligarchie anglaise d'alors la plus rude des batailles. Fréchette fit l'apologie de ce grand homme. On peut croire que ce fut avec des accents d'un lyrisme que l'on voudrait un peu moins

débridé. Il ne sacrifie rien de son emphase coutumière: non il croit qu'il est dans la vérité du sujet qu'il traite, et qu'il touche à la suprême élégance. Nous ne sommes pas dupes de ces éclats de voix, de ce grossissement.

Papineau est, certes, une des plus grandes figures canadiennes et, peut-être, la plus grande avec Lafontaine. Il n'est pas un Canadien qui ne prononce son nom avec respect, qui ne sache tout ce qu'il doit à sa fierté, au rôle qu'il a joué dans notre vie politique. Il exprime, à son plus haut degré, la conscience d'un peuple; il est un des moments inoubliables de la vie canadienne. Il a dominé son temps. A l'époque des grandes luttes parlementaires, grâce à sa combativité, ses interventions vigoureuses, sa défense de la langue française, il apparaissait comme un maître unique. Et quoiqu'une certaine critique ait tenté de le diminuer en blâmant le chimérisme dont il était pétri, on ne lui peut refuser de la grandeur.

Voyons comment Fréchette a composé sa figure déjà idéalisée par la légende, grandie en plus par son imagination.

Il le représente comme un isolé superbe, un Caton antique, un saint laïque dont l'influence bienfaisante protège les villes et les foyers menacés.

Illustre moissonneur dont la silhouette géniale se découpe sur l'horizon, les moissons terminées ! Vaincu, il commande encore et lorsqu'il consent à parler, pressé par ses amis, surmontant son orgueil blessé, c'est pour annoncer l'avenir. Puis, il se replonge dans le silence, entouré de souvenirs glorieux, stoïque dans sa

douleur. Il se console de l'éloignement du pouvoir en cultivant des fleurs.

Mais quel contraste entre sa fortune présente et celle d'hier, cette retraite désenchantée et la tribune publique ! Là, il connut des triomphes. Il fut vraiment le roi de la foule, un roi adoré, applaudi, porté sur le pavois. Il fut plus que cela encore :

Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères,
Sa voix qui, des tyrans déconcertant l'audace,
Quarante ans proclama les droits de notre race,
Enseignait les petits enfants !

Aujourd'hui, il vit retiré, dégoûté de la politique, après en avoir été l'âme, l'une des raisons d'être. On l'aperçoit, dans son jardin de Montebello, contemplant le soleil qui se couche. Il promène sa rêverie ; dans le soir, il écoute les voix qui lui parlent de sa gloire passée. Malgré tout, on sait qu'il existe encore. Solitaire, il écrase de sa grandeur les opportunistes, les habiles qui se sont emparés du pouvoir. Son âme est haute, inaccessible, tel « un pic à la cime neigeuse, et que dore la splendeur de l'infini ». Le spectacle de l'Europe l'intéresse ; Paris, où il a vécu jadis, où naissent et se défont les empires, garde son pouvoir d'attraction. De quel cri de bonheur n'a-t-il pas salué le drapeau de la liberté, flottant sur les murs de la grande capitale en 48 ! Il compare les luttes politiques de la France aux siennes : en saluant les héros français, il n'oublie pas de s'attendrir sur ses compagnons d'armes, morts sur les champs de bataille canadiens.

Toute son histoire se déroule: chaque scène qui a marqué dans la vie de cet homme ressuscite la beauté de son désintéressement, de ce désir de justice que l'avenir devait exaucer. Chez ses compatriotes, elle fait voir la laideur de l'ingratitude, de l'oubli.

Cependant, tout n'est pas mort dans ce héros romain, oublié dans la vie canadienne; presque mourant, il médite encore de grandes œuvres.

C'est Fréchette qui nous le dit.

Il dort maintenant sous une terre privée de bénédictions, car il ne s'est pas réconcilié avec l'Eglise avant de mourir:

Et les grands ormes verts que la brise balance
Soupirent seuls sur son tombeau.

Que le passant s'incline ! Cet homme a vraiment été le maître du Canada: il a commandé, agi, dirigé:

Il fut tout une époque et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive, et son corps pour cuirasse.

L'auteur des *Fleurs boréales* le recrée à sa façon; un moment il le compare à Victor Hugo, à Guernesey, qui apaise ses colères en contemplant la nature. Pourtant, ce héros ne nous paraît pas un rêveur; même retiré à l'écart, sa retraite gronde de révoltes et de tempêtes.

C'est le chef mécontent qui avive ses blessures en tournant le fer dans la plaie; c'est Achille sous la tente, bouillonnant de rage, laissant tomber de sa

bouche le sarcasme et l'invective. Le génie de la bataille l'emplit de son souffle. C'est bien ainsi, semble-t-il, que l'histoire nous le montre. Que sert-il de lui prêter une figure trop complaisamment arrangée ? D'ajouter à sa personnalité de politicien celle du géant, du philosophe. Il fut, certes, un animateur, un manieur d'hommes. Tous ceux qui jouèrent un rôle politique dans les années à venir furent marqués de son empreinte. Enfin, les qualités diverses dont il était doué se fondent harmonieusement, en composent une physionomie originale. Un moment, sa race tout entière se reflète en lui. Tel qu'il est, farouche, déchiré, mourant sans se rendre, il force notre admiration. Sa solitude est l'apothéose de l'orgueil et du blasphème. On peut ne pas l'aimer, mais personne ne refusera à Papineau cette gloire qui s'attache aux grands révoltés.

Dans les pages que Fréchette lui a consacrées, le peuple canadien a trouvé l'écho de la vénération qu'il garde pour ce personnage devenu légendaire. A l'école, elles sont récitées avec ferveur; elle recèlent encore le pouvoir de remuer les âmes des collégiens, des adolescents. L'orateur qui évoque le passé du Canada a, sur les hustings, cité pendant longtemps ces vers et il enlevait toujours l'adhésion des esprits, réussissait à créer l'enthousiasme pour la cause qu'il défendait. Notre enfance fut remplie de la musique de ces alexandrins. Entre la foule et l'orateur s'établissait une véritable communion d'âme. Les haines s'apaisaient, les griefs se taisaient si l'ora-

teur était doué d'éloquence. On oubliait le commencement du discours, ce dont il s'agissait. La foule dominée par la phrase du moment, l'accent, les gestes du tribun, poussait des cris, battait des mains, exultait. Maintenant — et c'est fort heureux — on doit recourir à d'autres moyens de persuasion. N'importe, ces vers contenant une vertu singulière, on les **savait** par cœur à la campagne et à la ville; ils étaient comme le code ouvert et chantant du patriotisme. Si on les examine d'un peu près aujourd'hui, on peut se demander s'ils peignent exactement le génie de cet agitateur canadien-français, et, à travers le poète, nous apportent la clameur indignée qui fit trembler l'horizon des journées de 1837. On les voudrait plus simples, moins entourés de phraséologie, et l'Insurgé nous paraîtrait plus vrai. Quelques vers eussent suffi: des lignes nettes, sculpturales, au lieu de cette abondance de mots qui se perdent autour du détail avant d'atteindre à l'essentiel.

Malgré notre critique, ce Papineau sorti du cerveau de Fréchette, vibre d'éloquence, électrise. Sa figure persiste à demeurer vivante, à subjuguier les âmes. Elle s'impose, et des générations de Canadiens la reconnaissent, la saluent. A coup sûr, il y a intérêt à la contempler puisqu'elle a réussi à créer une si religieuse ferveur.

Bref, cette poésie reste comme l'un des plus touchants hommages dédiés au grand homme. En voilà assez pour lui accorder de l'estime, reconnaître la vertu éducatrice qu'elle eut, il y a un quart de siècle, pour la jeunesse et la foule.

A plusieurs reprises, Louis Fréchette, qui sait admirer, se plaît à rendre hommage aux autres poètes. Dans *A Longfellow*, il salue le chantre américain, à l'occasion de son voyage en Europe. Il assiste à son départ debout sur une colline. Longfellow est comparé à l'oiseau de mer qui s'envole et

Dont le coup d'aile altier nargue le gouffre amer.

Le poète contemple le navire qui emporte le chantre d'Évangéline. Longtemps après que le vaisseau a disparu à l'horizon, il entend un concert « d'étranges harmonies ». Pourquoi étranges ? On ne sait pas bien . . .

Ce n'est pas, sans doute, parce que « le poète caresse son luth d'un doigt mélodieux ». Fréchette le voit ainsi sur le bateau qui le conduit en Europe; il l'imagine entouré de toutes les Muses.

Longfellow embrasse d'un regard d'adieu les rives d'Amérique et Fréchette devine que le poète rêve pour son retour d'innombrables moissons

De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

Il le suit en Europe, des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna, en Egypte, en France; il s'associe au murmure de gloire qui s'élève des pays qu'il traverse. Dans les villes d'art, les grands hommes, les écrivains, les artistes acclament le poète du nouveau monde. L'Amérique attend le retour de ce fils génial; elle tressaille de bonheur et d'amour:

Ecoutez!... mille voix s'élèvent dans les airs.
De la cité vivante et du fond des déserts
Monte une immense symphonie.
Ecoutez ces accents, par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
De la blonde Pensylvanie.

Hosanna! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C'est un monde hélant son barde glorieux;
Car le flot dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
Le front tout chargé de couronnes!

Il se laisse lire avec plus d'agrément lorsqu'il parle
à son filleul, parce qu'alors il est moins tendu, plus
familier. Cela ressemble, mais en moins bien, à du
Victor Hugo, poète des enfants.

La dernière Iroquoise est l'histoire d'une race qui
se meurt. Ce poème se divise en deux parties: il com-
mence par une description du Saint-Laurent:

Le fleuve, déployant l'orbe de son rivage,
En gracieux ovale épanche son flot pur.
Avec ses roseaux verts chantant comme une harpe,
La rive se déroule en amoureuse écharpe
Encadrant un miroir d'azur.

Du fond de la forêt montent des voix sans nombre.
Comme un œil entr'ouvert au fond de la nuit sombre,
La lune, projetant ses longs rayons blafards,
Découpe des grands pins les ramures étranges,
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges
Flottant parmi les nénuphars.

La nature canadienne a ses caractéristiques, ses aspects, ses horizons propres. On ne la peindra pas en usant de couleurs et d'images qui peuvent s'appliquer à n'importe quel coin de paysage. Ce qui confère à la terre canadienne son caractère spécifique n'est jamais perçu au cours de ces notations artificielles. La nature et ses perspectives souffrent tous les mots, toutes les périodes, toutes les expressions. La poésie fréchettiste évoque faiblement l'aspect du sol, de la montagne, du lac, du fleuve. Cependant il existe un mot, un seul, qui peindra tel paysage particulier, le fera surgir dans son intensité, riche de sa vertu essentielle. Fréchette ne le trouve pas ou rarement; ses descriptions seraient aussi justes pour un lac de Suisse ou une rivière française.

Faiblesse de vision: le poète amasse toujours les mêmes couleurs; telle montagne se dresse comme toutes les montagnes; tel fleuve déroule son cours ainsi que tous les fleuves; telle forêt offre aux regards son bel emmêlement, ses fourrés épais, ses taches d'ombre et de lumière. Cette vie des choses est reproduite avec des mots livresques: elle ne sort pas, parée de ses grâces, de sa force, de son originalité propres.

Les conceptions de la nature chez ce poète sont indigentes; elles ne vivent pas par elles-mêmes; elles sont plaquées, fabriquées à l'aide de souvenirs, de réminiscences. Lisons cette strophe qui termine le préambule de *La dernière Iroquoise*:

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,
S'envole en tournoyant, et sa clameur nocturne
Va réveiller des bois l'écho retentissant.
Tout est calme, et pourtant, dans le couchant rougeâtre,
Sinistre précurseur, un nuage grisâtre,
Etend son voile menaçant.

Sur le décor ténébreux de la forêt, on voit se dessiner le profil d'un être humain: c'est la dernière Iroquoise. Elle rôde la nuit, sous les arbres, rêve à ses aïeux. En comparant le passé au présent, la cruauté du destin dont a souffert sa race l'envahit.

Voyez là-bas, longeant les détours de la grève,
Comme un vague fantôme entrevu dans un rêve,
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret.
Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise,
Se détache, en passant, vacillante, indécise,
Sur le fond noir de la forêt.

La fille de l'Iroquois nous apparaît dans un paysage de nuit qui convient à sa nature hypocrite, farouche et sanguinaire. Hagarde, pleine de défis, elle s'avance avec la rage de sa tribu, longtemps refoulée dans son cœur. Elle a vu périr le dernier Iroquois. Elle vit maintenant retirée dans une cabane de bois et de feuillages. Elle veut mourir sur les bords de ce Saint-Laurent qui fut le témoin de tant d'exploits, qui vit le passage dévastateur des siens. Maintenant sous un chêne, cachant dans son manteau quelque chose qui ne se laisse pas deviner, elle parle, elle rêve tout haut, elle dit les grandeurs de sa race, pleure sur sa chute. On est un peu surpris de rencontrer chez cette fille

des bois de la poésie; on ne croyait pas que cette âme inculte pût aimer la nature avec tant d'apprêt. De toute évidence le poète l'a tirée de lui-même et non de la réalité. Comme tous les êtres primitifs, dénués de psychologie et de la possibilité de sentir en s'analysant, il nous eût semblé plus naturel qu'elle s'éprît des choses sans savoir pourquoi, d'une façon instinctive et brutale. Mais non, elle étale sa sensibilité, elle est orateur; elle fera, elle aussi, sa promenade d'Olympio, se répandant en gémissements lorsqu'elle revoit la terre marquée des souvenirs d'enfance, de ses amours, de ses espoirs trompés. Écoutons-la:

« O fleuve qui sans fin roules tes noires ondes !
Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes !
Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir !
Collines qui borde ces berges solitaires !
Rochers silencieux ! antres pleins de mystères !
Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir.

Vos maîtres ont passé comme le flot qui coule,
Sur ces grèves ! ainsi que le vent qui roucoule,
La nuit, de sapins en sapins !
Comme un esquif léger qu'entraîne la dérive...
Et mon œil fatigué cherche en vain sur la rive
La trace de leurs mocassins.

.

Ce discours eût, certes, été mieux placé dans la bouche du poète. Puis, elle énumère les exploits de ses aïeux, les plaisirs, les délices de la forêt, des réunions de sa tribu, les chasses au daim, les courses interminables, les canots légers flottant sur les eaux.

Elle passe tout en revue; elle se souvient de cette Indienne qui mêlait à une branche d'arbre le berceau de son fils, « elle balançait au vent sa mouvante nâgane ». Toujours avec éloquence, elle narre les batailles, les ruées guerrières, les rugissements sauvages des Iroquois, ivres de sang et de carnage.

Ils ont vécu. Leurs ombres, seules, viennent danser sur le bord de ce fleuve qui retentit, jadis, de leurs chants de guerre. Et l'Iroquoise s'écrie:

« Malheur! malheur! malheur! à ces Visages-Pâles
Dont les rangs hérissés de foudres infernales
Ont fait de nos guerriers un carnage inouï!
Leurs victimes encore attendent la vengeance...
Puisse de ces vautours l'exécrable puissance
S'écrouler sous le bras du fier Areskouï! »

Elle est assoiffée de vengeance. Tous les maux, et les plus cruels, elle les appelle sur la tête des « blancs ». Areskouï — dieu des Iroquois — usera contre eux des pires représailles. Leurs maisons saccagées, il les traquera, les saisira, scalpera leur chevelure. Après s'être rassasié de leurs gémissements, il chantera sur leurs corps déchirés, couverts de fange, l'hymne atroce de sa victoire.

Elle a fini de parler; son visage prend alors une expression terrifiante. Son regard brille de quelque terrible dessein:

Un sourire infernal se crispe sur sa bouche;
Son sourcil se contracte, et son regard farouche
Lance au ciel un éclair amer et triomphant;

Sa main s'arme soudain d'une lame acérée,
Et le large manteau dont elle est entourée,
S'entr'ouvre et nous montre un enfant !

Le poète voit ses jeux de physionomie dans l'obscurité; il apporte un soin minutieux à nous dépeindre cette femme.

Cet enfant est le fils du châtelain du voisinage. Il n'est guère besoin de dire que, lui aussi, nous le connaissons par le détail. Il est doux et blond. C'est un ange. Il n'est pas jusqu'à ses langes qui n'indiquent une naissance illustre. Par ruse, l'Iroquoise l'a volé au château où elle s'est introduite. Un arrêt dans le récit.

C'est de la mère de l'enfant que le poète maintenant nous parle. L'Iroquoise peut attendre. Tous les acteurs nous sont connus, montrés dans cette pièce. On ne nous fait aucun sacrifice. Quelques antithèses, de vieilles images désuètes, des attendrissements naïfs, des moyens faciles, trop scolaires. Il ne les néglige pas. Ces détails se laissent tellement deviner; il est si certain, par exemple, que cette mère ne retrouvera plus son enfant au réveil qu'il était inutile d'en parler. Mais Fréchette nous dit tout.

L'Iroquoise ne tue pas immédiatement l'enfant. Nous avons une autre description de la nuit qui devient plus noire. L'orage est dans l'air; l'esprit des ténèbres emplit l'espace. Sombre et horrible nuit ! Nuit de roman et de pure fantaisie, où l'Iroquoise assouvit sa vengeance. Le moindre geste est noté: l'ex-

pression des figures, le cri du bourreau et de la victime:

Puis se ruant encor sur la froide dépouille,
La frappe, la déchire, et dans sa rage fouille
La blessure béante ouverte dans son flanc;
Comme un vautour féroce, aux entrailles s'attache,
Lui découvre le cœur, de ses ongles l'arrache,
Et le dévore tout sanglant !

Enfin, l'Iroquoise se jette dans le fleuve qui se referme sur son crime impuni.

Et depuis lors, la nuit, sur la vague dormante,
On voit courir, dit-on, une torche fumante
Projetant sur les flots comme un long filet d'or;
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ?
Est-ce l'ange vengeur du crime ?
Nul mortel ne le sait encor !

On trouverait cependant dans cette histoire les éléments d'un récit plein de couleurs, de vie sauvage et sanguinaire. On peut regretter qu'il n'ait pas ramassé en quelques vers bien frappés ce poème de sauvagerie qui eût été une belle chose, circonscrite dans de justes bornes. Le sujet était saisissant; le poète l'amoindrit par des descriptions et une préparation inutiles. Il fait tenir à l'Iroquoise un langage qui ne peut lui être naturel. A force de s'éparpiller, d'être coupé par des dissertations sur la nature, le drame perd de sa force première. Il devient une sorte de narration fatigante, hérissée de développements qui l'alourdissent.

Le même défaut d'originalité, la même impuissance

à voir, à discerner les caractères propres d'une chose se retrouvent dans *La Forêt canadienne*. Rien qui ne se puisse dire pour toute autre forêt, qui n'ait déjà été dit sur ce sujet. Il est vrai que les forêts se ressemblent toutes. Mais il y a des forêts d'érables, de pins, de chênes. Cependant cette pièce est assez agréable à la lecture. Heureusement, l'alexandrin n'est plus ici employé. C'est le vers de huit pieds: la monotonie est rompue. Voyez cette description de l'automne chargé d'or et de feuilles:

La mare sombre aux reflets clairs
Dont on redoute les approches
Caresse vaguement les roches
De ses métalliques éclairs.

.

O fauves parfums des forêts !
O doux calme des solitudes !
Qu'il fait bon, loin des multitudes,
Rechercher vos âpres attraits !

Avec le poète, nous faisons une saine promenade, fortifiante, mélancolique aussi. Nous nous écrions volontiers:

Ouvrez-moi vos retraites fraîches !
A moi votre dôme vermeil,
Que transpercent comme des flèches
Les tièdes rayons du soleil !

Rêvons avec lui des choses envolées, évoquons les souvenirs des autres âges:

Oui, j'irai voir si les vieux hêtres
Savent ce que sont devenus
Leurs rois d'alors, vos anciens maîtres,
Les guerriers rouges aux flancs nus.

Ces vers sont reposants au sortir des grandes pièces
où le ton se hausse constamment. Peut-être aussi,
avons-nous trop mésestimé les vers de *La Forêt cana-*
dienne. Lisons ceux-ci:

Je saurai des pins centenaires,
Que la tempête a fait ployer,
Le nom des tribus sanguinaires
Dont ils abritaient le foyer.

et ces autres:

Je chercherai, dans les savanes,
La trace des grands élans roux,
Que l'Iroquois, l'œil en courroux,
Chassait jadis en caravanes

Enfin, quelque biche aux abois,
Dans mon rêve où le tableau change,
Fera surgir le type étrange
De nos hardis coureurs des bois.

.
Dans ses souvenirs glorieux
La forêt entière drapée
Me dira l'immense épopée,
De son passé mystérieux!

Le poète laisse entrevoir la victoire de la civilisation sur les étendues incultes et couvertes de forêts. N'entend-il pas à quelque distance le sifflet de la locomotive ?

Dans *Reminiscor* (encore une pièce qu'il avait composée à Chicago en 1868, et qu'il a réunie à celles qui composent le volume des *Fleurs boréales*), il fait parler son cœur d'ami; la douleur de l'exil communique au morceau un arrière-fond de tristesse. Son amitié pour Alphonse Lusignan ne s'en exprime que mieux. Ses occupations nouvelles, son labeur et son existence à l'étranger ne lui enlèvent pas la douceur de songer à ses amis qui sont demeurés là-bas. Sa jeunesse en fleur revient, telle un gracieux fantôme. Qu'importe alors si la vie était dure ! Quand on se nourrit de chimères et d'espoirs, on ne s'aperçoit guère des morsures de la vie ! Temps de douce bohème où l'on s'éveillait, chaque matin, auteur d'un roman ou d'un poème. Comme Pothier et Cujas étaient abandonnés avec joie pour un livre de Musset ou de Lamartine et là, dans cette mansarde d'étudiant, comme on blaguait le code ! On était fier d'être jeune et libre : c'était l'âge des folies.

Flanqué d'un cummer et d'une chibouque,
Suspendu dans l'ombre au mur vacillant,
Un portrait en Cap du nègre Soulouque,
Faisait la grimace à mon chien *Vaillant*.

J'aime le passé, qu'il chante ou soupire,
Avec ses leçons qu'il faut vénérer,
Avec ses chagrins qui m'ont fait sourire,
Avec ses bonheurs qui m'ont fait pleurer !

.
J'ai fait pour toujours deux parts de mon être:
L'une est au devoir, l'autre à l'amitié !

Je cherche, dans *Renouveau*, quelque chose qui sauverait cette pièce de la banalité. Je cherche en vain. Il ne faut pas s'étonner plus que de raison d'un art aussi maigre, aussi naïf, car c'est souvent le destin des initiateurs d'être des ouvriers modestes. On ne peut appliquer de communes mesures à ce poète et aux poètes européens. Encore heureux sommes-nous que des vers français, malgré leurs imperfections et leurs faiblesses et aussi leurs qualités réelles, aient vu le jour sur une terre livrée alors à tous les « réalismes ».

Sa pièce *A un Peintre* est franchement mauvaise. On ne parle pas d'un peintre inconnu comme de Raphaël. Ce peintre est assimilé à un aigle immense; on ne choisirait pas un autre terme de comparaison s'il s'agissait d'un maître et encore serait-il ridicule.

Mais Fréchette s'imaginait être un dieu — l'erreur accréditée par Hugo, à ce sujet-là, était devenue sienne. Dans plusieurs de ses manifestes littéraires, Hugo avait parlé de la divinité du poète. A l'exemple du maître, Fréchette s'attribuait la qualité de dieu et, ainsi à travers le mirage de sa vanité, il grandissait ses amis, poètes et peintres. *La Louisianaise* se lit mieux:

Je sais une rive sereine
Qui, sur un frais lit de roseaux,
S'endort au chant de la sirène,
Et s'éveille au chant des oiseaux.

Pays de douce nonchalance,
Où le hamac toujours balance,
A l'ombre des verts bananiers,
Son heureuse indolence
Aux souffles printaniers!

Je sais une ville ricieuse
Aux enivrements infinis,
Qui, fantasque et mystérieuse,
Règne sur ces climats bénis;
Ville où l'orange et la grenade
Parfument chaque promenade;
Où, tous les soirs, les amoureux
Chantent la sérénade
Sous des balcons heureux.

Je sais une femme divine,
Au teint pâle, aux yeux andalous,
Si belle que chacun devine
Que le ciel même en soit jaloux:
C'est la brune Louisianaise,
Dont la splendeur brille à son aise
Dans cet éternel messidor:
Toile de Véronèse
Dans un beau cadre d'or !

LES OISEAUX DE NEIGE

1881

Il ne viendrait pas à l'idée d'un poète de France, sauf peut-être à un Auvergnat ou à un Savoyard, de choisir la neige comme sujet d'un livre. On comprend, du reste, que vivant dans un climat doux et tempéré, il recoure à d'autres sources d'inspiration.

L'hiver canadien s'ouvre au début de novembre pour se terminer en avril. C'est dire que le Canada est un pays de glace et de neige la moitié de l'année. Il est arrivé à des occidentaux, mal informés des conditions climatiques de l'Amérique du Nord, d'affirmer qu'un hiver éternel y régnait. Les Canadiens se montrent sensibles à cette inexactitude et s'ils n'ont pas aimé *Maria Chapdelaine*, comme ce livre le méritait, c'est que les Européens y semblaient prendre une vue fausse de leur pays. Ils n'ont pas tout à fait tort, car certains journalistes français ont confondu Péribonka, qui est une région à peine colonisée, avec le Canada tout entier. Les Canadiens de la province de Québec connaissent l'alternance des saisons. Après un hiver parfois rigoureux, ils jouissent des douceurs du printemps et de l'été. Nous y avons connu des automnes qui ressemblent à ceux de l'Europe. Cela dit, il n'en reste

pas moins vrai que l'hiver dure plusieurs mois et qu'il se manifeste avec quelque excès. Louis Fréchette fut donc amené naturellement à parler de l'hiver, car c'est une saison, malgré le froid, pleine de poésie. Ce thème, d'ailleurs, n'ayant pas encore été touché au Canada, il était digne de tenter un poète. Et Fréchette écrivit *Les Oiseaux de Neige*.

Le poète nous fait voir un paysage qui, sans eux, serait dépouillé de vie; ils mettent une présence au tableau. Comme sur une immense toile blanche, ils profilent leur silhouette d'ombres chinoises. Les frimas, les horizons balayés par les rafales, les vents de Norvège, le givre et la grêle, voilà les éléments qui entrent dans sa poésie. Les oiseaux de neige qui résistent aux morsures cruelles de l'hiver peuplent une nature qui semblerait, par leur absence, un enfer glacial ou plutôt un désert blanc où sévirait un froid inexorable.

Ce livre constitue une louange de l'année canadienne, des mois, des jours qui la composent. Il tresse des éloges à janvier, éclatant sous son manteau de glace, à mai vainqueur de l'hiver, à l'été triomphant, à septembre et octobre dont la mélancolie fut toujours un thème recherché des poètes, et qui se sauve du banal par la création de nouvelles images, d'un vêtement rajeuni ou inventé, — un prétexte élu entre tous à pleurer l'été finissant, les joies, les bonheurs qui gisent avec les feuilles mortes. Chants ici trop malhabiles, qui donnent dans l'artifice et le convenu. Maigres notations des moments vécus d'un peuple, de toute une famille humaine.

Sauf des fragments bien venus, on sent trop le versificateur. L'homme du monde, le poète du Canada qui aime par-dessus tout la fanfare, le bruit des mots, la déclamation; le père du bibelot romantique canadien semble un peu gêné par son sujet. Il a choisi une forme qui demandait à la pensée de se ramasser sur elle-même, de se tenir enfermée dans des bornes étroites. Il y est mal à l'aise. L'habitude qu'il a de tout mettre sur le plan du lyrisme le rend incapable de se méfier de lui-même, de châtier la forme de ses sonnets.

De temps immémorial, on croit que le Canada, durant les jours de l'hiver, enseveli sous la neige, engourdi de froid, est une région morte. Il n'en est rien. Janvier est le mois du plaisir joyeux, sain, vivifiant. Fréchette tentera de raconter cette joie de vivre. Il écrira:

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
Où l'ardent patineur, à l'envol intrépide,
Glisse, un reflet de flamme à son soulier de fer.

Ce patineur est réel. Fréchette ne l'imagine pas. Il est vivant. Chaque hiver le ramène allègre et vif sur les miroirs de glace qu'offrent, aux caprices de son jeu, les fleuves ou les lacs. Le patinage, durant les mois d'hiver, voilà un plaisir national. Elle est non moins réelle, cette promeneuse emmitouflée de fourrures. Regardez-la:

Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
A nos yeux éblouis passe comme un éclair.

Vraies, aussi, les longues veillées d'hiver qu'on ne voit nulle part ailleurs, aussi tardives, aussi prolongées au milieu de l'ivresse des danses et de la musique.

Ce janvier est un joli tableau de l'hiver, peut-être un peu réduit. A coup sûr, il ne détaille pas toutes les caractéristiques de ce mois d'hiver, rempli de plaisirs sportifs. C'est quelque chose, un écho, deux petits traits véritables dans un cadre qui aurait pu contenir une évocation complète.

Février. Le « bonhomme hiver » est moins chargé de frimas et son manteau commence à fondre. C'est déjà un ciel plus clément, moins froid, moins mordant. Le vent s'adoucit et les moineaux fidèles, malgré la bise, paraissent être des témoins plus vivants. La forêt résonne du bois que l'on coupe et, miracle au ciel,

L'Orient plus vermeil met une épingle d'or.

La joie jaillit des yeux; c'est le plaisir varié pendant la saison froide, car

Le bruyant carnaval fait sonner sa bottine
Sur le plancher rustique ou le tapis soyeux.

Mois enivré dont la rudesse qui s'amollit augmente le fol tourbillon des fêtes. Toutes les théories du plaisir s'avancent; les unes coiffées d'un bonnet de poil. Pierrot revit, mais cette fois, un peu glacé; Colombine n'est plus qu'une fleur de neige. Mais quel charme de les voir perdus dans la tempête neigeuse, désorientés d'être ainsi transplantés sur une terre

où le paysage au lieu d'offrir des bosquets festonnés de lierre, laisse voir des palais de glace sur lesquels glissent les rayons d'une lune narquoise, présidant aux flagellations de la bise.

Mars, c'est une recrudescence de l'hiver. Le poète, hélas ! ne se libère pas de la prose, d'une versification dont il est prisonnier. Ce mois de tristesse l'inspire mal, c'est de la prose rimée sans plus. Finies les courses lointaines. Ennui et giboulées. Une consolation reste, celle de regarder monter sur un feu de résine

La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

Qui dira l'allégresse d'avril, mois avant-coureur de la résurrection terrestre ? Il n'y a vraiment rien ici qui ne vienne naturellement à l'esprit. Fréchette n'est pas plus un visuel qu'un psychologue. Il voit ce qui frappe les yeux de tout le monde; ses vers se ressentent de la banalité des expressions toutes faites. On cherche vraiment ce qui, par l'expression, la nouveauté des images, pourrait corriger une matière aussi prosaïquement galvaudée. Gardez-vous donc de croire que ces saisons canadiennes seront saisies dans leur physionomie essentielle. La nature n'ouvre pas son esprit à des conceptions ingénieuses; il n'y discerne pas la beauté unique que créent les mouvements de la vie des arbres et des plantes, les jeux mystérieux ou tangibles de ce monde en travail. Au lieu d'un artiste pénétrant qui découvre les analogies secrètes, les belles images et les sentiments choisis, il apparaît ici, essoufflé, n'étant pas non plus, fort heureusement,

soulevé par des enthousiasmes aveugles, une rhétorique banale, comme dans quelques-unes de ses œuvres. Et grâce à la forme du sonnet, à sa brièveté, nous sommes sauvés de l'ennui. Parce qu'il est court, il ne nous impose plus l'extravagance de ses longues divagations lyriques.

Il s'apprête à chanter, dans *Avril*, le renouveau des choses. Que dit-il ? ce qu'un élève de versification trouverait sans effort. Le premier quatrain décrira « la neige qui fond », les « avalanches sombres » qui disparaissent, le soleil plus éclatant ; et dans les derniers vers — qui sont meilleurs — la sève, les branches et les fruits. Toutes ces choses s'appellent, se commandent. Le défaut n'est pas que ce soient là éléments qui peuvent convenir à toutes les peintures ; le défaut se trouve dans l'expression indigente, d'une facilité désespérante.

Après cela, ne vous étonnez pas de la venue des vents tièdes, si l'hirondelle s'abrite encore sous des climats chauds, que

Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche,
Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Chœur irrésistible, délicieux, et qui est d'une éloquence charmante.

Il confessa des sentiments d'allégresse dans *Mai*, et ses vers sont ici, comme par hasard, bien tournés :

Hosanna ! La forêt renaît de ses ruines ;
La mousse agrafe au roc sa mante de velours.
La grive chante ; au loin, les grands bœufs de labours
S'enfoncent tout fumants dans les chaudes bruines.

Allégresse légitime qui s'exprime dans un simple cri ! Les autres objets sont vus, réels, vivants. C'est un morceau de nature canadienne enfermé dans des vers. Beaucoup de simplicité, une sobriété à laquelle on n'est pas habitué.

Le soleil revient. Il n'existe pas un sonnet où Fréchette ne le fasse intervenir. Il lui est impossible de parler des saisons sans qu'il ne réapparaisse continuellement. Comme nous serions charmés de l'apercevoir quelquefois enveloppé de métaphores ! Bénissons-le, cependant, de promener la beauté de ses rayons sur la terre, d'assister à l'épanouissement de tout ce qui respire.

Et dans l'ombre des nids, — fidèle aux lois divines,
Bientôt va commencer la saison des amours.

Le semeur (ah ! le voilà)

Jette le froment d'or dans les sillons fumés.

Les portes peuvent s'ouvrir, le lilas embaume et nous invite à le respirer au passage du vent.

Nous n'aurons pas au cours de cette poésie des saisons la surprise d'un accent plus juste, qui nous fasse mieux sentir l'atmosphère de la poésie véritable : ce sont des impressions courantes, mêlées de choses vues par tout le monde.

L'été est personnifié ; il met des fleurs à sa boutonnière et c'est d'un goût douteux. Les oiseaux, — ils sont si commodes ! — que le soleil enivre, tels des

musiciens, saluent par leurs chants la lumière du jour. Une joie folle soulève la terre:

Tout chante, s'émeut, palpite, étincelle...
Transports infinis ! joie universelle !
A son créateur la terre a souri !

Et que voit-il pendant les jours de juillet ? Le soleil, les oiseaux, les nids, le bœuf, les bois; en somme, à peu près tout ce qu'il apercevait les mois précédents. Nous saisissons là le manque d'imagination du poète, son impuissance à se renouveler, son piétinement sur place. En dehors de certains horizons, de certains mots qui les peignent, ou plutôt sont révélateurs de son art, Fréchette ne dépasse pas les limites où se tient emprisonnée sa vision. Il est, sans cesse, ramené à ses manières de penser et de voir qui, rarement, ont donné l'impression que nous étions en présence d'un grand artiste.

Avec juillet, ce sont les soleils éblouissants et l'azur intense, la floraison des jardins, la terre fructifiée. La musique des oiseaux remplace le cri des grillons, l'atmosphère est énervante et la nature succombe de langueur charmée. Le bœuf promène son rêve sous les chênes, en broutant l'herbe. Il est pris de soif; hâletant, il se dirige vers des sources proches.

Cela se termine par l'évocation joyeuse des groupes d'écoliers en vacance qui s'amuse sous bois. Le poète se sent l'âme en regret, songe aux beaux jours qui ne sont plus.

Quel poème que ce mois d'août ! Malgré l'air torride, les paysans travaillent à l'aube, lourds encore de sommeil; les faucheurs coupent les foin. Accablés par la chaleur, sans désirs, inertes, les pêcheurs dorment à l'ombre des saules. Mais voilà que le tableau se relève d'un détail plein de charme: on voit des couples heureux qui vont goûter sur l'herbe.

En septembre, la mélancolie gagne les choses et les hommes; il y a encore de l'ardeur dans ce soleil qui s'épand sur les plaines, les fleurs, les herbes. Quelle image d'une éloquence presque précise de la mort des choses ! Parce que les beaux jours vont finir, le glaneur avec sa compagne s'attarde à rêver. Ils sont tendres et mélancoliques. Ils viennent de tressaillir. Pourquoi ? C'est le chasseur qui poursuit la bécasse et le canard sauvage.

De l'automne, Fréchette verra l'or des feuilles, le dépouillement de la forêt. Il s'attriste en songeant à l'hiver qui va revenir, l'hiver long et froid.

Au lieu de regarder octobre tel qu'il est, il prédit les ravages que causera le vent. Les sapins restent encore verts. La vue des cônes de sapins lui semble comme un vestige de vie sous l'enveloppe de glace. Une grâce, une parure, par eux, se refait journellement à la nature. Le poète dit adieu aux concerts des oiseaux, aux fleurs des jardins. Les champs bientôt seront nus, car on entre dans les granges « les lourdes javelles ». Ah ! qu'il est douloureux ce départ des oiseaux, qui en troupes, jetant des cris perçants, s'en vont vers les pays de chaleur où règne un été éternel.

C'est octobre, le mois où l'on sent davantage la grande tristesse d'être un homme mortel et où, parmi des paysages baignés de nostalgie, le cœur se déchire devant l'agonie de la nature. C'est octobre, d'une mélancolie encore plus grande au Canada qu'en aucune terre du monde. La terre apparaît dépouillée, vide; pas une feuille aux arbres. C'est la désolation infinie. Nous disons adieu à la fête terrestre.

Mais la tristesse de vivre est encore plus profonde en novembre. La nature adopte des vêtements de deuil. Désertés, les nids pendent aux arbres que la bise torture. Les chantres ailés ont fui à la fin d'octobre. Les espaces sont muets; à peine l'oiseau des cages nous console-t-il un peu de l'absence de ceux qui faisaient du ciel leur maison chantante. Des oiseaux gris passent. Nous nous recueillons; nous vivons avec ceux qui nous ont laissés. La cité des humains se confond avec celle des morts. Immense communion funèbre !

Décembre. Ce mois est unique au Canada. En Europe rien de comparable, si ce n'est celui de Norvège et de Suède. Fréchette parlera de la flore artificielle des fenêtres que dessine un invisible artiste, un artiste, à coup sûr, spontané, et qui est le froid. Le fleuve charrie des glaçons, et de « fauves tourbillons passent échevelés ». Le sentiment du désordre de la nature est assez bien rendu par la peinture de la montagne et des nuages qui promènent sur l'horizon leur danse fantastique. Une vision gaie, étincelante, succède à la tristesse d'images sombres. Alternance et contraste.

Mais la tristesse ne doit pas abattre les cœurs. Noël arrive, le Noël toujours joyeux, le Noël féerique et qui est la poésie même.

Les sonnets, groupés sous le titre de *Paysages*, sont des saluts enthousiastes aux endroits de la terre que le poète aime, ou qui sont marqués par un signe divin, ou encore célèbres par la grandeur des horizons. De *Spencer Wood*, la maison du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Fréchette dira le charme qui s'en dégage; il ventera la grâce, l'amabilité de ceux qui l'habitent.

Voici *Le Lac de Belœil*, frais et pittoresque, dont le poète veut nous faire admirer les bords verdoyants et parfumés.

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,
Dans ton lit de joncs verts, au soleil resplendis,
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique.

La nature est là qui se prête à toute espèce de comparaisons; elle donne prise au jeu des analogies. Ainsi, il compare ce lac aux âmes assoiffées d'idéal, sans cesse tournées vers les hauteurs. Ce lac a aussi l'humilité des coeurs silencieux.

Calme, le jour, — le soir, tu souris aux étoiles;
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

Le Cap Eternité. Il en sait dire l'aspect imposant, la formidable force dressée contre la tempête. Il nous le fait voir.

Enorme pan de roc, colosse menaçant
Dont le flanc narguerait le boulet et la bombe,
Qui monte d'un seul jet dans la nue, et retombe
Dans le gouffre insondable où sa base descend!

Les rares fois où Fréchette, abandonnant son éloquence, s'efforce de rendre ce qu'il voit au lieu de le créer en entier dans son cerveau, il sait être intéressant. Car, alors, la réalité est restituée, elle surgit devant nos yeux; elle se laisse contempler dans toute sa vérité. Par ailleurs, l'idéalisme du poète se ressent toujours de la vulgarité: ce sont lieux communs dont la sève est depuis longtemps épuisée. Au contraire, cet homme, en qui dormait un laboureur et que son époque avait mal dégagé de sa rudesse première, nous prend davantage par son réalisme. Moins qu'ailleurs, il paraît étranger à la poésie, moins né pour être tout autre chose qu'un poète. Il semble se mouvoir alors dans son atmosphère essentielle; il se lève sur les guérets remués; sa figure se détache pleine de santé, ses bras musclés respirent la force et, de son pied ferme, il écrase les mottes de la terre. Il est bien le fils de cette terre que ne gâtait alors aucun raffinement intellectuel. Dans la langue savoureuse des paysans, il nous eût donné peut-être un vrai poème de la terre canadienne; des lectures mal digérées, une formation poétique quelconque, un milieu fermé aux choses de l'art et de la poésie en ont fait un poète qui ne se réalise que par accidents, un initiateur sans génie.

Détachons encore du sonnet *Le Cap Eternité*,

le vers suivant, plein et ferme. Il parle du *Cap*, accueillant l'hirondelle et dont la masse se fleurit de plantes sauvages:

Et ce monstre farouche a sa paternité.

De même, le *Niagara* lui suggère une peinture réaliste. Cette force déchaînée qui donne le vertige, il en admirera la puissance. La nature s'effraie de ce grondement quotidien, répercuté par mille échos. Pris de peur, les oiseaux fuient ce domaine aveugle où s'érige la force qui dompte et engloutit:

Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son échappe de feu sur un lit de vapeur.

Nul ne sera insensible à ce contraste de lumière prismatique, avec cette puissance d'un élément sourd qui brise tout sur son passage, tel un mauvais destin, jailli des entrailles de la terre.

Longefont témoigne d'une belle candeur. Au milieu d'une nature qu'il lui plaît de voir semée de fleurs, pleine d'attraits, il salue l'homme, le maître de ces lieux, au front marqué par le génie et qui n'est autre que M. Prosper Blanchemain, heureux d'être père.

Pauvre sonnet et d'une inspiration encore plus pauvre; la forme et le fond se valent. On aime qu'il ait semblé prendre une revanche sur lui-même en écrivant *Le Lac de Beauport*. Un sentiment de fraîcheur, des notations justes et vraies. Mais un lac peut-il être à la fois un joyau solitaire, un coin béni (il s'agit des bords du lac), un paradis sur terre (les

environs du lac), un croquis merveilleux, un délicat pastel ?

Qu'importe, puisque le poète y voit ces images diverses. Son admiration hésite, cherche les mots qui seraient le plus appropriés; il y a gradation d'images qui, les unes après les autres, veulent évoquer des aspects gracieux et charmants.

Ailleurs, le Montmorency sauvage ressuscite sous nos yeux. Le vertige de l'esprit en face de l'abîme, Fréchette le comprend, nous le fait éprouver.

Le bruit, le mouvement, le vide, le vertige,
Tout cela va, revient, tourbillonne, voltige,
Ivre et battant de l'aile aux voûtes du cerveau !

Le début descriptif des *Mille-Isles* fait lever à nos yeux une nature riche et attrayante.

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,
Que la vague caresse et que les blonds roseaux
Encadrent du fouillis de leurs tiges mobiles !

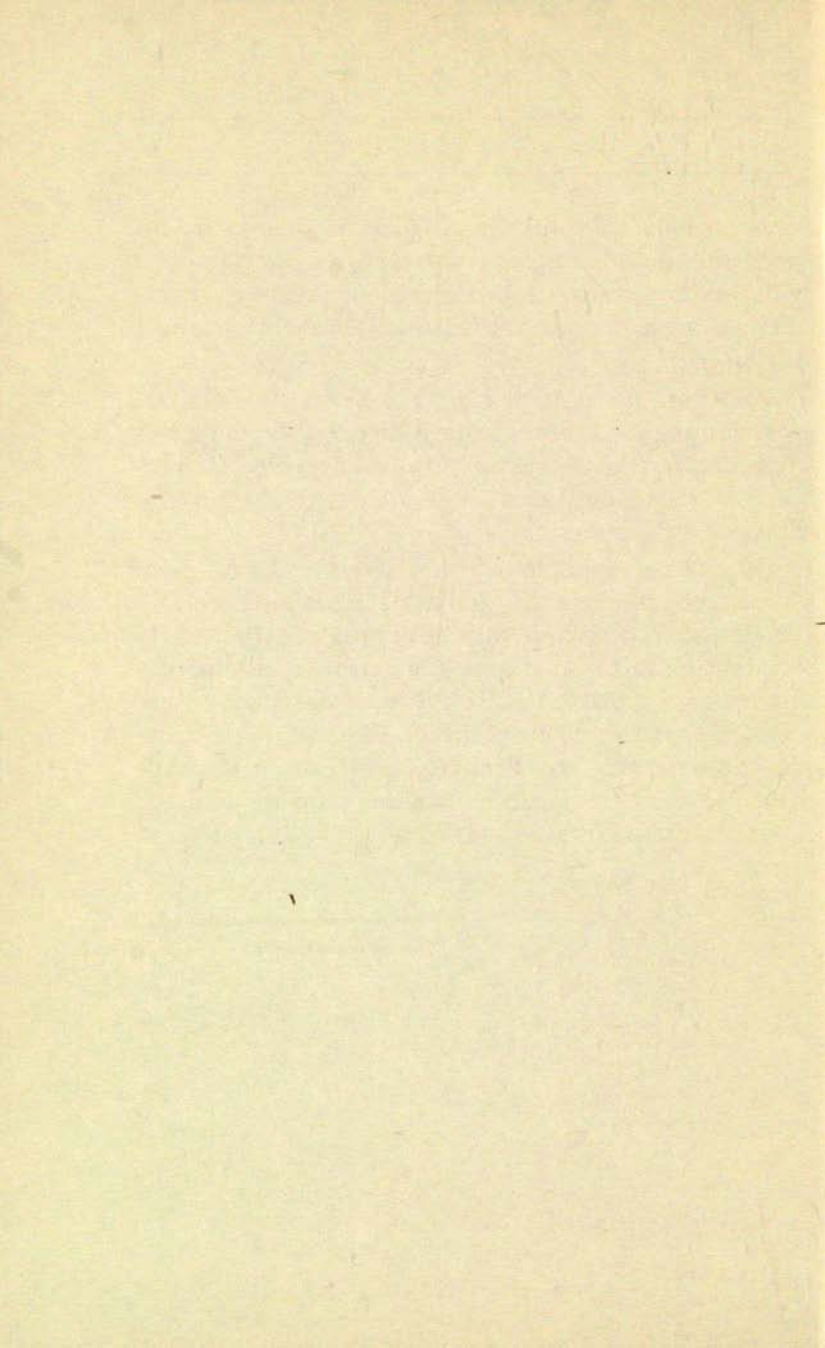
C'est une évocation à l'allure lamartinienne. Toute la pièce, d'ailleurs, est dans ce ton.

Pour nous résumer, ce poète de la nature canadienne, malgré bien des insuffisances, a su parfois la comprendre, l'aimer certainement et, pour la décrire, il a enfermé dans *Paysages* ses meilleures inspirations. Ce genre lui va mieux que la satire politique. Si on peut lui reprocher beaucoup de prosaïsme, l'emploi de mots d'un usage trop courant, l'absence d'impres-

sions neuves, là plus qu'ailleurs, toutefois, il sait nous attendrir. Nous pouvons relire ces petits poèmes vibrants de sensibilité qui glorifient la nature canadienne et où nous reconnaissons l'accent d'un poète véritable.

La forme du sonnet, chez Fréchette, ne s'éloigne pas des règles voulues, c'est-à-dire qu'il comprend quatorze vers, divisés en quatrains et tercets. La plupart de ses sonnets sont construits sur les rimes embrassées ou croisées.

Quant à l'alexandrin dont il se sert dans *La Légende* et autres recueils, il lui arrive de faire intervenir le vers de neuf, de six, de huit et de quatre syllabes à la fin des quatrains ou sizains. On y trouve ailleurs des quatrains d'octosyllabes. Il y a aussi des strophes de deux, de quatre, de cinq, de six, de sept, de neuf, de dix, de onze vers, etc. Bref ce qui est plutôt constant c'est l'alexandrin classique. Comme dans ses sonnets, il est respectueux des formes établies par les maîtres.



AMITIÉS

Comme le modèle dont il s'est constamment inspiré, Louis Fréchette atteint à un degré de sincérité plus louable en voulant célébrer ses amis. On le prise davantage que lorsqu'il attaque les conservateurs pour venger les défaites de son parti ou les trahisons imaginaires de la politique canadienne.

Là, on le sent humain. Eloigné de la place publique, échappé de la geôle politique, on approuve son humanité, sa tendresse. Dans son cœur, il se rapproche des siens. Il est heureux, se dilate dans cette joie. Le bonheur éclate dans l'expression des vers comme ceux où l'amour de la grande patrie lointaine, jamais oubliée, se redonne libre effusion. Quel homme se sentirait plus ému que lui au souvenir de la France dont il s'est toujours dit le fils séparé par l'absurdité du destin ? Il en parle avec des larmes dans la voix; il tâche de préciser les causes de sa grandeur, ce pourquoi il l'admire. Elle a veillé sur le berceau canadien, cette France, et il est resté quelque chose de ses premières caresses: le fils abandonné se souvient; son sang bat plus fort quand on prononce son nom. Il la proclame la plus magnifique d'entre les nations de la terre parce qu'elle a été l'initiatrice d'idées fécondes, la créatrice de belles œuvres. N'a-t-elle pas enseigné au monde la liberté ? Et elle fut, à certaines heures, grande et mal-

heureuse. Voici des vers pleins de noblesse où il tente d'indiquer les raisons d'une si touchante adoration:

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs l'orgueil des vieux Romains.

Plus que tout, la poésie française a la vertu de l'émouvoir. Il vibre alors, s'exalte, fait l'apologie des grands poètes de France. Aussi bien tout ce qui arrive de là-bas le rend joyeux. (*A Théodore Vibert*). Ses tristesses s'apaisent; la douleur qui obscurcissait sa vie disparaît au son de la voix amie, l'incitant au courage, à l'espoir. Il en est réconforté déjà, l'avenir lui sourit à nouveau. Foin de la lassitude ! Malgré ses déboires, il n'abandonne pas la lutte: il salue à l'horizon l'aurore du grand rêve réalisé qui fut, jadis, promis aux hommes de bonne volonté.

L'art du chant le transporte d'admiration (*A Madame Elisa Frank*). Il comparera le chant de la grande artiste aux voix d'anges ou de sirènes.

Quand la nuit tombe, — au bord secret des étangs clairs,
Où le flot balancé dans son urne trop pleine
Inonde vaguement de ses pâles éclairs
Un fouillis d'ajoncs d'or qui tremble à chaque haleine. —

Il est mieux inspiré dans son envoi à M. de Ber-luc-Pérussis, poète provençal. Le muscat, don de l'ami français, bu en terre canadienne, le fait rêver au pays du soleil et des trouvères. A quoi ne songe-t-il

pas ? puisque le voilà parti, emporté par l'imagination : à la tiédeur des brises où se joue le caprice diamenté des papillons, au ciel pur, fleurs, roses, primevères. Au Canada, c'est l'hiver ; la rêverie du poète s'alimente de ce contraste. Pays de soleil et pays de neige, voilà les oppositions où s'exercent les jeux de son esprit. Mais surtout la terre divine, les chemins de ce paradis terrestre tiennent sa pensée captive ! La Provence prestigieuse, éclatante, enchante l'imagination du poète.

Ces horizons vermeils ! Cet hiver chimérique ! —

Dites, n'est-ce pas là quelque monde féérique

Où, pour être poète, on n'a qu'à le vouloir.

Dans la série des pièces groupées sous le titre d'*Amitiés*, il entremêle à la louange de ses amis des descriptions de la nature. Seul, le langage de l'amitié lui semble trop nu, et là, comme ailleurs, on le retrouve romantique.

S'il voit assez bien le décor où se meuvent ses amis, s'il décrit le paysage, l'atelier, la maison, le jardin, il ne tente pas de nous analyser les âmes ou de nous ouvrir entièrement la sienne. Sa psychologie est courte. Il balbutie plutôt qu'il ne traduit les sentiments du moi intérieur.

Ainsi, il est plus soucieux, dans *A Raoul Bonnery*¹, de dépeindre la nature où galope son ami, monté sur une cavale, qu'à chercher à deviner les impressions qui s'agitent dans l'âme de ce cavalier. Néanmoins.

1. Poète français.

il donne au lecteur un frisson d'angoisse, car c'est durant la nuit que Raoul Bonnery traverse la campagne. Les oreilles du loup se dressent dans les éclaircies; le chien aboie aux ombres méchantes, aux bruits insolites. Pas une étoile au ciel; les oiseaux nocturnes planent, sinistres et menaçants. Là, ne s'arrête pas la peinture des attitudes du héros et de la nature plongée dans les ténèbres. On aperçoit ce voyageur qui s'attarde avec plaisir sur la plaine. Car sa Muse à lui, c'est la cavale. Les freins de la bête flottent, abandonnés. Il semble perdu, peut se croire égaré. Mais non ! L'animal intelligent, doué d'un flair sûr, le ramène au logis.

C'est ainsi que la Muse, la vraie Muse, se comporte avec ses élus. Elle les laisse aux bondissements, aux courses vagabondes, l'esprit soulevé par l'aventure, grisés d'aspirations de toute sorte et de liberté. Mais elle les empêche d'errer sans qu'ils ne se retrouvent: la Muse surveille, conduit, éclaire. Ce n'est plus une maîtresse, comme dans Musset, qui s'enfuit et ne revient pas; c'est Minerve, attentive à vos pas, qui souffle la sagesse au milieu des pires folies.

Dans une autre pièce, le poète savoure la douceur de lire les vers d'un ami, à la lueur d'un bon feu, cependant que la bise au dehors fait rage. Enveloppé par la chaleur du foyer et de cette flamme qui monte de la poésie, il se sent remué, pris à l'âme. Et ces vers, que chantent-ils ? Ce qui nous fuit chaque jour: les matins lumineux, les rires, les enthousiasmes juvé-

niles. Charme double: ils évoquent de douces images et d'eux s'exhalent les parfums qui rappellent les heures abolies. Ils suggèrent; ils bercent; ils peuplent la chambre de mille fantômes au milieu desquels vole et se balance le spectre lointain des jours heureux.

Plus loin, Fréchette confesse, pour la centième fois, son amour de la nature, cette fois, servi par une inspiration moins banale.

J'aime à gravir les monts sauvages, le matin,
A l'heure harmonieuse et pleine de mystère
Où le brouillard des nuits, rafraichissant la terre,
Perle en bruine d'or au feuillage du thym.

Sa promenade n'est pas solitaire, mélancolique. Nérée Beauchemin l'accompagne en imagination. Son esprit se pose sur tout; il goûte la poésie de l'espace, des sons, des murmures, mais ce qui l'attendrit davantage, c'est le bruit « d'un timbre argentin ». Alors, il rêve. Au sein de cette nature, il aime mieux ses amis, il adjure Nérée Beauchemin de faire entendre à nouveau sa voix afin que cesse le chant des « vulgaires harmonies ». Et c'est sur le Parnasse qu'il veut écouter les accents du jeune poète.

Les Amitiés se ferment sur un hommage à un autre poète canadien: Alfred Garneau¹. Fréchette raille le matérialisme du siècle, se demande pourquoi on s'obstine à chanter à une époque où l'or est le dieu des

1. Alfred Garneau (1836-1904), *Poésies* (1906).

esprits, où l'intelligence et la poésie sont méconnues. Il raconte ses luttes, ses tourments, et, malgré tout, il s'efforce d'être fidèle à son art. Sa plainte s'exhale ainsi:

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore...

INTIMITÉS

Le poète de l'intimité: il continue celui des *Ami-tiés*, il le prolonge, il se confond même avec l'autre. Louis Fréchette aurait pu grouper sous le titre d'*Ami-tiés* les pièces qui forment ce recueil. On ne voit pas bien pourquoi il a cru nécessaire d'ouvrir un autre chapitre.

Ce sont les mêmes thèmes, les mêmes modes, presque les mêmes expressions. Il nous parle maintenant de son frère Achille, de mademoiselle Chauveau, de madame Oscar Dunn, de sa belle-sœur, de madame Victor Beaudry, de madame Armand Prévost, de madame Cauchon, de sa femme, etc.

Mais peut-être que, si les deux chapitres n'offrent pas aux yeux du lecteur des différences sensibles d'inspiration, ne justifient pas, semble-t-il, des groupements spéciaux, l'auteur dans son esprit voulait des différences réelles. Comprenons mieux le poète. Rendons justice à ce sentiment louable et pudique qui veut qu'une atmosphère de chaleur intime soit plus profonde, plus secrète et se crée dans une âme à l'adresse de ceux qui vivent plus immédiatement de sa propre vie. Comprenons que le poète peut et doit aimer différemment son frère Achille et M. Théodore Vibert, Mme Oscar Dunn et Mme Elisa Frank, etc.

La similitude de l'expression, cette variante de nuances que le poète établit dans les titres et si peu dans les sujets traités, nous a fait oublier un moment ces différences qu'il juge nécessaires, qui pour lui existent. Non pas que le poète soit incapable de sentir dans ses affections des degrés, mais son impuissance à nous traduire les teintes, les gradations, l'intimité de ce qui l'émeut nous déçoit. Il demeure, somme toute, même s'il nous arrive de dire le contraire, le poète des grandes fresques, encore que, nous le verrons, il y soit au-dessous de ses ambitions.

Ces *Amitiés* et ces *Intimités* nous permettent de mesurer la capacité de vie intérieure de Louis Fréchette. Elle ne diffère pas de celle de tout le monde, c'est-à-dire qu'elle est à peu près nulle. Rien qui saille, qui fasse penser à la violence ou l'intensité qui s'est emparée de l'âme des grands poètes éternels, de Victor Hugo, son maître. Nous ne voulons pas sous-estimer les sentiments familiaux de ce poète. Nous croyons qu'il a donné à son entourage tout le bonheur, toutes les joies possibles: bonheur et joies traversés de douleurs semblables, chagrins supportés en commun. Nous aimons à supposer qu'entre sa vie et son œuvre, il y a un départ certain, qu'il a eu la pudeur de l'esprit et de l'âme. Cela flatte notre sentiment personnel, car nous n'admettons pas qu'il y ait intérêt à se livrer entièrement dans une œuvre. Le grand attrait pour ceux qui la lisent, c'est de deviner surtout ce qu'un homme a pensé, senti, souffert. Le mystère sied aux choses de l'âme. Un homme

qui se donne en pâture à la foule, à ses contemporains, à l'avenir, le doit faire sous le voile des mots, entouré des mystères de l'art. Les sentiments s'ennoblisent à nos yeux s'ils se revêtent de quelque draperie. Nus, violemment exprimés, étalés avec je ne sais quelle complaisance brutale, ils choquent, ils épuisent leur parfum; ils empêchent que notre analyse ne se porte sur leur degré de finesse et de profondeur; ils ont l'air d'objets vidés de leur secret. L'âme est un royaume de nuances, de teintes, de désirs, de passions, de félicités, de douleurs, que nous imaginons baigné d'ombres gardiennes de force et de réserve.

Nous ne prétendons pas jeter un regard indiscret dans la vie sentimentale du poète des *Oiseaux de Neige*. Loin de nous aussi l'idée d'établir une cloison étanche entre l'œuvre d'un poète et sa vie propre. De la sorte nous sommes à l'abri de tout reproche de la part de ceux qui verraient dans notre interprétation une attaque contre Fréchette, poète de l'âme. Nous savons que de telles susceptibilités peuvent se donner carrière: nous déclarons à l'avance qu'il n'entre pas dans notre dessein d'amorcer à ce sujet une polémique. Par ailleurs, nous ne sommes pas prêt à affirmer que la vie du poète n'ait pas influé sur son œuvre. On sait, on peut constater que ses œuvres lyriques sont le reflet de sa personnalité, l'éclat direct de ses haines et passions politiques, de son amour pour la France et le passé canadien. Quelque chose de son âme de père, d'ami, est empreint dans *Les*

Oiseaux de Neige et *Les Fleurs Boréales*. N'étant pas doué d'une grande vie intérieure, toujours d'après ses vers, il a su médiocrement traduire ses états d'âme. Même les sentiments qu'il exprima, s'ils ne manquent pas de vérité, de cette vérité qui existe dans chaque père, amant, ami, ils ne tranchent pas cependant, ne s'élèvent pas de la zone des sentiments coutumiers à l'espèce humaine. Il sait aimer, souffrir, comme la foule que nous coudoyons; il aime, il souffre parce qu'il est un homme comme les autres, comme un bon bourgeois dont il avait l'âme, qu'il est resté toute sa vie, depuis Chicago où il se posait en révolté et d'où il lançait contre le Canada des diatribes enflammées, jusque dans sa retraite chez les Sourdes-Muettes de Montréal, où il abritait sa vieillesse quand la mort vint l'arracher à l'amour des siens.

Non, il n'est pas vain d'écrire ici le mot de bourgeois. Il aima en bourgeois. Les colères de sa jeunesse ne peuvent nous le faire oublier. L'histoire nous a assez appris de quelles révoltes se peut nourrir un bourgeois de lettres. Il fut mêlé aux luttes de la politique; il a causé du scandale. Malgré cela, et à cause de cela, il n'a pas eu de vie intérieure très intense: les sentiments poussés à leur paroxysme explosent rarement chez lui.

Nous prévoyons une objection, car nous sommes certains qu'une telle assertion paraîtra discutable aux yeux de ses amis et même de ses adversaires. Louis Fréchette, par son action politique et littéraire, a pu donner le change sur sa véritable nature. Il demeure,

à nos yeux, un bourgeois qui emprunta des allures de révolutionnaire. C'est un révolutionnaire de cabinet quoiqu'il mît beaucoup de soin à faire croire qu'il était un pur révolté. Il arrangeait sa tête, ses gestes, il préparait ses cris; il se jouait la comédie à lui-même, et le plus dupé, c'était lui. Il fut pourtant un moment sincère dans les manifestations de ses haines politiques, dans son rôle de député, de grammairien, de disciple de Victor Hugo. La candeur de son âme était parfois incomparable. Le jour où chez Carli, sculpteur canadien, il fit exposer dans la vitrine son buste de plâtre, il crut que Hugo revivait physiquement en lui. Les railleries de M. Olivar Asselin aux *Débats*¹ dissipèrent ces trop doux mirages.

Il n'en faut pas douter, c'est un révolutionnaire naïf, terriblement vaniteux. C'est un révolutionnaire bourgeois qui aime ses aises, les plaisirs de la table, les banquets, et possède un hôtel ayant pignon sur la rue Sherbrooke, la rue aristocratique de Montréal, surtout à l'époque où vivait Fréchette.

De même que sa poésie politique, la poésie patriotique de ce poète s'est chargée de bourgeoisisme; les parties de son œuvre où il célèbre ses amitiés n'échapperont pas à cette caractéristique. La politique, sa vie dispersée de journaliste, la lutte des partis, la chicane des cours de justice, des campagnes de journaux, rendent difficile le repliement sur soi. Existence lancée au dehors, captée par les vanités de l'heure, les émotions du forum et de la

1. Journal hebdomadaire publié à Montréal.

tribune. Il vit pour les autres et non pour lui. Louis Fréchette racontera donc son histoire sentimentale comme si c'était celle d'un autre, l'histoire d'un ami qui se serait écoulée sans grands heurts, sans orages. Il n'apparaît pas qu'une grande passion ait traversé sa vie. Nous n'avons pas cherché à scruter ce domaine-là: les portes nous en auraient été fermées. Il est encore trop tôt pour dévoiler certains mystères, si vraiment ils ont pu exister. Tout se découvrira plus tard. Les passions des grands hommes, des poètes illustres deviennent un jour objet d'histoire littéraire, d'histoire psychologique. Pour Fréchette, nous ne croyons pas que de telles surprises se puissent produire. Le Canada n'est pas propice à l'éclosion des grandes passions. Les hommes y sont aussi faibles que partout ailleurs; ils sont construits de chair et d'os et le prouvent, sans doute, aussi souvent que le soleil descend sur l'horizon ou qu'il y monte. Mais c'est à l'état de fusée, de flammes violentes, aussitôt éteintes, car la Providence veille. Puis, la passion, sauf cas exceptionnels, ne rapporte pas; l'hypocrisie sociale nous donne l'air de gens parfaitement moraux. On devine bien que je plaisante et que, comme ailleurs, il existe de grands voluptueux et aussi des passions qui s'éternisent.

Revenons aux *Intimités*. Le poète traitera des affections qui sont toutes proches de lui: ce sera son bréviaire intime. Ici, il ne s'agit pas d'amitiés célèbres contractées au cours d'une vie politique ou littéraire. Il ne sera plus question de la France, du publiciste

Théodore Vibert, de M. Paul Vibert, de la cantatrice Mme Elisa Frank, de ce poète de Provence, M. L. de Berluc-Pérussis, de cet autre poète, Raoul Bonnery. Il ne s'occupera pas davantage des artistes canadiens: Mme Jehin-Prume, M. Calixa Lavallée. Il ne rendra pas hommage ici à la grandeur, à la beauté de l'Espagne. Pas davantage non plus, il ne renouvellera l'expression de son admiration à des poètes tels que Nérée Beauchemin, Alfred Garneau.

Poète de la famille, il nous entretient de son fils qui a deux ans et il s'épanouit de bonheur devant la grâce de cet enfant. Quand il est grondé, il penche son visage en larmes. Mais, comme il a besoin d'affection, il tend vite sa joue à des baisers. Sa tristesse fond en un instant; il sourit en reprenant son babil de petit oiseau. La tendresse appelle la tendresse. Le père s'émeut et comme il est très sensible, les pleurs montent à ses yeux. Ce sentiment se renforce d'un autre: le chrétien se réveille dans le père. Il remercie Dieu d'avoir créé la famille. Il y a de la vérité dans ce petit sonnet, une effusion sincère et touchante. On aimerait que l'expression soit plus surveillée, le sonnet moins rempli d'épithètes qui n'ajoutent aucune délicatesse au sentiment qu'il veut rendre. Est-ce là de la poésie? On peut se le demander à juste titre. On ne voit pas bien comment Fréchette, pour exprimer en prose son amour paternel, aurait pu s'y prendre autrement. C'est strictement de la prose rimée. Comme nous sommes loin de Hugo, parfait poète de l'enfance!

Avec son frère Achille, il revivra sa vie; il en énumèrera les étapes successives, douloureuses, gaies, orageuses ou calmes. Il repassera dans les chemins parcourus, semblable à « un vieillard penché sur son bâton qui tremble ».

Grâce à l'affection de son frère Achille, à ses encouragements, à ses consolations, il n'a point perdu confiance dans sa destinée. Ils ne se sont jamais séparés. Le poète ne peut dire tout ce qu'il doit à ce frère aimé. Il est saisi de tristesse à la pensée qu'il lui faudra dire adieu, peut-être demain. Comme ce n'est pas à la séparation finale que pense Louis Fréchette, il s'enchanté à la joie de vivre le moment actuel. Que le passé meure, pourvu que l'avenir en soit l'écho ! Alors, l'oubli des souffrances se fera vite. Sa foi en la vie a déjà résisté à beaucoup de tempêtes. Il ne sent pas son courage abattu après une existence déjà chargée d'aventures et d'épreuves. Il bénit Dieu de leur avoir donné à son frère et à lui, deux âmes pareilles et un même sang.

C'est ainsi qu'il mêle à sa croyance en la bonté des choses et de certains hommes la gratitude de son cœur de chrétien. Il l'est constamment demeuré. Dans les derniers temps de sa vie une conversation avec M. David, son ami, nous renseigne d'une façon très exacte sur l'état de sa pensée qui fut toujours secrètement religieuse.

Dans une autre pièce, le rêve d'une jeune fille l'arrête, sollicite sa sympathie. Elle l'attendrira comme Hugo se laissait émouvoir devant deux yeux de

femme qui se lèvent au ciel, chargés de rêverie. Il tend à pénétrer le secret d'une si belle mélancolie. Il interroge, il l'interroge et répond pour elle. Serait-ce l'image qui fuit de quelque bonheur ? Ces regards perdus sur l'horizon pourraient le faire croire.

Il observe son attitude, ses gestes qui traduisent les phases de la mélancolie féminine: au piano où elle semble sans pensée, elle laisse errer ses doigts sur les notes d'ivoire. Quel rêve hante ce front ?

Elle songe aux disparus, aux êtres qu'elle aime, qui sont partis pour l'ultime voyage. Elle consent mal à vivre sans eux et puisqu'ils ne peuvent pas revenir, elle ira les visiter en rêve. Qu'importe cette séparation ! Si douloureuse soit-elle, toute communication d'âme n'est pas impossible. Il s'échange des conversations, de chers entretiens entre le ciel et la terre.

Nous vivons dans un monde où presque tout s'oublie;

Mais il reste toujours quelque chaînon qui lie

Les anges de là-haut aux anges d'ici-bas !

Emotion religieuse; communion des vivants et des morts. Louis Fréchette, répétons-le, est un poète religieux. Et sa religiosité, mieux son inspiration religieuse, baigne autant sa poésie lyrique, nationale, que sa poésie intime. Mais il ne sera jamais empêché de goûter, chez les humains, la beauté de vivre. Il la chantera à maintes reprises dans des vers qui ne sont point trop mauvais. Écoutons-le parler de sa cousine, de son charme juvénile:

Cousine, j'aime à voir vos dents blanches;
J'aime entendre éclater votre rire mutin:
Jamais son plus joyeux, timbre plus argentin
N'ont encor résonné sur des lèvres plus franches.

Elle est semblable à l'oiseau, aussi heureuse, aussi légère, aussi chantante que lui. Sa bouche laisse tomber des hymnes; son front et ses yeux resplendissent de bonheur.

Puis, il accompagne ce portrait de la jeune fille de réflexions sur le bonheur, cherché partout ici-bas, et que l'on s'efforce de dérober au ciel.

« Rose du paradis que tout homme a rêvée ! » Mais quelle poursuite mystérieuse, souvent inutile ! Quel mystère qui ne se laisse pas découvrir. L'âme humaine s'épuise dans cet élan vers lui: c'est un sommet inaccessible.

Eh ! bien, cette joie rare que tous voudraient cueillir, mais en vain, cette cousine la possède et elle en est enivrée, embellie. Ce sont, disons-le, des inspirations assez banales si l'on veut, mais qui ne sont pas dépourvues d'une certaine grâce. Il n'y a pas là un grand effort d'art, mais une simplicité aimable. Un puriste jetterait les hauts cris en présence de certains mots employés dans une acception trop locale. L'intérêt, si mince soit-il, n'est pas étranger à ces petits morceaux de poésie. Ce bégayement de poète primitif, cette sensibilité d'une race qui, pour la première fois, cherche à s'exprimer nous retiennent s'ils ne nous charment pas. Crémazie n'avait guère, si ce n'est dans ses lettres et son journal, cherché à creuser ses

sentiments personnels, à nous les raconter en vers. Fréchette le tente et c'est heureux qu'il l'ait fait. C'est aussi bien inoffensif.

Sa sensibilité s'élargit, devient profonde quand elle est touchée par la mort. Le poète se recueille. Son émotion coule à travers ses mots, les pénètre. Il sent avec quelque force. Il est mélancolique et déchiré.

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée,
Dérobée à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée !

La nature insensible aux douleurs des hommes poursuit sa fête de toujours. Les oiseaux chantent, les fleurs exhalent leurs parfums. Il note, il décrit, il nous entraîne au milieu des joies de la terre. Les impressions physiques se joignent au sentiment moral. La peinture de ce qui l'entoure renforce l'impression de tristesse, d'accablement qui pèse sur lui.

Et cependant, malgré ces splendeurs réunies,
Ces rayons, ces parfums, ces fleurs, ces harmonies,
Le deuil planait partout, car vous n'étiez pas là !

Sa belle-sœur, entourée de ses enfants, lui servira de prétexte à chanter la beauté de la mère et la noblesse de son rôle. Il moralise pour les familles. Comme les poètes moraux, il dira la fierté du front de celle qui donne des enfants à la patrie. Il ne voit rien de comparable en majesté à ce reflet qui brille sur le front de la mère.

Ailleurs, il regrettera le départ d'une femme qui était l'ornement de la société où il fréquentait. Ce lui est encore prétexte à faire des vers. Il sait le pouvoir d'attrance que peuvent exercer les pays de soleil, les pays glorieux sur les esprits et les âmes. Mais cette amie ne rencontrera pas ailleurs la sympathie dont elle est l'objet chez ses amis du Canada. Voilà, certes, des naïvetés fort louables:

Mais ici l'on soupire à votre cher nom d'ange:
Nos climats sont plus froids, mais nos cœurs plus aimants

Sa fantaisie court, vole, s'attarde à de petites choses. Elle s'alimente de tout, elle ne sacrifie pas assez. Ce genre de poésie devient fatigant, puéril, si on ne glisse pas sur certains sentiments d'un ordre trop intime.

Mais voici une pièce qui échappera à notre critique. Elle est vibrante de sensibilité romantique.

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor.
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Il s'attendrit, il verse des larmes. Ces fleurs s'animent, quoique fanées. Tout son passé lui remonte au cœur. Elles sont flétries, ces fleurs !

N'importe je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil.

Plus loin, il sait trouver des mots qui viennent du

cœur lorsqu'il parle de sa femme. Il refait l'histoire de ses voyages, de son exil, de ses déceptions, de tout ce qu'il a souffert.

Et de tout ce qu'on peut endurer sans mourir
Mon cœur a bien des fois mesuré l'étendue.

Il ne se défend pas du pessimisme mis à la mode par les romantiques. Il croit à la fatalité, à la destinée qui l'accable de ses coups. S'il n'est pas demeuré anéanti sous la douleur, c'est que l'Espérance lui tendait les bras.

Maintenant qu'il a souffert et vieilli, l'étoile qui le guide, c'est sa femme. Qu'importe s'il a été malheureux, puisqu'il possède un bonheur qui ne lui sera pas ravi. Très bien !

Les Amitiés s'achèvent par une épître à tous ses sonnets qu'il compare à des petits oiseaux soulevés par le caprice du vent. Il soutient cette comparaison avec assez de charme. Il les invite à la hardiesse, malgré des déceptions probables; il leur montre l'infini, l'azur; il leur découvre l'univers. Et il termine ainsi:

La pelouse a des tons plus verts après l'averse;
Et l'azur vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

LA LÉGENDE D'UN PEUPLE

1888

La Légende d'un Peuple, c'est une tentative d'épopée nationale. Série de tableaux qui passent devant nos yeux, présentent l'essentiel du drame historique où l'on vit deux grands peuples se disputer la possession du sol canadien. C'est l'évocation de ce qui s'y est accompli avant la conquête anglaise, et cela s'achève par le récit du désastre français sur les plaines de Québec et de Montréal. Le passé glorieux des Français qui fondèrent le Canada, les prodiges qui éclairent ce moment de leur histoire, Fréchette tâche de leur redonner vie nouvelle, une vie recrée par le lyrisme. Sans doute, ces figures dont il retrace le profil vivaient déjà par elles-mêmes, à peine couvertes sous la poussière du temps. Dans l'éternité de la légende, elles se lèvent comme une création; elles se meuvent à travers la beauté des paysages, la splendeur d'une nature unique. Paysages et nature que la magie du souvenir, le rêve écrit des missionnaires et des voyageurs, l'éloquence des orateurs a rendus sublimes dans l'imagination des hommes. Pour peupler son poème, Fréchette les arrache à la cendre de l'histoire, s'efforce de leur prêter une existence actuelle. Il ne tente rien moins que de ressusciter un monde: celui des saints et des fondateurs. Le trait particulier qui leur communique une unité frémissante, c'est l'hé-

roïsme. D'une telle matière un ouvrier de génie eut tiré un monument simple et grand à la fois. Fréchette n'a conféré à ces faits et gestes, pouvant constituer une sorte de *Chanson de Roland* canadienne, qu'une réalité poétique, selon nous, approximative. Sauf l'intensité patriotique dont il est animé, et si nous mettons à part quelques morceaux réussis, force nous est de reconnaître l'imperfection de cette œuvre. Nous ne sommes pas fermés, certes, à un lyrisme qui déborde d'amour pour la patrie, plane comme un oiseau ivre à travers les larges horizons canadiens; nous sentons ce poète plein de chaleur, mais l'expression ne sauve que rarement la brutalité des sentiments qu'il exprime, ce qu'ils ont de trop voisin de l'instinct pur. Néanmoins cette œuvre, malgré des défauts évidents, porte le reflet de la beauté des choses primitives. Et nous devons lui être reconnaissants de l'effort qu'il a tenté.

Jules Claretie, dans la préface à *La Légende d'un Peuple*, écrit: « Voilà une œuvre de poésie d'une valeur toute spéciale; c'est une page d'histoire qui est en même temps une œuvre inspirée ». Plus loin: « Ce noble volume n'est pas un banal recueil de vers qui peut se faire en une saison; ce livre est un de ceux qui ajoutent une ligne, un chapitre à une histoire littéraire ». Retenons ce témoignage flatteur. En étudiant d'un peu près *La Légende d'un Peuple*, on verra qu'il était, à certains titres, mérité.

Fréchette dédie son livre à la France.

A LA FRANCE

« Mère, je ne suis pas de ceux qui ont eu le bonheur de dormir bercés sur tes genoux.

« Ce sont de bien lointains échos qui m'ont familiarisé avec ton nom et ta gloire.

« Ta belle langue, j'ai appris à la balbutier loin de toi.

« J'ose cependant, aujourd'hui, apporter une nouvelle page héroïque à ton histoire déjà si belle et si chevaleresque. .

« Cette page est écrite plus avec le cœur qu'avec la plume.

« Je ne te demande pas, en retour, un embrassement maternel pour ton enfant, hélas ! oublié.

« Mais permets-lui au moins de baiser, avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter auprès de son berceau. »

De tels accents valent par leur sincérité: ils n'ont rien de factice et d'apprêté, car pour la France notre poète est toujours sincère dans l'aveu de ses sentiments d'admiration. Même lorsqu'il est le plus déclamatoire, on sent une tristesse réelle et du regret. En contemplant cette merveille d'épopée coloniale, il y a bien, en effet, pour un cœur aussi français que le sien, de la mélancolie à considérer que les descendants des premiers colons étaient destinés à une autre vie intellectuelle, sociale et politique que celle de maintenant. De sang latin, ils reçoivent désormais une empreinte anglo-saxone. Du moins, chez les Canadiens de l'é-

poque de Fréchette, cette mélancolie perçait à travers les discours, les entretiens, la presse et la littérature. Un chant canadien (*Jadis la France sur nos bords*, etc.), chant devenu national, exprime cette mélancolie de déracinés, jetés loin des terres natales, et qui réclament énergiquement le droit de parler français, de vivre sur des souvenirs qui forment le fonds d'un héritage sacré. Sans doute, les Canadiens sont liés dorénavant à des intérêts d'un autre ordre, mais non moins puissants, et c'est folie de s'enliser dans un souvenir. Chez quelques-uns cette folie, surtout à l'époque de Fréchette, durait encore; elle était naturelle à ces fils séparés de la France; elle était, pour ainsi dire, leur respiration choisie. La chanson canadienne, où s'adonne, telle une rose, le sentiment français, s'élève encore des rives laurentiennes. Elle enferme beaucoup de foi et d'amour et se termine par un: « Vive la France ! ».

Aujourd'hui ce sentiment, quoique toujours existant, a évolué. On s'est incliné devant les faits, sauf chez quelques rares fidèles dont le sentiment prime l'habile raison. Mais, disons-le, puisque cela s'accorde avec le réalisme historique, il serait déraisonnable au plus haut point de dédaigner les sérieuses raisons qui ont converti au *modus vivendi* actuel la majorité des Canadiens de naissance française. Ce serait un aveuglement bien dérisoire que de se refuser à saluer la liberté que les vainqueurs de 1763 ont fini par concéder au Canada.

La chanson française retentit toujours aux jours de

fête. A la campagne, si conservatrice des choses d'autrefois, on la surprend parfois sur les lèvres des jeunes paysans qui reviennent des champs, à la tombée de la nuit. Cette cantilène d'espoir, de fidélité émouvante, vibre, s'étend dans le ciel pour aller ensuite se mêler au frisson des orges, ou mourir sur les plaines retournées.

Jadis, aux premiers temps de la colonie, les réjouissances nationales, les fêtes, les noces de village, les repas d'amis se terminaient souvent par des chansons où se trouvait le nom de la France. En écoutant ces chansons, les vierges tremblantes et émues souriaient à leurs fiancés. Et c'est ainsi que les chants de France collaborèrent à la sensibilité canadienne. Ce mot de France était en eux: ils l'ont légué aux générations actuelles. Est-ce bien vrai, et n'est-ce pas trop joli? Le certain, c'est qu'à un souvenir, encore vivace du passé, est venu se joindre l'apport d'une autre vie.

Louis Fréchette voulut donc écrire une sorte de *Chanson de Roland* qui serait canadienne, qui refléterait à la fois les idées, les mœurs et la vie en général. Il l'intitula: « *La Légende d'un Peuple* », titre évidemment inspiré de *La Légende des Siècles* de Victor Hugo. Mais c'est ici un monde nouveau qu'il s'apprête à faire entrer dans le domaine de la poésie. Il ne s'agira pas d'Ulysse, de Télémaque, de Charlemagne, de quelques héros mythologiques ou moyenâgeux, etc., mais de personnages qui sont plus près de nous. Fréchette va s'employer à annexer l'Amérique ou du moins le Canada à la littérature, à la poésie. On ne

s'en était pas encore soucié en poésie, à l'exception de Crémazie, mais ce poète malheureux n'avait pas eu le temps de réaliser ses projets: la mauvaise fortune l'avait exilé sur un rivage lointain où il s'enveloppa de silence douloureux et désespéré. Fréchette reprendra l'œuvre rêvée par son maître et s'efforcera de nous donner un monument poétique dans lequel vivront à jamais nos héros et nos saints.

En préambule au Canada chanté, il nous représentera l'Amérique comme une terre promise, un univers vierge, devant introduire du sang neuf dans les veines de la vieille Europe, lasse, meurtrie dans ses sources vitales, rendue de sacrifices, d'efforts, d'œuvres parfaites. L'Amérique ! Elle est un continent qui se dévoile, et le monde occidental y viendra scruter le secret de cet inconnu. Colomb, génie ignoré des hommes de son temps et à qui il faudrait élever des autels,

... fit surgir le nouveau monde
Pour rajeunir le monde ancien.

Un saint délire transporte le poète; il se perd dans un flux de paroles et de phrases; l'hyperbole vient au secours de sa pensée, la réchauffe, la magnifie. S'interdisant toute simplicité devant la nature canadienne, il prend une allure de prophète, annonçant à l'humanité des prodiges et des triomphes « sur des peuplades qui sont assises à l'ombre de la mort ». Il arrange son décor comme s'il s'agissait d'un théâtre, car il nous veut faire assister à des scènes inouïes. Le Hugo déco-

ratif, ce qu'il en peut assimiler, est passé là. Avec des couleurs sombres, il peint le genre humain ébranlant

les vastes assises
du monde mal équilibré.

Le heurt des doctrines en conflit, la Réforme instaurant dans le monde des idées les méthodes d'examen; la fièvre idéologique d'une époque qui, remettant toutes les questions morales sur le tapis, tentaient de résoudre les plus difficiles problèmes à la clarté des découvertes récentes. Quelle riche matière ! Fréchette la soumet à l'antithèse hugolesque qu'il force en lui faisant dépasser les bornes de la vision concrète. Il transfigure les choses; il « grésille » de romantisme.

Il envisage l'histoire sous un aspect sommaire. En effet, montrer l'humanité qui, au seizième siècle, s'avance vers l'abîme, c'est là une inspiration de collégien. La présenter mourant des excès du moyen âge, ce n'est pas faire de l'histoire véridique, si c'est adopter la conception historique de Michelet.

Par ailleurs, il voit bien la trame des grands événements qui préludent à l'âge moderne; il comprend cette époque de transition et de fermentation généreuse. La découverte de l'Amérique est un fait remarquable, gros de conséquences. Il a raison de le souligner.

Le mysticisme baigne, à coup sûr, la poésie de ce poète. L'Amérique, le Canada sont appelés à régénérer le monde. On sourit devant cette illusion, illusion d'un messianisme canadien. Fréchette est si péné-

tré par la lecture des romantiques qu'il en arrive à croire à un Canada christ des nations, comme Michelet voulait que la France le fût pour l'humanité. Amérique ! Europe ! Deux mondes différents, séparés par l'espace, un esprit étranger l'un à l'autre, malgré les influences réciproques qui les ont pénétrés. Et quelle déclamation ressassée que celle d'une Europe entrée dans la décadence ! N'en usait-on pas déjà au XVII^e siècle chez les esprits chagrins ? Le Nouveau Monde aura bien assez de peine à exister. Il est vain de penser qu'il puisse régénérer des races vieilles. Qu'il grandisse d'abord ! Il sera certes un continent qui comptera dans l'avenir. Domaine neuf qui, dans le jeu social, politique, religieux, apportera avec le temps, des usages inconnus de civilisation et de culture. L'humanité, faut-il le dire ? ne marchait pas à l'abîme lors de sa découverte. Elle allait assister plutôt à la naissance de mondes nouveaux et très loin, chez des peuplades sauvages, leur imposer, pour discipliner le chaos, des méthodes civilisatrices.

Mais quel salut à la terre nouvelle ! Il vaut qu'on s'y arrête.

Amérique ! — Salut à toi, beau ciel natal !
Toi, la reine et l'orgueil du ciel occidental !
Toi qui, comme Vénus, montas du sein de l'onde,
Et du poids de ta conquête équilibras le monde.

.

Que de grands buts atteints, d'horizons élargis,
De chemins parcourus, depuis que tu surgis,
Terre radieuse et féconde,

Au bout des vastes mers comme un soleil levant,
Et que ton aile immense, ouverte dans le vent,
Doubla l'envergure du monde !

Et voici des vers qui décèlent un hugotisme flagrant.
Il s'agit toujours de l'Amérique.

Quand, le front couronné de tes arbres géants,
Vierge, tu secouais au bord des océans,
Ton voile aux plis baignés de lueurs diaphanes;
Quand drapés dans leurs flots de flottantes lianes,
Tes grands bois ténébreux, tout pleins d'oiseaux chanteurs
Imprégnèrent les vents de leurs âcres senteurs:
Quand ton mouvant réseau d'aurores boréales
Révéla les splendeurs de tes nuits idéales;
Quand tes fleuves sans fin, tes monts aux fiers sommets
Si sauvages jadis et si beaux désormais,
Déployèrent au loin leurs guirlandes infinies,
Niagaras grondants ! Blondes Californies !
Amérique ! au contact de ta jeune beauté,
On sentit reverdir la vieille humanité !
Car ce ne fut pas tant vers des rives nouvelles,
Que l'austère Colomb guida ses caravelles
Que vers un port tranquille où tout le genre humain
Avec fraternité pût se donner la main;
Un port où chacun pût, sans remords et sans crainte,
Vivre libre au soleil de la liberté sainte !

Malgré un certain prosaïsme, ces vers ne manquent pas de souffle. On y peut trouver un goût accusé du décor, à coup sûr le sens décoratif, une abondance verbale issue de la veine romantique. Le poète entasse des images; il s'y applique. Je vois l'Amérique comparée à une vierge dont le front serait couronné d'arbres géants. Et cette image n'a rien de très

beau; elle choque plutôt. Comme nous, vous avez noté la multiplicité des épithètes; il en est à chaque vers: *arbres géants; lueurs diaphanes; flottantes lianes; bois ténébreux; oiseaux chanteurs; âcres senteurs; nuits idéales; grandeurs infinies; jeune beauté; vieille humanité; liberté sainte*. Ces épithètes se trouvent à la rime; elles sont là pour la rime. Elles viennent naturellement sous la plume et sur les lèvres. N'importe, les notations rendent le paysage que le poète veut décrire. Le sens de la vision ne lui est pas complètement étranger; il aperçoit et fixe souvent les choses avec une fidélité de photographe. Des extraits de son œuvre formeraient de petits tableaux où l'on reconnaîtrait que chaque objet est à sa place vraie. De Colomb à Riel, Louis Fréchette brosse des esquisses de la nature canadienne. Cette nature sauvage, sillonnée de lacs et de fleuves, constitue un endroit type pour situer une œuvre romantique. Des solitudes désordonnées, livrées à toutes les spontanités d'un sol vierge semblent, en effet, comme le rêve éclos de la nature romantique.

Sa qualité de visuel, il nous la fait entrevoir dans des vers comme ceux-ci:

L'inconnu trônait là dans sa grandeur première,
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encore de servage,
Déployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

Cette strophe est belle. Elle a de l'ampleur, de

l'harmonie qu'elle tire des mots et des objets évoqués. Ce vieux Meschacébé a vu se pencher sur lui des visages exaltés. C'est sur ses rives qu'a pris naissance le romantisme de Chateaubriand qui y est venu, si nous devons l'en croire; son *Voyage en Amérique* lui a été inspiré le jour où il traversa ce pays. Là, plus qu'ailleurs, Victor Hugo aurait trouvé une illustration des principes de son esthétique. Il existe peu d'endroits au monde où l'admiration d'une nature non policée satisferait aussi complètement ceux qui ne veulent en art ni méthodes, ni règles.

Il y a, dans la pièce du début de *La Légende d'un Peuple*, des qualités de vision. La figure des choses lui apparaît sous des formes pompeuses; les mots pour les dire veulent être nombreux, colorés. Il y a là un souci d'éloquence manifeste. Les choses, il les voit d'après des notions cristallisées dans son cerveau, de façon imaginaire aussi. Il tâche de nous rendre sensible ce spectacle d'une Europe, prise de curiosité, à la nouvelle de l'existence d'un monde qui vient d'être découvert. Les images affluent, se pressent, émiettent sa pensée admirative. Rien n'est moins chauviniste d'abord qu'une telle ferveur ! Elle porte sur un objet supérieur aux contingences, à des querelles de partis ou de clochers. Les patries, les familles terrestres, l'humanité entière sont émerveillées par cette découverte d'un continent nouveau. La notion du connu s'agrandit; on va tabler sur l'infini. Cependant, à côté de ces intérêts universels, un patriotisme américain trouve à s'épandre en effusions.

Cela continue sur le mode lyrique. L'alexandrin roule à travers « des bois ténébreux tout pleins d'oiseaux chanteurs »; le poète encadre de verbes fastueux ce qu'il appelle la Vierge-Amérique, qui offre à l'initiative de l'Européen les trésors encore inexploités de ses richesses. Bois, aurores boréales, nuits splendides, non encore ternies par des rêves malsains, ni souillées du vice des hommes, et les monts et les fleuves dont il veut dire les grandeurs avec extase.

C'est plus qu'un rêve, l'Amérique est là ! L'Amérique existe !

Grâce à Christophe Colomb, nous pénétrons dans l'inconnu. Fréchette s'émerveille, ne tarit pas d'admiration. Il s'attendrit sur ces infortunes, toujours réservées, dit-il, aux créateurs parce que, sans doute, il y a un abîme entre l'intuition de ces génies et celle du commun des mortels. L'action du découvreur génial parmi les hommes, il suffit de la signaler. C'est là encore une des meilleurs manières de rendre hommages à sa grandeur. Fréchette place Colomb au premier rang des « révélateurs du globe », dans la plus haute gloire, présidant encore aux gestations de l'Amérique.

Tous les peuples alors t'appelleront: « Ma sœur ».

Et tu les sauveras ! car déjà le penseur

Voit en toi l'ardente fournaise

Où bouillonne le flot qui doit tout assainir.

L'auguste et saint creuset où du saint avenir

S'élabore l'âpre genèse.

Voilà la destinée de l'Amérique entrevue, prédite par ces quelques vers. Touchant à un problème qui passionne la pensée actuelle, le poète semble croire que la question sociale sera résolue par l'Amérique. En elle réside ce qu'il appelle « le saint avenir ». D'après lui, elle fera apparaître des âmes lumineuses, héroïques, d'où naîtront les actions magnifiques, libératrices de toutes les servitudes. Cette illusion du poète est-elle autre chose qu'une chute d'antithèses pour un thème sur lequel il lui plaît de broder ? Oui, car la conception qu'il caressait d'une société idéale était orientée vers l'avenir. Il rêve à ce futur où l'âge d'or cessant d'être une fiction de l'esprit revêtira une réalité saisissable, bienfaisante. Lui aussi, il est dans l'attente des « fruits d'or arrachés à l'arbre de vie ». Rêve très généreux, rêve mystique. Cela ne va pas sans une espèce d'éblouissement qui aveugle le poète. Son fougueux Pégase s'est lancé dans le dixième ciel : c'est, véritablement, son « Plein Ciel ».

Dans cette pièce liminaire à la gloire de l'Amérique, Fréchette en arrive à localiser, si je puis ainsi dire, son admiration ; elle ne porte plus sur les espaces presque sans limites : elle se nationalise. C'est à l'histoire de son pays qu'il va s'attacher maintenant. L'amour et l'admiration dominant dans cette page où il s'est efforcé de ramasser les motifs les plus impérieux de son exaltation. La formule lyrique semble appropriée pour contenir les effusions sentimentales dont il déborde. Tout est pur dans

cette émotion: l'âme, la race, les chansons qui forment le langage des habitants. C'est un thème jaillissant d'impressions et de mots. La même idée se répète, s'ouvre à la manière d'un éventail dont toutes les parties offriraient de l'unité. Les mots sont pourtant vite épuisés, surtout ceux qu'envahit l'extase patriotique. Paroles décousues, mais intenses. Ici, reconnaissons-le, les fortes émotions présentent quelque chose de simpliste et parfois de fruste.

Le poète ne veut pas croire que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ! Et il s'écrie :

O notre histoire ! — écrin de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.
O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang !
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !

Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
— Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre, —
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir.

Il sera l'historien-poète de cette histoire, et comme elle touche à l'humanité, qu'elle est une chose unique, mal apprise, peut-être dédaignée, il lui consacre des pages ruisselantes de ferveur.

L'existence d'une « marche » française-canadienne, cette bataille pour une vie morale, politique, économique qui sera celle des descendants des premiers colons, voilà une matière féconde en inspirations poétiques. En effet, quel beau fragment d'un poème inachevé

Que la France écrivit du plus pur de son sang.

et quelles sources de regrets !

Maurice Barrès parla naguère du « miracle canadien ». Ce n'est pas un mot vain. Par la résistance qu'offrent à l'assimilation les hommes de notre sol, leur activité quotidienne, une langue restée française, tout un fonds de souvenirs sous-jacents dans la mémoire et l'âme, ce miracle de trois siècles étonne le voyageur et l'historien.

Fréchette refait, étape par étape, notre histoire. Il se montre assez ingénieux en disposant ses tableaux d'histoire poétique, ainsi qu'il le fait. Après *L'Invocation à l'Amérique*, *Ante Lucem*, *La Renaissance*, vient *Saint-Malo* qui aura comme pendant *Le Saint-Laurent*. L'antithèse qui abonde dans cette poésie de *La Légende d'un Peuple* existe également dans la disposition des titres.

La Légende d'un Peuple, offre un tableau complet des vertus tragiques et intimes de ces créateurs du sol d'Amérique. Vertus françaises de l'époque qui a fourni tant de découvreurs, allant à la recherche de continents nouveaux, laissant de leur passage, quand ils ne s'y fixaient pas, un souvenir bienfaisant. Cet

héritage-là n'a pas été dilapidé; il a été transmis aux héritiers des colonisateurs, lesquels perpétuent des traditions vénérables. Mais le présent n'a pas d'histoire, le poète ne s'y attarde pas plus qu'à de raison. Il s'attache particulièrement aux héros, aux morts. Il veut épuiser les leçons de force physique et morale que leurs actes nous proposent. Il désire peindre de couleurs dramatiques les péripéties de ce drame colonial. Il semble, en effet, que ce soit le récit fabuleux d'un pays unique, peuplé de surhommes. Toutes les actions d'éclat sont engendrées par l'orgueil racial, une volonté de puissance qui grandit les rôles. Rien n'est moins vulgaire: vivre en beauté, en force, et dans toute l'acception des mots, sans que les théories y influent, voilà bien la vocation des premiers Canadiens. L'atmosphère commune aux âmes de ce temps-là, c'est l'abnégation. Aussi bien on ne s'étonne pas de les voir accomplir des actes prodigieux. Pour trouver un terme de comparaison, juste à ses yeux, Fréchette puise aux annales du monde grec et romain. Mais les dieux ont été remplacés par le Dieu unique. C'est par un décret providentiel que les martyrs, les vierges jaillissent de la terre canadienne. La croix préside à cette transformation de la forêt en terre cultivée; la charrue civilisatrice entr'ouvre la plaine qui va se couvrir de moissons, donner du pain à la petite colonie naissante. Un idéal et du pain ! En voilà assez pour enfanter des hameaux, des villes !

N'est-ce pas aller trop vite ? Fréchette marque

l'apport originaire de la France à cette création d'un peuple. Pour cette action collective d'héroïsme, il convenait d'établir une hiérarchie. Il nous présente Cartier avant son départ. Nous sommes à Saint-Malo. Saint-Malo ! Voilà une terre, des flots, qui ont une histoire intéressant à plus d'un titre le Canadien, poète ou non. Ce sera une description de la mer en deux ou trois lignes, et de la fête de la nature en mai.

La houle vient lécher

Les sables de la grève et le pied du rocher
Où Saint-Malo, qu'un bloc de sombres tours crénelles,
Semble veiller, debout comme une sentinelle.
Sur les grands plateaux verts, l'air est tout embaumé
Des arômes nouveaux que le souffle de Mai
Mêle à l'âcre senteur des pins et des mélèzes,
Qu'on voit dans le lointain penchés sur les falaises.
Le soleil verse un flot de rayons printaniers
Sur les toits de la ville et sur les blancs huniers
Qui s'ouvrent dans le port, prêts à quitter la côte.

Jour qui date ! Jour de la Pentecôte ! La cathédrale s'illumine de cierges. Groupés dans la nef, Cartier et ses marins reçoivent la bénédiction de l'évêque avant de s'en aller à la découverte du Canada.

Un homme au front serein, au port ferme et vaillant.
Calme comme un héros, fier comme un Castillan,
L'allure mâle et l'œil avide d'aventure
Domine chacun d'eux par sa haute stature
C'est Cartier, c'est le chef par la France indiqué.

La foule, présente à cette cérémonie, fait retentir les voûtes de l'église du *Veni Creator*.

Le poète interrompt son récit pour nous narrer la ferveur de ces chants, l'émotion qui soulevait les assistants, la foi où venaient s'embraser les âmes et les esprits.

O mon pays, ce fut dans cette aube de gloire
Que s'ouvrit le premier feuillet de ton histoire !

Les voyageurs partis sur la mer, sont assaillis par la tempête, l'angoisse, le doute. Puis, un jour :

« Terre ! » cria la voix d'un mousse au haut des mâts.
C'était le Canada mystérieux et sombre,
Sol plein d'horreur tragique et de secrets sans nombre
Avec ses bois épais et ses rochers géants,
Emergeant tout à coup du lit des océans.

Ces vers, et les suivants, sont de belle venue. Ils contiennent de l'observation vraie, un don d'imaginer qui se tient près de la vérité, qui s'en éloigne aussi. Le bois, les forêts, le mystère effrayant des solitudes, sont évoqués avec netteté. Lisons encore :

Quels êtres inconnus, quels terribles fantômes,
De ces forêts sans fin hantent les vastes dômes,
Et peuplent de ces monts les repaires ombreux !

L'effroi, les vagues menaces planant au-dessus de cette terre primitive nous sont précisés. Un génie dangereux rôde, emplît l'écho de son bruissement, quelquefois se tait et, grâce au silence complice, achève son œuvre de mort.

Quel génie effrayant, quel cerbère hideux,
Va, louche Adamastor, de ces eaux diaphanes,
Surgir pour en fermer l'entrée à ces profanes ?

La gent terrible, la bête fauve, on la voit marcher :
elle est chez elle au milieu de ce paysage inculte.

Aux torrides rayons d'un soleil aveuglant,
Le cannibale est là, peut-être, l'œil sanglant,
Comme un tigre embusqué derrière cette roche
Qui guette, sombre et nu, l'imprudent qui s'approche.

Point de guides ! Partout l'inexorable accueil :
Ici, c'est un bas-fonds, là-bas c'est un écueil ;
Tout semble menaçant, sinistre, formidable
La côte, noirs rochers, se dresse inabordable.

La peur des découvreurs lorsqu'ils foulent pour la première fois la terre canadienne, les périls qui se lèvent à chacun de leurs pas ; abîmes d'une nature indomptée, pas encore aménagée pour recevoir des hommes, leur permettre d'y vivre, voilà ce que ces derniers vers décrivent. Quel exemple d'énergie créatrice offert à l'admiration des descendants de ceux qui furent les fondateurs du sol canadien ! Poète, Louis Fréchette en des termes plus éloquents que véritablement poétiques, inscrit leurs faits et gestes. Il exalte leurs victoires sur la barbarie des éléments, sur l'homme des bois qu'ils parviennent à mâter.

Plus tard, vinrent Champlain, Maisonneuve qui fondèrent Québec et Montréal. Sous la conduite de ces chefs, ceux que l'esprit d'aventure poussa à la recherche de terres nouvelles pour les donner en hommage à la France et à Dieu : Poitevins, Picards, Normands, Basques, Bretons, etc. veulent être de cette odyssee ! Ce sont toutes les provinces françaises

ou presque allant collaborer à la naissance d'un monde. Aussi quelle pressante tentation ! Partir ! L'inconnu des dangers constitue une espèce d'enivrement. Plus l'obstacle est difficile à surmonter, plus ces vaillants rivalisent de courage et d'endurance. On pense à des géants qui se jouent des obstacles les plus insurmontables. Il n'est pas de conspiration des contingences, de difficultés matérielles qu'ils ne prévoient, ne tournent, dont ils ne finissent par sortir victorieux. Ils sont animés de la foi qui crée, et de chaque chose tirent des matériaux pour l'œuvre commencée.

Qu'importe si Fréchette se sert ici de l'image du « flambeau du progrès ». Le progrès ! On est surpris de le rencontrer si vite, au moment où il s'agit de défricher un sol. Mais c'en était un sur la forêt et l'inculture. On pense bien que ce disciple de Hugo qu'était Fréchette ne va pas négliger les antithèses qui s'offrent du heurt des éléments avec ces hommes farouches. Quelle aubaine ! Il note aussi la peur curieuse qui s'empare de l'enfant des bois, du sauvage, en voyant passer ces étrangers qui sont, pour lui, l'ennemi. Fréchette nous peint, en quelques traits laconiques, la figure du primitif, roulant dans ses yeux de bête incivilisée des éclairs de haine, parce qu'il se sent menacé dans sa possession de la forêt. C'est pied à pied que l'indigène défendra son terrain. L'instinct mauvais allait déployer des raffinements de finesse sournoise, de cruautés sanguinaires. Jogue, Goupil, Brébœuf, Lallemant, etc., seront brûlés à

petit feu. On renouvellera pour eux les tortures que connut le christianisme naissant.

De la *Première Messe*, dite en terre canadienne, s'épanchent des vers graves et émus. Le poète s'est transporté sur le coin de terre où fut célébré, la première fois, le sacrifice divin.

La lune me surprit là, plongé dans mes rêves,
Seul, et prêtant l'oreille à la chanson des grèves
Qui m'arrivait mêlée aux cent bruits indistincts
De la forêt voisine et des grands monts lointains...

Il nous fait part des émotions qui l'étreignent.

Alors de souvenirs quelles vagues pressées
Envahirent soudain mon âme et mes pensées !
O sainte majesté des choses d'autrefois,
Vous qui savez si bien pour répondre à ma voix,
Peupler de visions ma mémoire rebelle,
Que vous fûtes pour moi, ce soir-là, grande et belle !

Il revoit les marins assistant à la messe, pieux, recueillis, récitant des prières à voix haute. Saisis par un sentiment de foi collective.

Au fond de ce désert, loin du monde connu
Offrant, à l'éternel, tête basse et front nu
Sur le seuil redouté d'un monde ouvrant ses portes
L'holocauste divin qui fait les âmes fortes.

C'était le baptême du Canada au catholicisme.

La Première Moisson est pleine de parfums, d'odeurs du sol et de gerbes. C'est frais comme la première fructification de la terre. Du soleil, des brises

douces, de la joie au travail, le repos sous la treille;
le soir, revenant des bois, les amoureux enlacés, épanouis, heureux.

Fréchette dit la beauté du ciel souriant à la terre
magnifique, toute levée dans sa fleur:

Nous sommes en septembre; et le blond fructidor,
Qui sur la plaine verte a mis des teintes d'or,
Au front des bois bercés par les brises flottantes
Répand comme un fouillis de couleurs éclatantes;
On dirait les joyaux d'un gigantesque écrin...

Il nous montre les moissonneurs avec leurs femmes:

Ils suivent du sentier les courbes sablonneuses
Et le sac à l'épaule, ils cheminent gaiement
Ce sont des émigrés du doux pays normand,
Des filles du Poitou, de beaux gars de Bretagne,
Qui viennent de quitter leur lande ou leur campagne,
Pour fonder une France au milieu du désert.

Hébert, dont Mme Laure Conan nous a raconté
l'histoire, sera le premier moissonneur. Lui et les
autres colons sont en train de labourer la terre:

Chaque travailleur s'ouvre une large tranchée
Et sous l'effort commun, le sol transfiguré
Laisse choir un pan de son manteau doré.

L'enfant de la savane s'étonne; il comprend mal.
Mais,

Hébert, qui suit ému, le pas de ses chevaux
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance,
La première moisson de la nouvelle France.

La Première Nuit débute par ce vers:

C'était le désert fauve en sa splendeur austère.

Maisonneuve, Montmagny, l'apôtre Vimont
Mme de la Pelletrie, Mlle Mance, laboureurs et
matelots français, sur des canots, remontent le Saint-
Laurent. Un enchantement parcourt ces rives; elles
retentissent de chants pieux.

Ces voyageurs descendent sur la berge, dressent une
tente. Ils entendent la messe dite par un missionnaire
sur un autel que l'on a improvisé. Le prêtre leur parle,
à peu près, en ces termes: il leur dit qu'ils sont le
grain de sénévé que Dieu, les vents, et la terre fécon-
deront. Il leur promet l'admiration de l'Univers, car
ils sont les instruments choisis du grand œuvre de
Dieu.

Pendant toute la journée, l'hostie sainte est exposée
à la vénération des découvreurs. Le soir, après un
jour si rempli, les voyageurs se préparent au sommeil
lorsque, ô miracle des yeux ! dans l'ombre épaisse des
ramées,

Ils virent mille essaims de mouches enflammées
Qui croisant à l'envi leur radieux essor
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

Ils sont émerveillés; ils oublient leurs fatigues et
se mettent à la poursuite de ces lucioles qui ne se
laissent pas prendre facilement. Mais cependant, plu-
sieurs d'entre elles deviennent bientôt captives. Alors:

On en fait des réseaux, flottantes auréoles
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés:
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés
Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles
Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous le regard des cieux.

Citons encore la strophe qui termine la pièce. Ces vers disent l'émotion dont la colonie était soulevée, la joie simple de ces grands hommes. Ils vont s'endormir en rêvant à l'œuvre qu'ils veulent fonder; ils seront bercés par le murmure et la douceur d'une nuit féerique.

Et pendant que ces forts, après à la corvée
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée
Astre pieux trônant dans le calme du soir
Sur l'autel, dans un pli du drapeau, l'ostensoir
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.

Puis ce distique qui déborde d'enthousiasme:

O genèse sublime ! O spectacle idéal
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

Fréchette hausse le ton: il délire d'amour, imagine la première nuit au Canada. Sa fibre patriotique s'émeut. En des traits peut-être trop rapides, il fait revivre Maisonneuve, fondateur de Montréal. Les lucioles, les mouches à feu éclairent la nuit; seules lumières au sein de la grande obscurité de la savane. A leur manière, elles glorifient l'éternel et puis elles

projettent leur petite lueur intermittente sur le front des chrétiens patriotes.

Les paysages, chez Fréchette, sont presque toujours dans *La Légende d'un Peuple*, empreints de l'idée religieuse. Bois, forêts, lacs, servent à glorifier Dieu, créateur du ciel et de la terre. L'homme accomplit ici des desseins supérieurs dont il n'est qu'un simple manœuvre. Evangile et romantisme: celui du *Génie du Christianisme*. Il s'applique, d'autre part, à nous faire sentir la valeur de ces hommes, de ces femmes chez qui l'énergie créatrice s'est dépassée; par eux le courage inventif a eu raison de l'inculture et de la barbarie. Qui ne voudra admirer, en effet, cette Madeleine de Verchères, si magnifique dans sa défense d'un fort français contre l'attaque des Iroquois. C'était au temps des premières moissons.

Chez nous, chaque buisson pourrait dire au passant:
Ces sillons ont moins bu de sueur que de sang,
Par quel enchaînement de luttas, de souffrance,
Nos aïeux ont conquis ce sol vierge à la France,
En y fondant son culte, immortel désormais,
La France, même, hélas ! ne le saura jamais !

Epoque difficile ! Les colons français menaient une existence tourmentée, précaire. Ils étaient menacés par les Iroquois qui les attaquaient, pillaient leurs maisons, volaient les enfants, souvent les tuaient.

Pendant que le mari ensemait la terre, qu'il était obligé de s'éloigner dans le pré, la mère et les petits veillaient sur le fort. Or, un jour, une troupe d'Iroquois, choisissant l'heure où les hommes étaient ab-

sents, se ruèrent sur le fort de Verchères en poussant des cris de haine. Ils allaient tout saccager, détruire l'espoir des moissons prochaines. Ils s'avançaient en bande serrée, prêts à tous les crimes. Heureusement, une jeune fille était là ! Elle s'appelait Madeleine de Verchères. Elle était belle, pleine de bravoure. Elle avait quatorze ans. Malgré son jeune âge, elle défendra la colonie. Que fait-elle ? Elle monte aux remparts, puis, s'emparant d'un mousquet, tue l'un après l'autre les Iroquois qui, délogés, vaincus, prennent la fuite en laissant morts et mourants. La vaillance de la jeune fille avait donné l'illusion à l'ennemi que le fort était défendu par une garnison de nombreux défenseurs. La colonie était sauvée.

Fréchette évoque encore d'autres actes d'héroïsme aussi admirables que celui que nous venons de raconter, et qui furent fréquents au cours de l'histoire canadienne.

Ici, c'est une bourgade surprise, la nuit par quinze cents ennemis.

On égorge partout dans les lits, sur la rue
On poignarde, on fusille, on écartèle, on fend
Le crâne du vieillard, sur le corps de l'enfant,
On déchire le ventre à des femmes enceintes.
Et plus loin, arrachés aux suprêmes étreintes
On jette en pleins brasiers des petits au berceau;
Enfin, quand le village est réduit en monceau
De débris calcinés et de cendres rougies,
Pour assouvir leur soif d'effroyables orgies,
Les démons tatoués s'en vont en tapinois
Recommencer plus loin leurs monstrueux exploits.

Le poète poursuit sa revue des gloires nationales et des martyrs. Il nous décrit la cohorte des religieux et des prêtres qui, ayant abandonné patrie et famille, s'enfoncèrent dans la forêt, au prix de mille dangers, cherchant à instruire et à civiliser. Il voit en eux des héros et des saints. Il consacre des pages à louer les prodiges de leur action civilisatrice. Il salue leur courage, la noblesse de leurs gestes. Il montre que leur vaillance était à la hauteur de toutes les épreuves, qu'ils n'ont jamais failli à leur tâche. Le zèle qui les remplit ne connaît pas de bornes. Ils s'élancent, se précipitent: ils pénètrent tout de leur pensée et de leur âme.

Sous des cieux inclements si loin que vont-ils faire ?
Quel but rêvent-ils donc qui les fait tant oser ?
Où donc est le secret du feu qui les consume ?
C'est que leur mission en deux mots se résume:
Convertir et civiliser.

Il nous fait assister à leur mort. Victimes de la sauvagerie, ils succombent. Quelques-uns meurent de faim; celui-ci, au seuil d'un village qu'il a fondé, s'affaisse sous les blessures du tomahawk; un autre disparaît dans les flots pendant qu'un troisième se perd au milieu des tourmentes de l'hiver.

Mais l'exemple que donnent ces ouvriers d'une œuvre de salut est contagieux: d'autres hommes se présentent, désireux de partager une gloire où le danger s'allie à l'orgueil qui triomphe, à une foi qui vivifie. Découvertes ajoutées à celles d'hier, routes tracées, savanes éclaircies, propres à devenir une terre

cultivable. Conquête difficile et lente, mais l'on voit bientôt sortir de terre bourgades et villages.

Et l'Europe applaudit ces sublimes cohortes
Qui d'un monde inconnu brisent ainsi les portes
Devant le progrès qui les suit.

Voilà de quoi émouvoir l'âme du poète. Il est, à juste raison, touché par de si nobles actions et il traduit l'impression dont il est remué par ces vers que l'on va lire:

O mon pays, au cours des siècles qui vont naître,
Puisse tes fiers enfants ne jamais méconnaître
Ces humbles ouvriers de tes futurs destins !
Ils furent les premiers défricheurs de la lande
Qu'on réserve toujours la plus fraîche guirlande
Pour ces vaillants des jours lointains.

Le missionnaire, le prêtre, est aidé dans son labeur par le pionnier, type fruste, d'une énergie indomptable. Ce pionnier de Fréchette est tel qu'il exista dans la réalité. Sa figure robuste, franche et loyale, se détache sur ces temps héroïques. Il est ouvrier de grandes œuvres. C'est lui et presque son langage, si fort éloigné de la poésie. Mais sa tâche anonyme, perdue dans l'effort de tous, suscite l'admiration.

Le poète veut faire simple: il s'est effacé, cette fois-ci, derrière son personnage après en avoir, en quelques traits rapides, tracé le portrait. L'entendez-vous parler ? C'est le langage du paysan du Danube, fort, imagé, roulant des mots de terroir. Il a tout fait. Que

la politique est misérable à côté de son labeur journalier ! Il vit dans le passé avec ses reliques pieusement cachées dans le vieux bahut qui tombe en ruines. Il va parler, assis comme ses pères, sur le seuil de sa maison, et fumant une pipe de tabac. Les yeux plongés dans les fumées d'un rêve lointain, cet historien à sa manière, raconte les débuts de la colonie à ses fils. Il attise les flammes du souvenir, il réveille des énergies somnolentes. C'est un bastion vivant qui protège contre l'invasion de l'oubli. Sa voix, pareille à la cloche d'alarme, ramène les âmes à la rescousse, à la lutte incessante. Sa parole, d'abord rude, grossière, impropre, devient plus soignée, plus correcte. Et c'est un tort, car l'on aperçoit trop que le poète vient de se substituer au paysan et que c'est lui, désormais, qui narre et met sur les lèvres de cet homme des expressions qu'il n'employait pas il y a un instant. Cependant remettons-nous à écouter : c'est l'histoire des débuts du Canada ; elle est belle comme une fable.

Le paysan nous raconte des récits tragiques : celui-ci, entre autres. Nous sommes aux premiers temps de la colonie. Un jour, ignorant que dans l'anse du fleuve Saint-Laurent, des Iroquois s'étaient cachés et se concertaient pour une attaque, Pierre se met au lit comme à l'ordinaire. Après une nuit de repos, il se lève, sort de sa maison sans soupçonner la présence de l'ennemi dissimulé derrière les branchages. Suivi de ses employés, il court aux champs : c'était la moisson. Il embrasse sa femme qui tient dans ses bras le

petit qu'elle allaite. Puis, il prend l'enfant, le dépose dans le creux d'une javelle et commence de travailler.

Un ravissant tableau ! Dans le cadre assombri
De l'immense forêt qui lui prête un abri,
Une calme clairière où l'on voit, flot mouvant,
Les blés d'or miroiter sous le soleil levant;
A genoux sur la glèbe, et tête découverte,
Les travailleurs penchés sur leur faucille alerte.
Deux enfants poursuivant le vol d'un papillon
Et puis ce petit ange, au revers d'un sillon,
Parmi les épis mûrs montrant sa bouche rose.
C'était comme une idylle au fond d'un rêve éclore.

Soudain, des cris affreux retentissent sur la rive, des appels de détresse et de mort, des clameurs prolongées. Vers le soir, les gens du village s'étant rendus à l'endroit où des plaintes avaient été poussées, virent trois cadavres gisant dans le sang: c'étaient Pierre et ses deux fils. Les Iroquois avaient capturé la femme. Mais le petit enfant qui reposait dans le creux d'un sillon, avait échappé au massacre. Ils entendirent son vagissement et ils l'emportèrent avec eux.

La Forêt contient des vers pleins et évocateurs. On y devine ce que le Nouveau Monde présente de possibilités, de promesses latentes, ce que l'activité de l'homme va pouvoir extraire de ces plaines intouchées. Dans ses vers, il semble qu'il veuille enfermer la nature à l'état brut, telle qu'elle était à ce moment-là. Puis cette invocation aux arbres:

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux

Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes
Mêlaient leur chant de guerre au bruit des cataractes.

Il leur demande encore s'ils se rappellent les temps de jadis, la barbarie domptée, la foi qui animait les colonisateurs, les plaisirs naïfs dont ils se délassaient aux heures de repos, et ces sentiments de joie devant la conquête quotidienne, les efforts réalisés dans le défrichement de la forêt.

Oui, sans doute, témoins vivace d'un autre âge
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis;
Et sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée.

Nous abordons maintenant les pages de *La Légende d'un Peuple* qui traitent des découvreurs: Jolliet, Cavalier de La Salle. Il y a de beaux vers dans *Jolliet*. Lisons ceux-ci:

Le grand fleuve dormait couché dans la savane,
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale
Le désert déployait sa splendeur virgine
Sur d'insondables horizons.

Ils sont parmi les meilleurs que Fréchette a écrits.
Tout le morceau se soutient dans un ton élevé. Il offre

des descriptions savoureuses, un fourmillement d'images dont la parenté avec celles d'Hugo est visible. Voyez:

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion
Baignant la steppe aride et les bosquets d'Orange,
Et mariant ainsi dans un hymen étrange
L'Equateur au Septentrion.

Jolliet ! Marquette ! De La Salle ! Ces grands découvreurs tombent dans la rêverie du poète. Puis, il évoque Chactas, Atala, Gabriel, Evangéline, les héros du roman français et du poème américain.

Et l'ombre de René, debout sur la colline
Pleurant ses éternels ennuis.

Fréchette nous dessine le portrait moral de Cavelier de La Salle:

Son âme avait la soif des grandes aventures
Il tenait par la race à ces hautes natures
Qui de l'humanité sont les porte-flambeaux
Mais dont, souvent aussi, la pierre des tombeaux
Marque lugubrement l'âpre route des âges.

Fréchette dénombre les obstacles inimaginables qu'il lui fallut surmonter: œuvre de géant ! Cavelier de La Salle découvre à son tour la Louisiane, le Golfe du Sud. Après avoir revu les régions du pays, les fleuves qu'il avait explorés les paysages de poésie, d'aspects pittoresques, il meurt assassiné.

Dans la troisième pièce, *La Baie d'Hudson*, spécialement consacrée, comme les précédentes, à chanter le courage des découvreurs, il s'appliquera à nous faire saisir l'ensemble des risques, des difficultés matérielles de l'expédition des Français à la baie d'Hudson. C'est l'une des choses les plus étonnantes dont l'histoire canadienne fasse mention. Dans une note à la fin de *La Légende d'un Peuple*, Fréchette nous fournit des détails précis, émouvants, sur cette expédition. Soixante-dix Canadiens, ayant à leur tête d'Iberville et trente soldats commandés par M. de Troyes, atteignent la baie, s'emparent des forts Monsonis, Rupert et Sainte-Anne. Ce dernier était armé de quarante pièces de canons. « Pendant que le chevalier de Troyes, écrit Garneau, donnait l'assaut à ce fort, d'Iberville et son frère Maricourt, avec neuf hommes, montés sur deux canots d'écorce, attaquaient un bâtiment sous la place et le prenaient à l'abordage, le Gouverneur d'Hudson fut au nombre des prisonniers ».

Après avoir admiré un tel héroïsme, allons nous asseoir sous le frêne des Ursulines, fatigués que nous sommes d'avoir respiré un air si vif. Ce sera ici moins sévère, moins fabuleux. Fréchette aime à varier ses sujets et c'est là un souci d'art qui est réel chez lui. Le frêne des Ursulines nous repose des grandes narrations historiques. Ce vieux frêne est un témoin, comme le vieil arbre de Taine, aux Invalides, dont parle avec émotion Bourget. Si ce frêne ne sert pas ici à des développements idéologiques comme chez Barrès, à une théorie nationaliste, il a abrité néan-

moins l'exaltation de tout un peuple. Des religieuses venues d'Europe ont enseigné sous son ombrage le catéchisme, et aux petits enfants apprirent à aimer la France. Leur enseignement n'a point péri.

Et sur ses derniers jours, dans ses décrépitudes
Comme une harpe où tremble un vieux lambeau d'accord
On croyait voir, au vent des vieilles solitudes,
Les rameaux frissonner encore.

Rien n'égale, à coup sûr, en beauté, en grandeur épique, l'épisode de Dollard des Ormeaux. Page la plus auguste des annales canadiennes ! Ces dix-sept Français qui vont mourir pour sauver la colonie et qui, avant de se jeter à la mort, communient, disent adieu à leurs parents, sont des fils directs de la vaillance antique. Aucune histoire ne peut opposer à l'histoire canadienne des victimes plus pures et plus belles. Dollard des Ormeaux, dit Fréchette, est l'une des plus grandes figures de jeune héros qui soient. La légende ne l'a pas transfigurée. On peut s'incliner devant elle : cette sublimité purifie l'histoire, car un symbole de noblesse et de grandeur morales s'en dégage.

La narration de Cadieux est trop longue ; elle pourrait tenir en moins de mots. Des détails pris sur le vif ne viennent pas relever la longueur du récit. Cadieux est un rimeur, un rimeur primitif. C'était, en plus, un trappeur dont l'aventure est passionnante. Chargé par ses compagnons de guerre de veiller sur un passage où devaient arriver les Iroquois, il y de-

meura fort longtemps. Ses amis purent s'échapper et, après des poursuites à travers bois où il avait harcelé les sauvages et tué un grand nombre d'entre eux, las, à bout de forces, sans nourriture, il creusa une fosse, puis s'y étant couché, rendit l'âme. On le trouva ainsi dormant son dernier sommeil, tenant dans sa main un poème à la fois naïf et touchant où il dit adieu aux oiseaux, aux arbres et supplie la Sainte Vierge de ne pas l'abandonner.

Nous touchons à la fin de la deuxième époque, celle qui relate les péripéties de la lutte entre Français et Anglais. Tout ce drame tiendra, dans cinq ou six pièces: *A la Nage*, *Apparition*, *Le dernier Drapeau blanc*, *Les Plaines d'Abraham*, *Dernier coup de dés*, *L'Atalante*.

A la Nage, est un poème guerrier. C'est l'assaut donné par les Anglais à la ville de Québec et la fière réponse que le gouverneur français, Frontenac, fit aux envoyés anglais qui étaient venus le sommer de rendre la ville. Cette réponse, la voici: « Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons » !

Apparition renferme une légende vraie. Un Français, monté sur son canot, vit le naufrage de huit gros vaisseaux de guerre anglais. Les forces navales de l'Angleterre détruites par la tempête, la petite colonie française pouvait encore continuer d'exister.

Avant de raconter l'histoire de la bataille qui décida du destin de la France en Amérique, le poète s'attendrit sur le dernier drapeau blanc. Il embrasse les

plis de ce linceul défendu par Montcalm et qui fut chanté par Crémazie. Il s'émeut devant une relique aussi glorieuse, aussi sacrée à la fois. Il évoque Montcalm, son courage et sa foi, sa défense désespérée de Québec. Le drapeau français par la pensée, le ramène en arrière; son rêve l'emporte très loin: le passé se lève devant ses yeux; l'odyssée de la race française déroule ses innombrables feuillets. Puis, il s'écrie, perdu au milieu des souvenirs de religieuse piété:

O drapeau ! vieille épave échappée au naufrage
Toi qui vis cette gloire et qui vis cet outrage
Symbole d'héroïsme et témoin accablant,
Dans tes plis qui flottaient en ces grands jours d'alarmes
Au sang de nos aïeux nous mêlerons nos larmes...
Mais reste pour jamais le dernier drapeau blanc.

Les Plaines d'Abraham. C'est là que les soldats s'immortalisèrent. Montcalm y périt à la tête de ses troupes en s'écriant: « Je meurs content, je ne verrai pas, au moins, les Anglais dans Québec ! » Wolfe, son adversaire, reçoit aussi une blessure mortelle.

Le spectacle était fauve, et grand comme l'enjeu
Ce panache effrayant de tonnerre et de feu
 Couronnant cette cime,
Faisait presque l'effet d'un volcan déchaîné
Jamais plus fier tableau n'avait illuminé
 Un cadre plus sublime.

Et les deux généraux, oubliant le danger,
Sous le plomb foudroyant se prenaient à songer
 Que le canon qui gronde,

Au terrible hasard d'un succès incertain,
Jouait, sur ce fatal échiquier du destin,
Le sort du nouveau monde !

Hélas ! des nations l'arbitre avait parlé ;
Le Canada français, au firmament voilé,
Voyait pâlir son astre ;
Et, dans leurs étendards les deux rivaux drapés,
Vainqueur comme vaincu, tombaient enveloppés
Dans le même désastre.

Le dernier coup de dé, l'Atalante sont comme les échos d'une grande espérance qui va s'éteindre.

Le projet d'un empire français au Canada semble détruit à jamais. Le deuil pèse sur les cœurs ; les dilapidations de Bigot, les prouesses inutiles du chevalier de Lévis qui tenaient les Anglais arrêtés devant Montréal, tout cela créait une situation désespérée. « Une voile ! Une voile à l'horizon ! » Les Français, montés sur les remparts, cherchaient à reconnaître les couleurs de leur drapeau. Cela est noté dans Fréchette avec force détails ; il y a des arrêts, des interrogations qui scandent l'angoisse de ceux qui attendent, puis à la fin des malédictions lancées contre la cour de France, contre le roi, contre Madame de Pompadour¹.

1. Cela prête à sourire, surtout le jugement porté, à l'encontre de toute espèce de sens critique, sur la politique française du moment et sur Madame de Pompadour. On ne peut plus ignorer aujourd'hui que Madame de Pompadour, qui s'intéressait aux colonies françaises, a prélevé un million et demi sur sa fortune personnelle pour le salut du Canada. (Pierre de Nolhac. *Madame de Pompadour et la politique*. Calmann-Lévy, 1928.)

Et *l'Atalante* ? C'est le nom d'un vaisseau français qui lutta seul contre l'escadre anglaise et qui, après un effort héroïque, s'abîma dans la mer.

Comme un soleil sanglant qui plonge dans les flots.

Ce fait rappelle les temps antiques. Le héros ici, c'est Vauquelin, debout sur sa corvette, faisant face à l'assaut de l'Anglais.

Le drame est saisissant ! Pour scène l'Atlantique;
Pour décor l'horizon des mornes océans;
Pour acteurs ces trois ponts avec leurs mâts géants,
Lançant à pleins sabords la mitraille et la bombe;
Et, penché sur le gouffre où descend l'hécatombe,
Toujours fiers d'assister à ces chocs surhumains,
Pour spectateurs un monde au loin battant des mains.

Vauquelin reste sur ce débris qui sombre. L'incendie achève ensuite le désastre; mais toujours la bannière blanche flotte au vent, cependant que le vaincu s'enfonce.

Québec aux mains des vainqueurs, une dernière espérance brillait encore. Les faibles forces qui luttaient contre l'ennemi s'étaient rassemblées à Sainte-Hélène, près de Montréal. Québec a promis de livrer les drapeaux, mais l'âme chevaleresque de Lévis s'est révoltée. Il se replie sur Montréal. Il doit se battre un contre mille. Qu'importe ? Il demeurera au poste jusqu'à la fin. Ainsi en a-t-il décidé. Avec sa troupe de soldats, il s'avance contre les ennemis. Il est sûr d'être écrasé. Contemplant une dernière fois ses drapeaux qui ne sont plus que des débris, il les

couvre de baisers et ordonne ensuite à ses hommes de les brûler, afin qu'ils ne tombent pas aux mains des Anglais.

Sur les fleurs de lis d'or il incline son front,
Et dans l'émotion d'une étreinte dernière,
De longs baisers d'adieu couvre chaque bannière...
Alors, spectacle étrange et sublime, la foule
Ondulant tout à coup comme une vaste houle,
S'agenouille en silence; et, solennellement,
Dans le bûcher sacré qui sur le firmament,
Avec des sifflements rauques comme des râles,
Détache en tourbillons ses sanglantes spirales,
Parmi les flamboiements d'étincelles, parmi
Un flot de cendre en feu par la braise vomie,
Sous les yeux du héros grave comme un apôtre,
Chaque drapeau français tomba l'un après l'autre !

Fréchette nous montre la détresse des bataillons français des années 1760-1762. Pour les mieux plaindre, le chant de la pitié alterne avec celui qu'il dédie à leur gloire. Il parle de cet enfant déraciné qu'est le Canadien qui, après avoir donné son sang, cherche à se survivre à lui-même. De ce Canadien qui, au milieu de son deuil, pour se reprendre à la vie, s'enveloppe de souvenirs français qui l'aideront à travailler et à lutter.

Ce qui tient encore lieu de petite nation française ne voulut pas oublier. Dans une analyse qu'il s'efforce de rendre complète, Fréchette énumère les phases d'orgueil humilié, de douleur profonde, de regret quotidien qui furent le partage de ces abandonnés.

L'Angleterre, jalouse de sa force, voulut plier les

volontés de ces Français, restés au Canada, effacer en eux tout souvenir de leur origine. Elle s'efforça de substituer à la langue française, gardienne des traditions, l'idiome anglais. On vit alors cette minorité d'hommes combattre l'Angleterre pour sauver ses droits, ses droits essentiels de premier occupant du sol.

Sur le terrain parlementaire, c'est le chapitre des revendications passionnées. Du Calvet se rend à Londres pour prendre la défense des Canadiens persécutés. Le poète ensuite exalte la victoire de Chateauguay où les Américains en guerre contre l'Angleterre, avaient attaqué notre pays. Sujets loyaux, les Canadiens défendirent généreusement le territoire et le conservèrent à la couronne britannique.

Ils vont faire appel maintenant à la justice des Anglais, revendiquer le droit de parler français, réclamer des libertés parlementaires, une juste répartition des charges publiques. Papineau est le prototype de ces revendicateurs.

Dans *Les Oiseaux de Neige*, le poète nous a longuement parlé de lui. Il a sa place ici et nous le revoyons vivre, communiquer à la société qui l'entoure un élan irrésistible.

La révolte entretenue par les chefs sur la place publique des villes gagna la campagne. Mais la fortune se déclara contre eux; ils furent écrasés par le nombre. Le poète se plaint, gémit, adresse ses supplications à Dieu, lui demande pourquoi il permit cet écrasement du faible. La série des pourquoi s'allonge;

il est à craindre qu'elle ne soit trop mêlée d'artifice et de rhétorique. Sur la destinée de notre pays, Fréchette s'interroge. Mais la confiance apaise ses angoisses. Il salue l'intervention providentielle qui, pour lui, se manifeste aux moments les plus troublés de notre histoire. Cette race ne peut périr, car elle est protégée par ses légions de héros et de martyrs. En outre, le sang répandu n'a pas été inutile, car à l'heure où les soldats mouraient pour un idéal de justice, l'Angleterre se préparait à nous offrir la liberté.

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres
Oui, ces persécutés ont été des apôtres !
Quoique vaincus, ces preux ont pour toujours planté
Sur notre jeune sol ton arbre, ô Liberté !
Ils furent les soldats de nos droits légitimes;
Et morts pour leur pays, ces hommes — les victimes
De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains —
Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Ainsi s'exprime Fréchette, rempli de religieux enthousiasme et de reconnaissance.

Le loyalisme n'a pas tué le souvenir. Sujets anglais, l'adhésion au régime britannique comporte la soumission, une soumission qui n'est que dans l'esprit, mais le cœur, lui, persiste à demeurer français. Et les Canadiens arborent sur des corvettes légères les drapeaux fleurdelysés. Ils aiment le jeu de la lumière dans les plis de cet étendard d'une nation qui fut la leur. Les vieux du pays sont hantés par l'espoir de redevenir sujets français.

On ne peut guère s'arrêter à tous les exploits:

signalons encore celui de Jean Sauriol qui ne cessa de poursuivre les Anglais, même après la capitulation de Vaudreuil, gouverneur de Montréal. Il leur dressa des pièges, en tua un grand nombre. Longtemps, il trompa la surveillance, les poursuites de l'ennemi. Mais il fut, un jour, découvert par les soldats anglais qui le surprirent, caché dans une grotte de la montagne dont l'entrée était couverte de neige. On le somma de se rendre et comme on se précipitait pour le saisir, Sauriol mit le feu à un baril de poudre.

Puis, il y a une pièce sur *Les Excommuniés*. Il s'agit de ceux qui furent condamnés par l'évêque de Québec, Mgr Briand, parce qu'ils ne voulurent pas se soumettre au nouvel ordre établi. Jusqu'au dernier, ils moururent dans un enclos, irréductibles dans la haine qu'ils avaient vouée à l'Angleterre, sourds à toute remontrance ecclésiastique, et persécutés par les croyants soumis qui leur lançaient des pierres.

Le Drapeau fantôme, c'est l'aventure de Cadot, commandant le fort Sauvage. Il refusa, avec ses compagnons, de prêter serment aux nouveaux maîtres du Canada. Les Anglais se lassèrent de leur résistance et s'en allèrent. Par défi, Cadot arborait sur le fort un drapeau fleurdelysé. Il vécut là durant vingt ans. Un jour, on le trouva mort, enveloppé dans les plis du drapeau français.

Dans *Vainqueur et vaincu*, le poète célèbre les deux chefs de la dernière guerre: Montcalm et Wolfe.

Saint Denis, Chénier, l'Echafaud, renferment les divers épisodes de l'insurrection des Français-canadiens contre la tyrannie anglaise. Ils rappellent la défaite sanglante de Saint-Eustache où fut étouffée la rébellion canadienne, suivie du châtement infligé aux patriotes dont plusieurs périrent sur l'échafaud. Plus loin des visages d'insurgés sont esquissés: Hindelang et le vieux patriote.

La Capricieuse raconte la joie des Canadiens lorsque, longtemps après leur soumission à l'Angleterre, ils virent un vaisseau français, en 1855, mouiller dans les ports de Québec et de Montréal.

La Légende d'un Peuple se termine par trois grandes pièces écrites à la louange de la France. *Vive la France* figurera dans les anthologies de l'avenir. Que dis-je? Elle est dans celles d'aujourd'hui. Fréchette relate l'histoire de ce Louis Riel qui là-bas, dans l'ouest du Canada, voulut fonder un empire français et qui mourut sur le gibet.

Il dénonce, ailleurs, le fléau de l'orangisme qui infeste l'Ontario et dont les partisans passent pour des ennemis de tout ce qui est français.

Dans les dernières pages éclate un hymne à la France. C'est le messianisme d'un Michelet et d'un Hugo qui s'y reflète:

France, recueille-toi ! France, l'heure est sacrée !
L'humanité n'est plus la lourde barque ancrée
Où les marins, croyant leurs labeurs achevés
S'endormaient au soleil ou chantaient aux étoiles:
Désormais le vaisseau navigue à pleines voiles
Vers les grands horizons rêvés.

Oui, tout droit devant nous l'astre promis flamboie,
Jusqu'au fond du chenil où la routine aboie
Vont luire ses rayons si longtemps attendus;
Mais, hélas ! face à face avec d'autres problèmes
Que d'hommes vont encor, groupes mornes et blêmes,
S'entre-regarder éperdus.

.
Peut-être verra-t-on les nations sans nombre,
Qui se heurtaient naguère en trébuchant dans l'ombre,
Tâtonner le front ébloui.

Qui sera le sauveur ? Quel bras puissant et libre,
De l'immense bascule assurant l'équilibre,
Saura maintenir l'ordre en ce fatal milieu ?
Quel timonier serein guidera le navire ?
Quelle main forcera l'Europe qui chavire
A servir les desseins de Dieu ?

O France, c'est à toi qu'incombe ce grand rôle.
Ton nom a résonné de l'un à l'autre pôle;
Sous tous les cieux connus tes généreux enfants,
Fondant ou délivrant par la croix ou l'épée,
Glorieux précurseurs d'une ère émancipée,
Se sont promenés triomphants.

Tes hauts faits ont rempli les annales humaines;
Des sciences, des arts les plus secrets domaines
A tes hardis chercheurs n'ont plus rien à celer;
Et si ton cœur palpite, et si ton front remue,
Troublée en son ennui, notre planète émue
Croit sentir son axe osciller.

Oui, ton passé fut beau; superbe est ton histoire;
Bien des siècles verront de tes anciennes gloires
Le socle à l'horizon du monde se dresser;
Tes fils ont éclipsé tous les héros d'Homère . .
Mais tout cela n'est rien; c'est maintenant, ô Mère !
Que ta tâche va commencer.

Tu seras — et c'est Dieu lui-même qui t'y pousse —
La pacificatrice irrésistible et douce.
Tu prendras par la main la pauvre humanité
Trop longtemps asservie à la haine ou la crainte,
Et tu la sauveras par la concorde sainte,
Par la sainte fraternité !

Aux sentiers belliqueux tu sus battre la marche,
France; sois maintenant la colombe de l'arche;
Porte à tous l'olivier, c'est là ta mission;
Calme, guéris, cimente, harmonise, illumine;
Et par un sceau d'amour scelle l'œuvre divine
De la civilisation !

Cette *Légende d'un Peuple* s'enrichit, en dehors des commentaires qu'elle a suscités chez les critiques du temps où elle parut, d'une signification morale qui peut être perçue à chacune des pièces qui la composent. Elle gît, cette signification morale, dans les faits racontés. Voilà son plus sûr mérite et qui dépasse de beaucoup l'art que le poète canadien a dépensé pour lui conférer une sorte de chant. La puissance émotive et imaginatrice prend source dans l'acte humain. Illustration d'une collectivité d'hommes qui, les uns sanctifiés par le martyre, les autres par l'énergie humaine, réussirent à créer des villes et à imposer un idéal qui dans la suite sera défendu sur d'autres plans d'action. L'admirable n'est pas d'avoir conçu, mais assuré par le mouvement divers, riche, ondoyant de la vie, la persistance dans le futur d'un drame éternel dont les acteurs en chair et en os rythment les pensées de l'esprit, les mouvements du cœur. Paradoxe et génie de la per-

sistance ! Cette bataille désespérée contre la mort, acharnée sur un petit peuple, cette menace constante à la pensée, à l'âme de français en exil, leurs révoltes et leurs triomphes montrent assez à quel ordre de beauté s'apparente un livre où le lyrisme, quoique par endroits trop prosaïque, se met quand même au diapason de la voix des martyrs et des saints. Que dis-je ? à ce chant ailé des vierges françaises qui assistaient, vaillantes, grandies par la foi, à cette genèse d'une race dans l'amour, le sang et la mort. Les plus rares qualités du cœur trouvent moyen de s'exprimer. « Ce qui fonde et ce qui dure » n'est plus ici un mot retentissant sur les lèvres d'orateurs ou sous la plume de l'écrivain. Non, l'axiome agit, revêt corps et âme. Et l'épopée marche, parle, chante. C'est le triomphe du devoir, du génie conquérant, du missionnaire qui va porter la lumière, la faire briller sur des fronts et des âmes. Les échafauds sont des théâtres où le sang versé contient la semence des libertés futures et jusqu'à la nature qui, de par la volonté du poète, entre comme élément moral dans une œuvre qu'il a composée avec tant d'amour. Chênes, érables, fleuves, lacs, deviennent matière à lyrisme. Pas un brin d'herbe qui n'ait été foulé par des héros, pas un lopin de terre qui n'ait été arrosé de sueurs viriles et glorifié par des volontés invincibles. Il ne s'était, peut-être, rien vu d'aussi varié, d'aussi puissant, d'aussi noble, et d'aussi neuf à la création des peuples d'autrefois. C'est du moins la pensée de Fréchette qui magnifie tout. (Je traduis son délire

patriotique.) Une nature folle, grandiose, sauvage, belle pourtant, a encadré des gestes de héros; elle leur a communiqué une sorte de fièvre dévorante. Le mystère de ces forêts qui s'étendent à perte de vue augmente leur passion de percer l'inconnu. Et ils défrichent la terre, abattent le bois, construisent dans des plaines immenses de petites maisons qui, dressées là, font penser à des digues de civilisation et de domination sur la barbarie et l'inculture. Que ces lutteurs éperdus, animés d'idéal créateur, sont de merveilleux professeurs d'énergie ! Fréchette les a contemplés comme un peuple véritable, résumant la civilisation humaine. Un critique a déjà fait remarquer « que le grand procédé classique est de montrer l'histoire du monde dans une nation donnée, prise comme entité, sujet d'études ». Il ajoutait: « N'importe, qu'on soit de Chéronée ou d'Athènes, le tout est qu'on sache, en creusant, découvrir, sous l'écorce de la terre divine, le fond durable de tout. » Eh bien le visage humain, ce visage d'inquiétude créatrice, d'amoureuse recherche de l'inconnu, se retrouve dans les traits des fondateurs du sol canadien. On peut le saluer là. Fréchette s'applique à nous le montrer et il y arrive. L'histoire se répète, et sans sourciller il assimile l'héroïsme d'un Dollard à celui d'un Léonidas. « Le fond durable de tout », on le découvre dans ce miracle de survivance française au Canada. Trois siècles: ils peuvent édifier, instruire, quand on les considère selon les yeux de l'esprit et plus encore sur le plan de l'âme.

La Légende d'un Peuple, œuvre capitale de notre poète, est une prédication, une sorte de catéchisme national qu'il a voulu mettre entre les mains des hommes de son temps et de ceux de l'avenir. Les Canadiens peuvent y apprendre le nom des grands morts, des jeunes héros et des vierges immolées. Ils reliront, à l'heure des défaillances probables, la grande leçon d'amour de ceux qui, en terre d'Amérique, sont morts pour l'idée française. Ils s'efforceront d'en pénétrer mieux — parlons aux hommes actuels — le sens et l'enseignement qui s'en dégagent. Ils s'apercevront peut-être qu'ils ne font pas tout ce qu'il faut pour être dignes d'un tel passé et que, peut-être, ils préparent un avenir qui n'aura avec lui aucune ressemblance. Mais écartons ce pessimisme qui nous vient effleurer.

Que ce soit Cartier, allant à la découverte du Canada, que ce soient le père Vimont, les missionnaires et les martyrs, les pionniers et leurs femmes. Champlain, Maisonneuve, Jolliet, Cavelier de la Salle, et tout ce que ce poème dresse de glorieux et de vivant, on peut y reconnaître, au cours des diverses étapes, l'influence de l'esprit français. Nul ne peut se refuser à sentir la force créatrice des vertus latines, à contempler avec Fréchette, sous la transparence du ciel d'Amérique, la mobilité lumineuse des lacs, le décor fragile des apparences, cette nappe magique où s'est fixée, impérissable, l'image de la France.

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

1892

Louis Fréchette a composé des contes dont les principaux ont été réunis dans *La Noël au Canada et Originiaux et Détraqués*. Il les a dédiés à un de ses amis d'enfance, James D. Edgar. Par ces récits, il espère évoquer les endroits qu'il a visités avec lui et qui sont empreints de toute la poésie du passé. Son dessein est de faire revivre les jours d'autrefois pour qu'une autre jeunesse — celle du souvenir — remplace les chansons et griseries de naguère. La face des choses s'est depuis modifiée. Nature et gens: tout subit la loi de l'universelle évolution. Le plateau de Lévis n'a pas gardé l'aspect des jours de leur enfance où, tous deux, joyeux et naïfs, s'abandonnaient à des rêveries sans but, aux douceurs de l'amitié. Fréchette rappelle ensuite leur jeunesse commune.

En même temps qu'il évoque le souvenir des heures charmantes de jadis, l'auteur s'attache à peindre quelques grotesques et originaux.

Il nous prie de leur accorder quelque estime, malgré leurs bizarreries. Il trouve des raisons inattendues pour s'excuser d'avoir dessiné de tels types. Il écrit: « Mieux que la chronologie des grands événements, quelquefois elles affirment (les annales anecdotiques des peuples) le caractère d'une race, et don-

nent le secret de certains problèmes sur lesquels se heurte souvent la sagacité de ceux qui ont le plus consciencieusement étudié l'humanité et médité sur ses conséquences apparentes ». Cependant, il ne prétend pas faire œuvre d'historien; il avertit le lecteur de ne pas exiger de lui des portraits d'où serait exclue la fantaisie.

Il émet, sur l'influence des milieux, les réflexions suivantes: « Un centre restreint, toujours le même par conséquent, sujet à l'atavisme, reproduit les mêmes figures physiques. Pourquoi pas les mêmes figures morales? Et quand la tendance est l'exagération dans les caractères, dans les vêtements, dans les accoutumances, dans les attitudes, dans les démarches, dans les professions, pourquoi cette tendance ne se propagerait-elle pas et par l'hérédité et par le coudoisement, par l'atmosphère ambiante, si l'on veut? »

Et il note ceci, au sujet de Québec, qui nous paraît assez vrai: « Quoi qu'il en soit, Québec n'est pas seulement une ville typique par sa position géographique, par sa situation topographique spéciale, par son site sans parallèle en Amérique, par son passé héroïque et légendaire, par son aspect physique et ses conditions morales exceptionnelles, c'est la patrie des originaux. »

Il sera donc question d'originaux, ou plutôt d'excentriques, de demi-fous. Ils seront décrits sans prétention littéraire, bride abattue.

Douze types québécois choisis comme sujets d'étude. Il les a rencontrés et les peindra tels qu'il les a

vus, sans trop se soucier si les portraits qu'il en trace sont d'une fidélité rigoureuse.

Oneille, Grelot, Drapeau, Chouinard, Cotton, Dupil, Groperrin, Cardinal, Marcel Aubin, Dominique, Burns, Georges Lévesque vivent en marge de la société. Leur histoire est parfois amusante, souvent tragique, et par instants d'un comique assez discutable. Examinons-les de près.

Oneille, Jean-Baptiste Oneille, est un type curieux. Il est à la fois bedeau de la cathédrale et barbier à l'évêché de Québec. Il entre bien dans la catégorie de ceux que Fréchette essayait de peindre en quelques lignes lorsqu'il écrivait: « Nulle part ailleurs n'en rencontre-t-on (à Québec) si nombreux et si caractérisés, ces respectables citadins aux habitudes régulières comme un mécanisme de Jacquemart, flottant dans ces longues redingotes aux basques pendantes, si fort en vogue il y a quarante ans, bons bourgeois, cravatés à la polonaise, qu'on dirait descendus tout d'une pièce de ces moulures bronzées dont Plamondon ¹ encadrait ses toiles vigoureuses, et Théophile Hamel ² ses portraits aux fins coups de pinceau. »

Oneille exerça son métier durant cinquante ans, connu successivement Mgrs Plessis, Panet, Signaï. D'esprit gaulois, usant des mots les plus crus, des plaisanteries les plus risquées, il faisait la joie des laïques et des curés. En outre, un visage extraordi-

1 et 2. Peintres québécois.

naire accentuait, par ses expressions bouffonnes, des « farces » déjà bien singulières. Québec saluait en lui son boute-en-train. Il lui suffisait de paraître pour soulever l'hilarité générale. Enfin, il était doué de la plus heureuse des philosophies. Le malheur, les contrariétés, les chagrins, les mille peines de l'existence glissaient sur lui, sans troubler son humeur qui était joyeuse.

Quand la mort vint le prendre, il l'accueillit avec des sourires, des paroles qui firent rire ceux qui l'entouraient.

Enumérons les faits les plus saillants de son existence. Le mariage de Jean-Baptiste O'Neill est demeuré légendaire: il donna lieu, paraît-il, à des scènes désopilantes que Fréchette, pour des scrupules que nous ignorons, ne nous a pas racontées. Il n'y fait qu'une allusion vague, Mais nous avons le récit du contrat de mariage: « Comment ! objectait O'Neill, du ton le plus sérieux du monde: Comment ! vous dites dans le cas où il y aurait des enfants ! Ce doute me fait injure. Il y en aura des enfants, monsieur le notaire. Mettez qu'il y en aura. »

Il apposa son paraphe au contrat et, passant la plume à sa fiancée, exhala un profond soupir. Elle signa à son tour. Alors, avec un accent de désespoir, il s'écria: « Me voilà donc condamné à m'ennuyer toute ma vie ! »

— Comment cela ? mon ami, s'écria la jeune fille, interdite.

— Dame, écoute: « l'Évangile dit que les époux ne forment plus qu'un. Or, quand on est qu'un on est tout seul, et quand je suis tout seul, moi, je m'ennuie. »

Il paraît que cette répartie est très drôle; en tout cas, elle réussit à faire rire les témoins du futur marié et ceux à qui elle fut rapportée. Marié, il ne cesse de déconcerter son épouse par ses singularités.

Et c'est ici que Fréchette esquisse le portrait physique de Jean-Baptiste Oneille. Il le fait en excellents termes, fort expressifs:

« Il était d'une laideur épique. Non pas, il est vrai, de cette laideur repoussante qui unit la bassesse de l'expression à la hideur des traits, mais de cette laideur comique, burlesque, qui attire les regards et provoque l'hilarité. Ajoutons une perruque rouge queue de vache, hirsute, mal peignée, qui ne veut jamais tenir en place, et l'on aura une légère idée des attraits physiologiques de notre héros. Il avait de petits yeux bridés, louchant ou biglant à volonté, et si bien maîtrisés que souvent l'un d'eux riait à vous faire éclater, pendant que l'autre pleurait à chaudes larmes. Ses yeux, du reste, n'étaient pas seuls à posséder cette étrange faculté de rire et de pleurer simultanément; il en était de même pour son visage tout entier.

« Au milieu de ce bizarre mélange, s'épanouissait un nez retroussé comme le pavillon d'un cor de chasse, au-dessus d'une lèvre supérieure qui semblait

s'allonger avec effort pour maintenir une position normale. »

Il aimait à mystifier les gens du peuple. Comme il avait la réputation d'être un homme très amusant, des paysans arrivèrent un jour sur la place de l'église, lui demandant, à lui, Jean-Baptiste Oneille, d'être présentés à cet homme qui faisait rire tout le monde. Oneille s'empresse, promet de le leur faire connaître s'ils veulent le conduire au faubourg. Ils partent. Oneille les force à arrêter leur voiture à toutes les maisons, il en descend, entre dans les magasins, pendant que les bons paysans commencent à se désoler dans la crainte de ne pas rencontrer le célèbre farceur.

Il leur avait dit de s'efforcer de le reconnaître d'après la peinture qu'on leur en avait faite, mais les paysans, pris au piège, ne le reconnurent pas. Après de longues courses, finissant par s'impatienter, ils s'écrièrent: « Est-ce qu'on le verra, une bonne fois, votre Oneille? » Alors, satisfait de la durée de la plaisanterie, il se nomma à ces braves gens pris de stupéfaction.

Il y a mille « drôleries » de ce genre. Un autre jour, un paysan de peu d'esprit lui demande s'il connaît quelqu'un qui vend du « son ». Jean-Baptiste répond qu'il en vend lui-même. Il prie ce paysan de le suivre, lui fait monter l'escalier de la cathédrale cependant que celui-ci jure, peste contre un homme qui place si haut le « son ». Arrivé dans la tour du clocher, Oneille lui dit: « Voici du son à différents prix. J'en

vends à tous les baptêmes et à tous les enterrements. » Et il se mit à agiter le battant d'une cloche.

Il ne se gênait pas pour plaisanter, et assez lourdement, avec les évêques québécois.

Mais, une fois, il faillit perdre sa situation de bedeau.

C'était le jour de Pâques et à Québec cette fête est toujours célébrée avec éclat. Les dignitaires ecclésiastiques occupaient les stalles du chœur; Mgr Signaï officiait pontificalement. Jean-Baptiste Oneille avait revêtu le grand uniforme de cérémonie. Soudain, l'enfant de chœur qui se trouvait le plus près de lui se met à bailler. Ainsi des voisins et des autres. Et voilà que les prêtres baillent et l'archevêque, et la nef remplie d'assistants. Quand le baillement était sur le point de cesser, Oneille se remettait à bailler. La contagion gagnait l'assistance. On s'aperçut d'où venait le coup. On rit. Seul, l'archevêque entra dans une colère terrible, ordonnant au bedeau de ne plus jamais reparaître devant lui.

Le lendemain, à l'heure où Monseigneur, d'habitude, se faisait raser, il aperçut un homme qui avait retourné ses habits, sa perruque, et qui, à reculons, s'avancait vers lui, armé de son rasoir. La colère épiscopale tomba et il y eut réconciliation...

Il devint malade en 1832, l'année du grand choléra à Québec. Après avoir donné mainte preuve de dévouement, il fut atteint par la terrible épidémie. Mais jusque dans la mort, il montra de la gaieté. Les mots les plus réjouissants sortaient de sa bouche. A l'abbé

qui lui donna les derniers sacrements et qui lui disait: « Maintenant, mon cher frère, vous allez recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur... » — « N'oubliez pas la Sainte Vierge », fit le vieillard d'une voix faible comme un souffle. A Faucher de Saint-Maurice qui lui demanda si « ses affaires étaient arrangées »: « Elles n'ont jamais été mieux liquidées, mon ami », répondit-il. Il guérit et ne mourut qu'en 1836, âgé de quatre-vingts ans.

Grelot est une histoire tragique. Grelot symbolise l'homme en proie à la fatalité, sur lequel s'acharne le malheur. Une perpétuelle déconvenue le guette, l'accable: il devient le jouet de son imagination et aussi de la méchanceté des gens. Qu'est-ce donc que ce Grelot? Mais, avant de raconter son histoire, il nous faut parler de l'événement qui le fit connaître à Fréchette.

Au mois d'août 1860, Québec est en liesse. On attend le prince de Galles qui visite le Canada et qui séjourne dans les principales villes canadiennes. On a fait de grands préparatifs; des arcs de triomphe ont été dressés; les édifices publics et privés sont ornés de drapeaux. Un air de fête, d'allégresse, flotte sur la ville, et la foule, grossie de minute en minute, se presse sur le quai, venue là pour saluer le royal visiteur. Québec présente l'aspect d'un immense théâtre ouvert où les spectateurs, en nombre considérable, partagés entre l'enthousiasme et le respect, attendent que le fils du roi paraisse.

Un coup de canon retentit. C'est le signal des

applaudissements: la joie se donne libre cours. Des cris, des acclamations. « Au fur et à mesure que les gros cuirassés entraient dans le port, le premier enthousiasme faisait place à une impression plus solennelle, et des murmures confus comme le bruit des vagues succédaient de temps en temps à la frénésie des vivats. »

Il arrive que, souvent, au milieu des grandes catastrophes ou des événements importants, se produisent des faits singuliers, sans rapport avec l'intérêt ou les passions du moment. Cette fois-ci c'est Grelot qui, en marge de l'émotion officielle, crée un incident.

Voyons comment Fréchette nous le dépeint: « Un vieillard à cheveux blancs, hérissé, sale, dégoûtant, déguenillé, avait réussi à rompre les lignes et descendait la côte entre les deux haies de soldats, l'œil féroce et la main armée d'un énorme gourdin qu'il brandissait d'un air farouche. » La foule, prise de rire, cria: Grelot ! Grelot ! Alors ce fut une ruée des cavaliers pour éloigner ce loqueteux qui menaçait les gens de son bâton et qui recevait en échange des bordées de sifflets.

Le malheureux, étranglé de fureur, l'écume aux lèvres, descendait toujours, essoufflé, suant, clopinant, lançant à droite et à gauche je ne sais quelles malédictions qui se perdaient dans la rumeur des cris de « Grelot ! Grelot ! »

Enfin le pauvre diable, épuisé, à bout d'haleine,

trébucha sur le pavé, tombant sur ses genoux. Les cris redoublèrent...

... Grelot !

« J'étais sorti, dit Fréchette, du collège quelques semaines auparavant.

« Ce fut ma première expérience sérieuse des choses de la vie.

« La même population, au même moment, sans passion ni méchanceté, saluant par des acclamations enthousiastes, un jeune étranger, beau, heureux, fêté, choyé, tout puissant, et poursuivant de ses huées un pauvre vieillard privé de raison, déshérité de tout, pliant sous le fardeau des tristesses de ce monde, mourant de faim peut-être. »

Depuis ce jour, il devint le patira du public.

Chaque mauvais coup du sort amenait chez lui une crise de révolte. Il injuriait tout le monde, il se répandait en blasphèmes. On avait peine à reconnaître un humain dans ce pauvre hère. Aussi, faut-il dire qu'il avait l'excuse de sa fureur, car les gens ne l'épargnaient pas. Mais son existence lamentable ne datait pas de la visite du Prince de Galles. Michel Langlois — c'était son nom — alors, jeune, riche, élégant, sortit un dimanche de l'église du faubourg de Saint-Roch et fut bousculé par un des paroissiens. Voyant son couvre-chef abîmé, il s'écria : « Satané Grelot ».

On ne l'appela plus désormais que du nom de Grelot. Il rata tout, perdit ses biens. La malchance s'attacha à lui, ne devait le quitter qu'à sa mort. Il

se fâcha lorsqu'un flâneur se mit à le désigner par ce sobriquet. Mal lui en prit, car les enfants du village le pourchassèrent. La malignité publique eut beau jeu à s'exercer; elle ne se fit pas faute de saisir l'occasion qui s'offrait à elle pour l'accabler. Dénudé de toute volonté, n'ayant pas la force de réagir contre ces vexations ridicules, il devint l'objet de la risée de la ville. Ce fut un martyr de la malveillance collective.

Sous la persistance de ces persécutions qui, on peut l'imaginer, devaient être affreuses dans une ville telle que Québec, où il est bien difficile, ainsi que dans toutes les villes provinciales, de trouver un abri secret, il était impossible que le pauvre Michel Langlois ne se vit pas, un matin, changé en une espèce de fou furieux.

Malgré cela, il ne parvint pas à désarmer ceux qui s'étaient ligués contre lui. On fut sans pitié; pas une âme généreuse ne prit sa défense. Chose curieuse, le jour où on le laissa tranquille, il s'ennuya de ne plus être tourmenté. Il en était arrivé à aimer les mauvais traitements; il recherchait ceux qui lui faisaient le plus de mal.

C'était un être de sensibilité malade que ce Grelot, un pauvre hère que s'est plu à dépeindre Louis Fréchette, une caricature de Valjean, serré de près par le malheur, mais qui n'en triomphe jamais, comme le héros de Victor Hugo, et bien plutôt en est constamment écrasé. Il vit en marge de la société, des hommes, des lois. Son domaine propre est la bizar-

rière; une sorte de délire rageur empoisonne le moindre de ses actes. L'idée fixe le possède, le martyrise. Il va jusqu'au bout des tourments qu'elle lui propose; il se ronge l'esprit et le cœur. Un mauvais génie a voulu qu'il fût la proie d'un tel mal.

Ce récit de Fréchette est fort dramatique; on s'apitoie sur ce malheureux qui se déchire lui-même et que la méchanceté humaine a rendu fou.

Une description de Québec: c'est dans cette ville que va évoluer Drapeau, homme bizarre. Il a la phobie de l'Anglais; il personnifie un type fort connu dans Québec à l'époque où ce récit nous est narré, et dont il nous est resté encore des exemplaires attardés. En ce Canada lointain, on ne soupçonne pas, on ne soupçonnait pas, du moins, il y a quelques années, combien était demeuré vivace, agressif, ombrageux, l'amour de la France. Depuis que des relations de plus en plus suivies sont en train de s'établir entre les deux pays, que des voyageurs d'aujourd'hui sont allés en terre canadienne, on s'est rendu compte de la force du souvenir français.

Le récit de Drapeau s'ouvre par la description de Québec. « Le soleil plongeait tout rouge derrière les couronnements massifs et sombres de la ville que l'on a appelée le Gibraltar de l'Amérique, allumant des lignes d'or et des aigrettes de flamme à l'angle des pinacles, des dômes, des clochers à jour étagés aux flancs du promontoire. » Ces pinacles, ces dômes, ces clochers, c'est bien Québec.

Maintenant, un aperçu de la basse ville peinte dans la note juste: « La basse ville s'enveloppait de nuit, jusqu'aux arêtes du Cap Diamant dont la masse noire enténébrait le fleuve, tandis que l'embouchure du Saint-Laurent et son vaste estuaire se teintaient de rose et de lilas sous les lueurs du crépuscule qui, des hauteurs de Charlesbourg, épanouissait son éventail dans le ciel.

« Sur les pentes de Beauport, des alternatives de taches brunes et de flaques de lumière, variables d'aspect comme un décor de féerie, allaient se perdant, lentement, et une à une dans l'élargissement des ombres et l'effacement de la perspective ». La ville et ses environs, ses aspects pittoresques sont notés par le conteur. Il voit, il sait voir. « Devant moi, la ville crénelée, assise dans le noir et le front nimbé d'apothéose, se ceinturait d'une myriade de petits points d'or multipliés à l'infini dans le frissonnement des vagues ». C'est la vieille capitale du Canada au moment où elle offre à tous, à la nuit, aux lumières artificielles, le charme de sa vétusté. Elle revit sous les mots du poète. Le conteur nous traduit l'enchantement nocturne de la cité, enchantement fait de mélancolie qui se dégage d'un paysage non dépourvu de grandeur. Il rêve, il écoute les voix du passé, de la ville bourdonnante de vie actuelle. Il les mêle et se sent envahir par la tristesse de cette heure. « A mes pieds, du pont des navires à l'ancre ou du foyer rougeâtre des grands radeaux endormis dans les enfoncements de la côte, une voix isolée s'éle-

vait par intervalles, mêlant sa note mélancolique aux derniers bruits du jour.

« Et la nuit descendait, noyant dans l'obscurité, comme une marée montante, les pics, les maisons, les rochers et les bois, tandis que le Saint-Laurent, de plus en plus assombri, et se laissant à peine deviner dans l'ombre, semblait ne pas troubler la paix de l'heure sereine, retenir sa respiration de géant assoupi. »

Cela est vu et senti. Fréchette n'a rien écrit de mieux.

Cette description forme un cadre à son sujet, à l'histoire touchante qu'il va narrer. Ce Drapeau est un type des plus attachants. Nous savons qu'il détestait l'Anglais. Il nous reste à vous apprendre qu'il était fou.

C'est un fou en qui la haine héréditaire du vainqueur s'est transmise. Il appartenait à une famille dont les ascendants virent la cession du Canada à l'Angleterre. Placide Drapeau fut une sorte de héros qui, à la suite de grands chagrins, perdit la raison. Dans sa famille, le patriotisme était à base de folie, ou plutôt la folie venait de l'excès du patriotisme. Le grand-père avait vu, avec un chagrin immense, les Anglais prendre possession de Québec. Pendant longtemps il avait espéré que la France redeviendrait maîtresse de son ancienne colonie. Il abhorrait les nouveaux maîtres du pays. Sa haine se manifestait par des révoltes, des discussions intransigeantes.

Quand la nouvelle du traité de Paris, fixant le

sort du Canada, fut connue, des protestations irritées surgirent. On ne voulait pas se faire à l'idée d'un tel abandon; on s'indignait contre un roi qui, aux yeux des Canadiens de ce temps-là, oubliait les efforts, les luttes de ses sujets d'Amérique pour ne sacrifier qu'aux nécessités de la politique européenne. Les Canadiens voulaient garder leur qualité de Français; ils affirmaient hautement leur volonté de vivre, de mourir fidèles à leur origine.

Le clergé, pour éviter des tueries et des calamités plus grandes, adopta une tactique conciliante; en chaire il prêcha au peuple la soumission.

« C'est maintenant le pouvoir établi, mes frères, disait chaque pasteur au prône du dimanche; c'est l'autorité légitime: Dieu commande de vous soumettre et d'obéir. »

Fréchette résume ainsi le discours que les prêtres tenaient à leurs ouailles. Le curé de Saint-Michel de Bellechasse développa ce thème, mais Drapeau, le grand-père de notre héros, se leva dans l'assistance et s'écria: « Monsieur le curé, voilà assez longtemps que vous prêchez pour les Anglais, prêchez donc un peu pour le bon Dieu maintenant. » Cette interruption fit scandale. Deux paroisses, à ce moment-là, furent frappées d'excommunication. Et les excommuniés moururent sans s'être réconciliés avec Dieu. Drapeau, bouleversé par l'énormité de l'acte qu'il venait d'accomplir, sortit de l'église ayant perdu la raison, chantant à pleine voix le refrain des Ardennes:

A cheval, gens d'armes !
A pied, Bourguignons !
Montons en Champagne,
Les Anglais y sont.

Ce patriotisme excessif passa de père en fils. Pierre, l'enfant de cet homme, épousa toutes les idées de son père. Celui-là avait le génie des affaires, mais ses idées patriotiques troublaient son cerveau. Il détestait la domination anglaise, et, chaque fois qu'il revenait de Québec, il ne tarissait pas d'injures à l'adresse des nouveaux maîtres du pays. Et Fréchette lui fait tenir le langage suivant: « Maudits Anglais, il y en a plein les rues. Des guérites à toutes les portes; des baïonnettes dans tous les coins! Toujours quelques frégates qui débarquent des canons. On n'est plus maître chez soi ! . . . Québec n'est plus qu'une fourmillière de *goddems*. Est-ce qu'on ne fera pas sauter cette vermine ? Ah! si le Bonaparte pouvait donc venir ! . . . »

On crut, chez les Canadiens français, qu'en effet, le général corse descendrait dans la vallée du Saint-Laurent pour reprendre aux Anglais la colonie qu'ils avaient arrachée à la France. La rentrée de Bonaparte en France, après le séjour à l'île d'Elbe, enthousiasma les esprits. La surprise et la déception furent grandes lorsqu'on apprit, un peu plus tard, que Napoléon avait été vaincu à Waterloo. Un bateau anglais, venu dans le port de Québec, apporta la nouvelle de la défaite de l'empereur. Le canon retentit; des musiques militaires jouèrent le *God save the King*. Ce

fut un rude coup pour Pierre Drapeau. Secoué de sanglots, il rentra chez lui en chantant, comme jadis son père au sortir de l'église, le refrain des Ardennes. Il venait de perdre la raison. Alors commença pour Drapeau et sa famille toute une série de malheurs. La ruine s'abattit sur sa maison et il mourut de misère.

Charles, son fils, abandonna le domaine paternel, s'embaucha dans les chantiers. Il connut la plus rude des existences; l'hiver, dans les bois de l'Ottawa; le printemps, avec la « gaffe du flotteur », on le vit sur les trains de bois qui descendait le fleuve ou dans les anses de la Pointe-Lévis « avec la hache de l'équarisseur à la main ».

Mais ce n'étaient pas les duretés de sa nouvelle existence qui le faisaient le plus souffrir. Il se montrait furieux d'être obligé de travailler pour les Anglais.

Or, cela se passait aux environs de 1837, l'année de l'insurrection canadienne. Papineau, sur les tribunes, revendiquait la liberté. On l'acclamait partout; on croyait en l'efficacité de son action politique et que par elle la liberté tant désirée nous serait enfin donnée. Après l'assemblée des cinq comtés, Charles Drapeau, gagné par l'enthousiasme, voulant attiser les séditions encore sourdes, s'arma du fusil de son grand-père en chantant le refrain connu:

A cheval, gens d'armes!
A pied, Bourguignons!
Montons en Champagne,
Les Anglais y sont.

On ignore s'il fut à Saint-Denis, à Saint-Charles, ou s'il s'enrégimenta dans les bataillons de Chénier à Saint-Eustache. On rapporte, cependant, qu'un Drapeau se distingua par son ardeur au combat. Plus tard, on le revit à Québec. Ses cheveux étaient devenus blancs. Comme ses ancêtres, il avait perdu la raison et nourrissait toujours une haine farouche des Anglais. A Lévis, les gens le voyaient gravir un des escarpements de cette ville, et là, à la façon de son grand-père, abîmé dans une sombre méditation, il ne rompait le silence qu'au moment où le canon retentissait. Alors, c'étaient des cris, des injures, des imprécations.

Il était suivi d'une foule d'oisifs et de gavroches. On ne l'insultait pas; il excitait même la pitié. Il s'éteignit au milieu de sa folie, et au prêtre, qui s'efforçait de ramener la lumière dans son cerveau, il murmura à travers l'agonie, le refrain des Ardennes:

A cheval, gens d'armes !
A pied, Bourguignons !
Montons en Champagne,
Les Anglais y sont.

La galerie des grotesques continue. C'est un défilé de figures dont quelques-unes sont pittoresques, d'autres sans grand relief, à coup sûr bizarres, mais dont la bizarrerie peut constituer peut-être un élément d'intérêt, comme dans le cas de Chouinard, espèce de bohème errant. Mendiant sur les grandes routes, il va par monts et par vaux; c'est l'homme à tout faire, serviable à merci. Comment vit-il ? Ah ! de l'existence la plus frugale. Avec cinq sous par jour. Cela

lui suffit. Il a l'habitude de la gêne. C'est un mendiant-né qui supporte sa destinée avec le sourire. La simplicité de son âme transparait dans ses mots et ses actes. Il a des amis, une clientèle de gens qui s'attache à ses troussees: celle qui s'amuse des riens, des jobarderies.

De Lévis, il se rendait à pied à Kamouraska, à Matane. Les facteurs étaient rares dans la région qu'il habitait; il portait les lettres de tout le monde, d'un endroit à l'autre. Pour un salaire dérisoire, il faisait des courses interminables. Souvent, il en avait plusieurs, dix, vingt, trente. Il n'épargnait pas son temps, ni sa personne; il était tout à tous, avec bonhomie, exubérance, fierté. Il mettait son plaisir à rendre les autres heureux.

Dans ses longues tournées, il n'était arrêté par aucune raison de mauvais temps. La pluie, la neige, le vent, le froid, ne l'empêchaient pas de servir, de se dévouer. L'hiver, on le rencontrait sur les routes neigeuses, riche de son dévouement, débordant d'humour joyeuse. Son endurance surprenait; on s'étonnait de le voir, de le savoir sur des chemins où les plus aguerris contre la mauvaise température n'osaient pas s'aventurer. Il avait l'air d'un bonhomme de neige, jailli de la plaine ensevelie sous le froid et le verglas. Coiffé d'une casquette de peau de chat qui lui cachait les yeux, spectre mouvant, en lutte contre les éléments déchaînés, les doigts craquelés de froid, il soufflait dans sa trompe pour se donner du cœur et signaler son arrivée ou son passage.

Le soir venu, il recevait l'hospitalité des familles riches ou pauvres. Il réchauffait ses membres gelés près du feu. Il riait avec une gaité d'enfant. Il causait; on le faisait causer. La conversation oscillait entre ses impressions sur le mauvais temps et ses courses quotidiennes.

Pour les écoliers du collège de Sainte-Anne de la **Pocatière**, il représentait tout un monde. Aussitôt qu'il arrivait, on l'entourait, on se mettait à rire, à chanter. Chouinard aimait à s'arrêter là. Il adorait être entouré, flatté. Cela lui créait une espèce de paternité idéale; il épousait les soucis, les chagrins, les joies des élèves. Il se faisait le commissionnaire d'heureuses nouvelles auprès des parents; il leur apportait aussi des lettres de leurs fils. Une lettre qui n'est pas mise au bureau de poste, qui n'est point lue par le directeur du collège, c'est presque un fruit défendu.

Les jeunes élèves le chargeaient donc de commissions; ils le priaient de transmettre aux parents leurs désirs, leurs plaintes, leurs remerciements pour « douceurs » envoyées.

Des conversations s'engageaient entre Chouinard et les écoliers. Ils voulaient être mis au courant des moindres événements qui avaient pu se produire au village, dans leurs familles.

On le taquinait de mille façons et quelquefois assez baroques. Chouinard avait un langage à lui de paysan, à demi articulé. Il arrachait le rire par ses déformations de mots. Il parlait un patois en usage parmi le bas peuple.

Ainsi, pour dire *scélérats* aux élèves qui l'assaillaient, il s'écriaient: *Scérélats, vérolutionnaires*; le drapeau de Carillon devenait sur ses lèvres le *drayon de Caripeau*. Une maison de *corruption* pour *correction*; un *p'tit pot d'gré* pour un *typographe*, *chimaigres* au lieu de *chimères*, *conversation* des pécheurs, au lieu de *conversion* des pécheurs; *cathédrale* dans l'œil (*cataracte*); *pilunes* pour le *ver* Saint-Hilaire (*pilules* pour le *ver* solitaire); les *rédi-pères* (*érisypèles*), les maladies de *longueur* (*langueur*); les inflammations de *père Antoine* (*péritoine*), les enfants morts de *conclusion* (*convulsions*), etc., etc.

Ses prières à Dieu ne laissaient pas d'être bizarres. L'oraison dominicale ne se reconnaissait plus. Il disait: « *Pater Noster, purgatoire credo in Deum l'ordre et le mariage, sans exagération ni excuses, nostris infunde, péché mortel, péché véniel, christum robiscum, pauvre homme, ainsi soit-il.* »

La Salutation angélique débutait de la façon suivante: « *Nagez Maria*, et se terminait par ces mots: *La p'tite Laure a Narcisse et la grosse Philomène et in hora mortis nostræ, amen.* »

Renovavit était traduit ainsi: *Le traîneau va vite, A porta inferi*, par *apportez la ferrée, sedes sapientiæ*, par *ses treize sapins sciés*.

Mors stupebit (*marches-tu, bibitte*).

Benedicta tu (*L'bom Baptiste Têtu*).

Vas spirituale (*Va ous'tu pourras aller*).

Adjuvandum (belle jument d'homme).

Qui es in cælis (qui est-ce qui sait lire).

Sanctificetur nomen tuum (son p'tit fils Arthur ramène-t'y l'homme).

Sed libera nos a malo (de Saint-Morissette à Saint-Malo).

Chouinard mourut gelé dans la neige, sur les côtes de Matane, étant allé y porter une lettre.

Voici maintenant Cotton, une curieuse espèce de cénobite, aux allures mystérieuses et hypocrites. Il avait établi sa demeure sur l'une des montagnes qui entourent Kamouraska. Il y vivait seul, de la charité des gens, de ce que les enfants allaient lui porter. Il s'était querellé avec le curé; on ne le revoyait plus à l'église. Considéré comme un type à part, il disparaissait certains jours de l'année. Il revenait chargé de provisions et d'argent. Les « bonnes femmes » expliquaient ce mystère en disant qu'il avait été enlevé par les anges, qu'il redescendait ensuite sur la terre. Quant à lui, il demeurait muet sur ses absences.

Il était curieux d'aspect physique. Fréchette le décrit de la façon suivante:

Le dos voûté, le cou long, mince et fortement sillonné par la protubérance des tendons, l'œil chassieux et fuyant, la démarche hésitante, il paraissait avoir vieilli avant le temps, et cependant, dans sa chevelure claire et filandreuse, comme dans sa barbe rare et mal peignée — toutes deux d'un roux jaunâtre et sale — pas un poil ne faisait mine de grisonner.

Rien d'animé dans sa figure aplatie et blafarde. Le sang ex-

traversé par ci par là dans les tissus cutanés, surtout aux pommettes, faisait contraste avec la pâleur des lèvres et l'entourage de bistre qui cerclait ses yeux éteints. Les cheveux rares séparés par une raie au milieu du front, mode tout à fait inusitée à cette époque, se collaient sur les tempes et derrière les oreilles, s'allongeant en longues mèches plates, et se relevant un peu aux extrémités, sur le collet d'un vêtement de cotonnade bleue, moitié blouse, moitié soutanelle. Une façon de pantalon chinois en serge noire, qui lui tombait à peine à la cheville, des chaussettes de laine blanche, des pantoufles de cuir jaune, deux doigts de flanelle autour du cou, des tampons d'ouate dans les oreilles complétaient l'accoutrement.

L'homme marchait la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche, à petits pas, les genoux serrés, saluant à chaque parole, se frottant sans cesse l'une contre l'autre ses mains aux jointures noueuses, quand il ne les tenait pas dévotement croisées sur sa poitrine rentrante. En somme, une tournure de papelard.

Accompagné de quelques amis, Fréchette est allé voir cet ermite et cela constitue le fond du récit.

Un jour de vacances, en compagnie de deux camarades de collège, Charles et George — ce dernier, gibecière sur la hanche et fusil à l'épaule — je me dirigeais, dès le matin, vers la montagne de l'anachorète, déterminé à faire l'ascension, tâche assez facile, du reste, pour mes jarrets de seize ans.

Nous fîmes le tour de la cabane, gravîmes quelques marches, et, au pied du léger talus sur lequel se dressait le piédestal d'une immense croix toute bardée de fer blanc, nous aperçûmes, à genoux et nous tournant le dos, un être singulier, les bras étendus, dans l'attitude de la plus profonde contemplation.

Il ne bougeait pas.

George toussa.

Même immobilité.

Nous toussâmes à notre tour, et consciencieusement.

Alors l'homme eut un soubresaut, se leva, fit un grand signe de croix, se retourna vers nous comme un automate, puis, simu-

lant la plus vive surprise, et prenant tout à coup les manières les plus obséquieuses:

« Ah ! pardon, mes frères ! dit-il d'une voix traînante et nasillarde qu'il s'efforçait de rendre aussi onctueuse que possible en affectant des intonations féminines, pardon de ne pas vous avoir entendus plus tôt. J'étais dans le Seigneur. »

Fréchette, avec ses amis, fut reçu comme un prince. Le solitaire leur servit un bon repas qu'il égaya de patenôtres et de papelardises. Ce solitaire semblait dénué d'imagination; il éprouvait devant la nature une admiration froide qui se traduisait par un seul mot: « C'est beau ! » Il l'admirait sans phrases, comme une brute.

C'est également un bien étrange type que Groperrin, poète populaire, tour à tour chansonnier, organisateur de conférences, et pince-sans-rire.

Louis Fréchette nous le dépeint ainsi: « Vêtements chiffonnés, tête chiffonnée, nez chiffonné, tournure chiffonnée; tout cela ne contribuait pas à en faire un personnage imposant. »

Il était repoussant avec sa barbe et ses grands cheveux châtains sales, sa bouche carrée et ses yeux bleu faïence, trop rapprochés sous des sourcils en broussaille où s'arquait parfois je ne sais quel bizarre accent circonflexe, — peut-être cet angle mystérieux dont le sommet sépare le génie de l'aliénation mentale. Ajoutez un ruban rouge flambant autour d'un chapeau de feutre qui n'était pas neuf, et vous voyez Groperrin d'ici.

Fréchette incline à croire que c'était un mystificateur qui se moquait de la foule. Il en profitait pour écouler sa modeste industrie de vers et de chansons.

Il cumulait deux métiers: celui de savetier et celui de rimailleur. Fréchette a conservé les poésies de ce rimeur. L'une s'intitule: « La Muse Populaire de Groperrin; réponse à une lettre d'insultes. »

Il se prétendait proscrit de l'Europe et entretenait les plus curieuses légendes sur son origine. Il était connu des souverains, il le disait du moins; il aimait à chanter une chanson qui avait été goûtée par la Reine d'Espagne.

Par ailleurs, il se vantait d'avoir refusé les faveurs royales, racontait qu'il avait répondu aux envoyés de la Reine d'Espagne, qui le faisait mander, par les paroles suivantes: « Allez dire à votre maîtresse que les vers du philosophe Groperrin sont trop beaux pour servir de jouets aux persécuteurs de l'humanité. »

Dans les productions poétiques de Groperrin il entre de tout: romances de saule pleureur, refrains bachiques, grivoiseries, stances, satires politiques, philippiques à l'emporte-pièce. C'est un poète burlesque, bariolé, farci de grossièretés.

Il ne se contentait pas seulement de composer des vers, il chantait et déclamait tour à tour. Chansonnier, il s'attaquait à tous les thèmes. Il avait une chanson sur les dentistes, une autre sur les clochers, celle-ci sur le Prince de Galles, celle-là sur les patineuses, la citadelle, le beau temps, les amoureux...

L'une de ses brochures portait le titre suivant: *Les vrais misérables, poésies incomparables du phi-*

losophe Groperrin. Prix 6d. ou 50 centimes. Jersey, 1861.

Ses opinions sur Hugo méritent d'être citées pour leur drôlerie. Il en parlait avec hauteur, comme d'un poète bien inférieur à lui, ou comme son rival.

(*Les Misérables* venaient de paraître.)

On parle beaucoup de Hugo. Pardi, c'est pas difficile de se faire un nom quand on a des avantages. Il sait l'orthographe, lui. Il peut écrire ses vers lui-même. (Groperrin ne les écrivait jamais. Il allait chez l'éditeur et les faisait imprimer sur le champ.) C'est sa supériorité sur moi. Mais tout le monde vous dira que ses poésies ne peuvent être comparées à celles de Groperrin, philosophe-cordonnier. Il le sait bien, du reste; et c'est pour cela qu'il n'a jamais pu me sentir, mais je m'en fiche un peu, par exemple ! Victor Hugo n'est pas autre chose qu'un aristo, tandis que moi, je suis un homme de génie. Voilà ! Je ne lui envoie pas dire.

Tel est Groperrin, poète, anarchiste, révolutionnaire et qui, dans son volume de poésies, fulmine contre Louis-Philippe, Victor-Emmanuel, Napoléon III, tous les souverains de l'Europe, et qui loue les révolutionnaires tels que Garibaldi.

Dominique ! Celui-ci se moque de Monsieur le Curé, et pour cause. Songez donc que son grand-père, échappé d'un naufrage, avait offert à l'église Saint-Joseph, en remerciements pour protection reçue du Ciel, une petite frégate finement travaillée. Or, le curé, après l'avoir accrochée quelque temps au mur de l'église, la fit reléguer dans le grenier parce qu'elle était un objet de distraction durant les offices religieux. Le petit-fils du donateur s'en déclara froissé. Il vit là une sorte de profanation et en conçut un vif ressentiment. Peu

de temps après, il lui arrivait, par intermittences, de perdre la raison. Sa folie, sans être furieuse, se manifestait avec éclat. Il allait partout, semant ses prédications car il avait la manie prêchante. Il soulevait les rires, les encouragements de ses auditeurs. Et il rêvait toujours de « réhabiliter » la frégate de son grand-père. Dans cette intention, il se rendait chez le curé du village voisin avec qui il conférait sur les moyens de transporter dans son église cette frégate qui possédait, à ses yeux une valeur d'art extraordinaire. Il rêvait de manifestations publiques enthousiastes, d'un déploiement de Saint-Jean-Baptiste: cortège, processions, paroissiens en tenue du dimanche.

Que de courses inutiles, que de discours dont l'éloquence chaleureuse s'épancha en pure perte. Il s'épuisait en allées et venues. Il n'arrivait à convaincre personne de la nécessité de transporter dans l'église de la paroisse voisine la petite frégate reléguée au grenier.

Ces agitations d'un fou assez inoffensif étaient fécondes en loufoqueries. Dominique se fabriquait une longue croix aux bras de laquelle il faisait clouer ou attacher ce qu'il pouvait trouver de bouquets artificiels, de franges, de bibeloteries, de rubans de toutes couleurs. Il s'en allait sur les routes, demandant à chacun d'orner cette croix. On se prêtait volontiers à sa manie: bouquets, rubans s'amoncelaient. Quand elle disparaissait sous les objets donnés, il se mettait à chanter des cantiques et à prêcher. Son langage s'inspirait de la Bible.

« Je suis venu parmi les miens et ils ne m'ont pas reconnu. »

« J'arriverai comme un voleur. »

« Je détruirai le Temple et je le rebâtirai en trois jours. »

« Je suis venu apporter la guerre et non la paix. »

Toutes les images sacrées y passaient. Une foule de curieux s'amusaient de ces démonstrations burlesques.

Voilà le type, le détraqué, l'un des détraqués les plus étranges des contes de Louis Fréchette, etc.

Nous avons maintenant une idée assez complète de ces récits en prose. M. Halden dit à propos des *Originaux et Détraqués*: « Fréchette excelle à faire vivre le bonhomme qu'il nous présente, à le caractériser d'un trait énorme, à côté duquel tout disparaît. Il nous montre des personnalités rudimentaires, des âmes à l'état très simplifié, livrées au monodéisme, dirions-nous, si nous ne craignons d'emprunter un des plus vilains termes à la psychologie expérimentale. »

Fréchette se montre, en effet, heureux dans la peinture de ces grotesques. Il note les moindres détails de la vie de ses personnages. Il les voit, tente de nous restituer leur physionomie; il enregistre tout ce qui peut nous aider à la connaissance de l'homme dont il nous expose les prouesses: actes, paroles, mouvements des corps, grimaces du visage. Il s'attache aux étrangetés et s'y complaît, croyant être dans la bonne voie du réalisme. Pas de psychologie fatigante, pas même l'ombre de psychologie. Si ces originaux et ces détra-

qués ne se prolongent pas dans une vision profonde, si leur évocation ne se grave pas dans notre imagination, tels qu'ils sont, ils peuvent néanmoins intéresser. Leurs portraits physiques sont fort réussis. Visiblement Fréchette s'est appliqué à nous en donner une reproduction vivante et colorée.

Voilà une galerie où s'est rangée une série de visages canadiens, revus, recréés par Fréchette. Il leur a laissé beaucoup de leur vérité naturelle. Dans leurs manies se reflètent leur âme, triste ou gaie, influencée par le destin et brisée par lui. Des descriptions heureuses, quelque chose de l'âme locale d'un petit pays se révèle à travers ces pages et ces types populaires.

Il serait vain d'écrire à leur propos le mot d'universalité. Ce sont des types purement locaux, purement québécois, d'une époque aujourd'hui révolue. Ce sont des « accidents » dans l'existence d'une petite ville; on n'en retrouve plus aujourd'hui qui puissent leur être comparés. Les types de maintenant n'offrent pas de parenté avec eux; ils sont amusants pour d'autres raisons. Oneille revivant, n'aurait probablement plus le même succès. On ne le trouverait plus digne d'attention

Ces types ont été emportés par la vague du temps, avec cette naïveté, qui faisait la fraîcheur d'âme et d'esprit des Québécois de jadis.

LA NOËL AU CANADA

La Noël au Canada, c'est peut-être son meilleur livre de prose, quoiqu'il ne nous semble pas présenter des qualités bien supérieures à celui que nous venons de résumer à larges traits. Il a seulement été plus lu, mieux goûté.

De ces récits, il faut sans doute mettre à part *Tom Caribou* et *Titange* où s'épanouit l'idiome québécois, ce parler populaire qui n'est compréhensible qu'à une oreille canadienne. Dans la bouche du paysan et de l'ouvrier, il a beaucoup de saveur: une saveur grasse, épaisse, pleine de relents d'épices. On aimerait que le paysan, seul, parlât ce langage. Il n'est pas bien sûr que l'on ne le retrouve pas chez des gens qui croient s'exprimer comme Bossuet et Fénelon.

Des souvenirs de Fréchette est né *La Noël au Canada*. Il a recueilli ses émotions d'enfant et d'homme mûr. En les transcrivant, il a eu l'impression de réveiller un monde endormi de choses fraîches et charmantes, cette pureté d'antan, cette candeur d'âme devant la vie, la prise de contact avec un univers vieilli et qui, pour lui, avait un air de découverte.

Dans sa préface, il avoue ne pas prétendre à rajeunir un thème sur lequel tant de poètes et d'écrivains ont écrit, et parfois des chefs-d'œuvre. Son seul désir est

de faire cadeau à ses enfants — le livre leur est dédié — de quelques fables qui ont souri à son enfance, de quelques contes qu'il a retenus.

Petite Pauline, Le Violon de Santa Claus, La Bûche de Noël, Ouise, Jeannette, Tempête d'Hiver s'adressent à des enfants. On devine qu'ils sont d'une grande naïveté. Plaçons-les dans ce que l'on est convenu d'appeler la littérature enfantine.

Une Aubaine, La Tête à Pitre révèlent un effort plus sérieux d'imaginer, de faire vivre une histoire. Mais à tout prendre, ce sont de frêles figures qu'en pressant avec les doigts on verrait tomber en poussière. Ne soyons pas si cruels, car elles établissent un contraste certain avec d'autres visages qui sont plus consistants, qui manifestent une santé aussi éclatante que celle de leur créateur.

Et je vous présente Jos Violon.

Jos Violon ! Pourrions-nous en parler avec quelque liberté ? Non pas que nous voulions en dire du mal, mais le situer à sa vraie place. Il manque tout à fait de poésie, mais il est copié sur la réalité. Il l'épouse dans toute sa crudité. Il parle comme il marche, respire, chante. A cause de cela, il est très attachant. Véritable paysan, mais qui n'a rien d'endimanché. Il est vrai comme la nature dont il est issu, le sol rempli de gravier, de blé, de fruits et d'or. Il est exemplaire et symbolique.

Jos Violon est un homme de chantier. Durant sa jeunesse il a mené une existence aventureuse, difficile, remplie d'événements extraordinaires. Un soir de

Noël chez le forgeron Bilodeau, les invités le prient de narrer une histoire, un conte de Noël. Il consent volontiers et fait le récit d'une nuit de Noël dans le chantier où il travaillait. Il y connut un type singulier nommé *Tom Caribou*. Cet homme n'avait peur de rien: ni de Dieu, ni du diable. Il n'avait pas son pareil: et puis grand buveur, ivrogne fieffé.

Toujours que, pour parler, m'a dire comme on dit, à mots couverts, Tom Caribou ou Thomas Baribeau, comme on voudra, était un gosier de fer blanc première qualité, et par-dessus le marché, faut y donner ça, une rogne patente; quelque chose de dépareillé.

Quand je pense à tout ce que j'ai entendu découdre contre le bon Dieu, la Sainte Vierge, les anges et toute la saintarnité, il m'en passe encore des souleurs dans le dos.

Il inventait la vitupération des principes.

Ainsi parle Jos Violon que nous allons citer au cours de ce résumé.

Ah! l'enfant de sa mère, qu'il était chéti, c't' animal-là!

Ça parlait au diable, ça vendait la poule noire, ça reniait père et mère cinq six fois par jour, ça faisait jamais long comme ça de prière: enfin, je vous dirai que toute sa gueuse de carcasse, son âme avec, valait pas, sus vot' respèque, les quat' fers d'un chien. C'est mon opinion.

Y avait pas manque dans not' gang qui prétendaient l'avoir vu courir le loup-garou à quat' pattes dans les champs, sans comparaison comme une bête, m'a dire comme on dit, qu'a pas reçu le baptême.

Tant qu'à moi, j'ai vu le véreux à quat' pattes ben des fois, mais c'était pas pour courir le loup-garou, je vous le persuade; il était ben trop souël pour ça.

Tout de même, faut vous dire que pendant un bout de temps, j'étais un de ceux qui pensaient ben que si le flambeux courait queuque chose, c'était plutôt la chasse-galerie, parce qu'un soir Titoine Pelchat, un de nos piqueux, l'avait surpris qui descendait d'un grot' abre, et qui avait dit: « Toine, mon maudit, si t'as le malheur de parler de d'ça, je t'étripe fret, entends-tu? »

Comme de raison, Titoine avait raconté l'affaire à tout le chantier, mais sous secret.

Si vous ne savez pas ce que c'est que la chasse-galerie, les enfants, c'est moi qui peux vous dégoiser ça dans le fin fil, parce que je l'ai vue, moi, la chasse-galerie.

Oui, moi, Jos Violon, un dimanche midi, entre la messe et les vêpres, je l'ai vue passer en l'air, dret devant l'église de Saint-Jean-Deschaillons, sur mon âme et conscience, comme je vous vois là !

C'était comme qui dirait un canot qui filait, je vous mens pas, comme une ripouste, à cinq cents pieds de terre pour le moins, monté par une dizaine de voyageurs en chemise rouge, qui nageaient comme des damnés, avec le diable deboute sus la pince de derrière, qui gouvernait de l'aviron.

Même qu'on les entendait chanter en réponnant avec des voix de payens:

Vlà l' bon vent ! Vlà l' joli vent !

Mais il est bon de vous dire aussi que y a d'autres malfaisants qu'on pas besoin de tout ce bataclan-là pour courir la chasse-galerie.

Les vrais hurlots comme Tom Caribou, ça grimpe tout simplement d'un âbre, épi ça se lance su une branche, su un bâton, su n'importe quoi, et le diable les emporte.

Pour fêter la nuit du 24 décembre, les compagnons de Jos Violon reçoivent des hommes d'un chantier voisin l'invitation d'aller la passer avec eux. Un missionnaire, venu du Nipissingue, doit y dire la messe.

Batche ! qu'on dit, on voit pas souvent d'enfants-Jésus dans les chantiers, ça y sera !

On n'est pas des anges, dans la profession de voyageurs, vous comprenez, les enfants.

On a beau pas invictimer les saints, et pi escandaliser le bon Dieu à cœur de jour, comme Tom Caribou, on passe pas six mois dans le bois et pi six mois sus les cages par année sans être un petit brin siack sus la religion.

Mais y a toujours des imites pour être des pas grand'chose. pas vrai ! Malgré qu'on attrape pas des crampes aux mâchoires à ronger les balustres, et qu'on ne fasse pas la partie de brisque tous les soirs avec le bedeau, on aime toujours à se rappeler, c'pas qu'un Canayen a d'autre chose que l'âme d'un chien dans le moule de sa bougrine, su vot' respèque.

Ça fait que la tripe fut ben vite décidée, et toutes les affaires arrimées pour l'occasion.

Y faisait beau clair de lune; la neige était snog pour la raquette; on pouvait partir après souper, arriver correct pour la messe, et être revenus flèche pour déjeuner le lendemain matin, si par cas y avait pas moyen de coucher là.

Tom Caribou refuse de les accompagner, reste seul à la « cabane » dont le patron lui confie la garde.

Jos Violon part donc avec ses compagnons. Ils sont de retour au petit matin. La surprise est grande de ne pas apercevoir un filet de fumée qui s'échappe d'habitude de la cheminée. Ils trouvent la porte de la cabane ouverte et Tom Caribou absent. Munis de fusils, ils vont, à travers la forêt pour tâcher de le retrouver. Le patron siffle son chien Polisson, lui ordonne de chercher. Soudain, voilà que le chien, dressé sur ses pattes, se met à trembler de tous ses membres. On accourt et le spectacle suivant s'offre aux yeux:

Imaginez-vous que not' Tom Caribou était braqué dans la fourche d'un gros merisier, blanc comme un drap, les yeux sortis de la tête, et fisqués sus la physiologie d'une mère d'ourse qui tenait le merisier à brasse-corps, deux pieds au-dessous de lui.

Batiscan d'une petite image ! Jos Violon est pas un homme pour cheniquer devant une crêpe à virer, vous savez ça ; eh ben le sang me fit rien qu'un tour depuis la grosse orteil jusqu'à la fossette du cou.

C'est le temps de ne pas manquer ton coup, mon pauvre Jos Violon, que je me dis. Envoie fort, ou ben fais ton acte de contorsion !

Y avait pas à barguiner comme on dit. Je fais ni une ni deux, vlan ! Je vrille mes deux balles raide entre les deux épaules de l'ourse.

La bête pousse un grognement, étend les pattes, lâche l'âbre, fait de la toile, et timbe sus le dos les reins cassés.

J'avais encore mon fusil à l'épaule, que je vis un autre paquet dégringoler de l'âbre.

C'était mon Tom Caribou, sans connaissance, qui venait s'élonger en plein travers de l'ourse les quat' fers en l'air, avec un rôdeux de coup de griffe dans le fond... de sa conscience, et la tête... devinez, les enfants ! ... La tête toute blanche !

Oui, la tête blanche ! La crignasse y avait blanchi de peur dans c'te nuit-là, aussi vrai que je vas prendre un coup tout à l'heure, avec la grâce du bon Dieu et la permission du père Bilodeau, que ça lui sera rendu, comme on dit, au sanctus.

Oui, vrai, le malvat avait vieilli au point que j'avions de la misère à le reconnaître.

Pourtant c'était ben lui, fallait pas l'ambâdonner.

Vite, on afistole une estèque avec des branches, et pi on couche mon homme dessus, en prenant ben garde, naturellement, au jambon que l'ourse y avait détérioré dans les bas-côtés de la corporation ; et pi on le ramène au chantier, à moitié mort et aux trois quarts gelé raide comme un soucisson.

Vous allez me demander quelle affaire Tom Caribou avait dans c'te fourche.

Eh ben, dans c'te fourche y avait un creux, et dans ce creux notre ivrogne avait caché une cruche de whisky en esprit qu'il avait réussi à faufler dans le chantier, on ne sait pas trop comment.

On suppose qu'il nous l'avait fait traîner entre deux eaux, au bout d'une ficelle, en arrière du canot.

Toujours est-il qu'il l'avait ! Et le soir, en cachette, il grimpait dans le merisier pour aller emplir son flasque.

Ramené à la cabane, soigné par les hommes du chantier, Tom Caribou était persuadé qu'il avait eu affaire au diable.

Fallait le voir tout piteux, tout cireux, tout débiscaillé, le toupet comme un croxignole roulé dans le sucre blanc, et qui demandait pardon, même au chien, de tous ses sacres et de toutes ses ribotes.

Il ne pouvait pas s'assire, comme de raison; pour lorse qu'il était obligé de rester à genoux.

C'était sa punition pour pas avoir voulu s'y mettre d'un bon cœur le jour de Noël...

Et crie ! crac ! cra !

Sacatabi, sac-à-tabac !

Mon histoire finit d'en par là.

Il était nécessaire de donner des extraits de ce récit pour en faire goûter, autant qu'il se peut, l'intraduisible saveur. Comment, en effet, dans le français actuel, donner une idée de cette langue fortement imprégnée de canadianisme ? Si éloignée que soit cette façon de parler de celle que l'on entend sur les boulevards parisiens, dans les salons et ailleurs, elle offre un goût de terroir indiscutable et renferme un écho de l'âme du paysan canadien.

On peut dire, je crois, que si le français classique existait au Canada, il trouverait une source d'enrichissement dans les expressions, les images qui circulent dans la campagne canadienne. Malheureusement le français officiel subit l'invasion des mots anglais et américains, et il deviendra, dans quelques années, si une réaction ne se produit, une sorte de langage mi-français, mi-saxon qui sera incompréhensible à des Européens.

AUTRES QUERELLES

1893

Louis Fréchette soutint d'autres polémiques que celle de 1872, qui souleva tant d'intérêt. Elles eurent, jadis, du retentissement. La querelle littéraire avec William Chapman divisa les littérateurs canadiens en deux camps: les partisans de Fréchette, et ceux qui ayant à se plaindre du poète des *Oiseaux de Neige* applaudirent son rival.

L'abbé Baillargé, directeur d'une petite revue d'enseignement secondaire, *Le Bon Combat*, fit écho aux critiques de Chapman. Ce dernier reprochait à Fréchette d'avoir aveuglément subi l'influence de Victor Hugo, d'avoir pillé des vers un peu partout, dans Lamartine, Gautier, Coppée, et dans Chapman lui-même. Il publia une série d'articles, au *Courrier du Canada* et à *La Vérité*, qu'il réunit ensuite en un volume intitulé: *Le Lauréat*.

Il y a dans cet ouvrage bien des remarques justes; néanmoins Chapman met trop d'ingéniosité à surprendre Fréchette en flagrant délit d'imitation servile. Il est indéniable que Fréchette s'est inspiré de Hugo, mais la critique de Chapman c'est du dénigrement systématique, et les rapprochements qu'il établit sont fort douteux. Quant aux commentaires sur son style, ils veulent faire croire que Fréchette

ignore la langue française, qu'il l'écrit comme elle lui fut enseignée. Quoi qu'il en soit ce pamphlet constitue un document curieux sur les mœurs littéraires de ce temps-là; il nous révèle l'âpreté, la vanité incommensurable de ces littérateurs, accompagnées d'une extraordinaire puérilité. Ces écrivains, ces poètes, ces critiques étalent tous un orgueil excessif. Fréchette, Chapman, Routhier, Baillargé, etc. se meuvent dans une suffisance réjouie: ils semblent toujours sur le point de croire qu'ils ont découvert la littérature, Dieu, le Canada, l'Amérique et la France. Il est terrible de songer qu'ils ont été, durant longtemps, les dispensateurs de l'esprit français, que la poésie, la critique, la morale, la philosophie, ont eu en eux des représentants écoutés et applaudis. Ils nous permettent aujourd'hui de mesurer les aspects bizarres de la vie intellectuelle au Canada à une certaine époque.

Marc Sauvalle (1857-1920), ami de notre poète, répond à Chapman, et il prouve que le critique de l'auteur des *Oiseaux de Neige* a commis les mêmes fautes dont il cherche à accabler Louis Fréchette. Des vers de M. Chapman il relève certains hémistiches qui furent copiés de Fréchette, quand ils n'étaient pas volés à Hugo et à d'autres poètes français. M. Chapman réplique que ses vers ont été dénaturés par des adversaires de mauvaise foi, etc.

Sauvalle tâche de disculper l'auteur de *La Légende d'un Peuple* d'une accusation que tout le monde a portée contre lui au sujet de *La Voix d'un Exilé*: imitation par trop certaine des *Châtiments*.

Bref, cette polémique littéraire n'offre pas un très grand intérêt. Nous y apprenons que Fréchette et Chapman doivent beaucoup à Hugo, etc.

Plus piquante est la polémique sur l'éducation. L'abbé Baillargé défend l'enseignement classique. Il vole au secours des maisons d'enseignement secondaire. Louis Fréchette demande l'adoption de programmes nouveaux, dénonce les étroitesse et les insuffisances de ceux qui existent. Le débat est très vif, comme on peut le supposer. Louis Fréchette reproche aux directeurs des collèges d'être jaloux de leur autorité, d'être obstinément fermés aux réformes qu'on leur propose. Puis, ils se montrent hostiles aux moindres progrès. Ils refusent de collaborer avec le père de famille; ils se déclarent maîtres absolus des enfants confiés à leur garde. Fréchette se plaint que les parents soient privés d'une tutelle qui leur revient de droit. Et d'ailleurs l'enseignement classique, celui que l'on donne dans les collèges de la province de Québec, est plus apte à former des prêtres que des citoyens, des hommes du monde. Il y vise davantage d'après Fréchette. Voyez alors la lacune; elle crève les yeux. Le poète ne veut pas d'une instruction purement cléricale: le citoyen, le laïque, réclame un enseignement qui doit le préparer à jouer un rôle dans la société civile.

Il proteste contre le traitement de faveur accordé aux religieux et aux prêtres. Il est injuste que le laïque, seul, soit forcé de passer un examen quand le religieux n'est pas tenu de fournir des preuves de sa

compétence. Et il s'élève contre ce système qui prétend qu'un homme, ignorant les mathématiques ou la philosophie, les enseigne du jour au lendemain afin d'en retirer un gain personnel ou un gain au profit de la communauté. Il cite les paroles d'un supérieur de collège à un professeur, qu'il nous donne comme authentiques: « Vous êtes faible en mathématiques, enseignez-les et vous les apprendrez. » Il raille cette façon de comprendre le rôle de l'éducateur et la trouve lamentable. Et pour empêcher les complaisances et les injustices des professeurs, il demande qu'un contrôle sévère soit institué à propos des diplômes délivrés par les collèges.

Il condamne aussi l'uniformité de l'enseignement secondaire. Construits sur un moule identique, les collèges offrent entre eux une ressemblance simiesque. Les parents ne peuvent choisir un collège de préférence à un autre, où leurs enfants puiseraient une éducation plus solide et des connaissances plus approfondies. Ce qui règne d'après ce critique, c'est l'immobilité dans la routine, l'étroitesse d'esprit, la peur folle du nouveau. Aucune velléité de progrès se dessine. Voilà ses récriminations.

Puis, c'est une charge contre les langues latine et grecque: l'étude des langues anciennes pratiquée, d'après lui, en surface, et sans profondeur, ne « réalise » pas chez les jeunes élèves ce miracle de culture classique que l'on admire ailleurs et qui, au Canada, n'en est qu'un pâle reflet. A cause de

cela, on sacrifie trop la syntaxe française et on dédaigne d'enseigner la langue anglaise.

Il fait grief en plus à l'enseignement classique de bannir le calcul mental, la comptabilité, tout ce qui est d'ordre pratique. Et l'histoire, la géographie, la littérature passent à l'arrière-plan.

Il revient sur la question de l'enseignement littéraire; il en constate l'insignifiance. Les génies du XVII^e sont seuls connus et de quelle façon ! Quant aux romantiques, ils sont mis à l'index. Et puis il y a une ignorance totale des littératures étrangères, si on en excepte les latins et les grecs, passés à travers tous les cribles. Le dauphin et le duc de Reichstadt étaient mieux traités.

Pas de notions artistiques. Il demande que l'on enseigne les éléments d'architecture, de l'art en général, et à défaut de mieux que l'on fasse un historique succinct des grands hommes qui ont illustré les autres peuples.

Et il condamne le langage qu'emploient les professeurs avec les élèves. Ne s'imaginent-ils pas sottement parler comme Louis XIV ou Bossuet et, ce qui pis est, ils entretiennent le public dans ce « préjugé favorable ».

Si les élèves parlent mal, la faute en est à leurs professeurs. Ceux-ci, en plus, ne doivent pas raconter à leurs élèves des histoires rabelaisiennes, etc., etc.

Voulant prouver que l'on écrit mal le français dans les collèges, Fréchette revient à plusieurs reprises sur les barbarismes, les anglicismes, les fautes de syntaxe,

les niaiseries qu'il a découverts dans *Le Couvent*, *L'Etudiant*, *Le Bon Combat*, publiés à Joliette par M. Baillargé et qui étaient répandus dans toutes les institutions religieuses de la province de Québec. Il monte en épingle les phrases suivantes:

1^o Notre course de santé est terminée.

2^o Une plainte amère s'échappe de la plume en songeant à tout le temps que nous avons perdu, et cela devant la marée montante d'antagonistes qui nous exploitent et qui convoitent de plus en plus une terre achetée par le sang de nos ancêtres.

3^o Les Madrilènes sont particuliers sur la toilette: haut col, cravattes (avec deux t) de soie avec épinglette, poignets saillants avec boutons.

4^o Nuit massacrante. Douleurs qui me font croire à un commencement d'inflammation des intestins. Je le note pour marquer en même temps que trois prises de bismuth ont fait cesser toute guerre intestine. En voyage, ayons toujours quelques prises de cette excellente poudre.

5^o La politesse dans le monde n'est souvent qu'un sépulcre blanchi.

6^o Une longue instruction nous eut (sic) fait fondre sans rien fonder.

7^o Le seul à seul des jeunes gens et des jeunes filles, voilà ce qui davantage enlève sa fleur à notre jeunesse.

8^o Elle se trouve si bien dans cette eau qu'elle demande à prolonger la durée de son bain. Après plusieurs ablutions, la jeune fille se trouve guérie, à ce point que son frère venant un soir de Québec pour la voir, se trouve tout transporté en la trouvant si bien.

9^o Gladstone s'élève avec véhémence contre la législation crocodile de la coercition en Irlande.

10^o Il imite à la perfection le bruit de la scie sur le bois, et toutes les circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent le débouchement d'une bouteille.

11^o Je prends le dîner chez M. X. Mme X. son épouse (saluez, Monsieur Prud'homme) possède une servante de quinze à seize ans. Cette jeune fille promet beaucoup pour l'avenir. Sa maîtresse lui ayant fait un reproche mérité et modéré, elle lui répondit sans sourciller: « Laisse-moi donc tranquille, damnée vache ! »

12^o Lorsque l'on converse aux « eaux » avec une femme, il faut la laisser libre une heure avant le dîner et une heure avant le souper, afin de lui permettre de rafraîchir sa toilette, etc., etc.

Enfin, Fréchette affirme — ce qui est très vrai — que les institutions irresponsables et sans concurrence ne prospèrent pas. On comprend qu'il souhaite un enseignement classique non plus réservé uniquement au clergé, et qu'il appelle de ses vœux la création de lycées: ce qui peut fort bien se défendre sans mériter les foudres de l'excommunication.

Que répond M. Baillargé ?

Il prétend que Fréchette se trompe et que les éducateurs ne sont pas fermés aux suggestions des parents, qu'ils ne leur déniaient pas le droit de s'occuper de ce qui est enseigné à leurs enfants.

En outre, les méthodes pédagogiques sont, selon lui, en progrès. On ne néglige rien pour les perfectionner. Sur l'étude de l'anglais, sa nécessité dans un pays bilingue comme le Canada, M. Baillargé est d'accord avec Fréchette. Il a écrit un long article dans *Le Bon Combat* sur ce sujet.

M. Baillargé reprend à sa manière la critique de Chapman à propos de la poésie de Fréchette. Il l'accuse d'avoir plagié les romantiques français. Il se donne beaucoup de mal et ne prouve pas grand'chose.

Sur la question du langage au collège, M. Baillargé est fort embarrassé. Il en rejette la faute sur les parents des élèves et tente une vague justification qui ne vaut à peu près rien.

Le livre de Fréchette sur l'éducation est plein de critiques violentes, exagérées sans doute, courageuses aussi, car elles firent, en 1893, réfléchir les intéressés et passionnèrent les esprits de l'un et l'autre camp.

Ces critiques étaient plus applicables autrefois à un état de choses qui sévissait dans toute sa force. Elles ont pu ouvrir les yeux, faire disparaître les abus, hâter les réformes, imposer le choix de méthodes plus sûres. En tous cas, on peut se demander si, malgré leur virulence, elles n'ont pas contribué pour une grande part à améliorer l'enseignement, à le rendre plus humain. Les critiques ont toujours du bon, parce que les institutions humaines sont faillibles. Il n'est pas mauvais, même quand elles se croient parfaites, de rêver pour elles des améliorations, le progrès. A l'époque où elles parurent, elles ont, sans doute, déplu, soulevé des protestations. Maintenant que l'on peut mesurer le chemin parcouru, les changements qui se sont opérés dans l'enseignement collégial et ailleurs, force nous est de constater qu'elles contenaient une large part de vérité. Le bien est donc sorti de ces critiques. On ne peut que s'en réjouir.

LOUIS FRECHETTE

Auteur dramatique

•

VÉRONICA

1900

Louis Fréchette s'est essayé au théâtre. Malgré la réclame tapageuse que ses amis firent autour de ses drames représentés à Montréal, ce fut un succès bien aléatoire et de pure complaisance. La pensée et l'expression sont ici d'une commune faiblesse. Aucune qualité de forme ne donne vie à une matière qui, dans les mains d'un homme de métier, eut à coup sûr fait impression, car les sujets choisis prêtaient à de belles scènes, à des effets certains.

Félix Poutré (1878), c'est le récit, mis à la scène, des aventures cocasses de ce patriote dans la prison où on enferma ceux qui, en 1837, prirent part à l'insurrection. Félix Poutré se livre à mille excentricités, donne l'illusion qu'il est devenu fou. Grâce à ses simulations, il finit par être libéré et échappa à la mort, car il était sur la liste des condamnés à l'échafaud.

Cette pièce connut un vif succès populaire. Elle fut jouée sur les petits théâtres de quartier et à la campagne.

Nous ne parlerons pas du *Retour de l'Exilé* (1880) qui est une adaptation de *La Bastide Rouge* d'Elie Berthet. Fréchette n'en a jamais publié le texte. Toute une polémique s'engagea autour de cette pièce,

car il avait omis de dire que c'était une transposition à la scène canadienne d'un roman français. Nous savons par les journaux du temps que des protestations s'élevèrent à cette occasion; on traita Fréchette de plagiaire. Les amis du poète prirent sa défense, mais la polémique s'éternisa.

En 1881, parut une nouvelle pièce, inspirée par les événements de 1837: *Papineau*, drame en 4 actes.

On connaît l'histoire de Papineau. Dans son drame Fréchette nous en fournit une image qui choque par son extravagance, et nous souscrivons au jugement de M. Pascal Poirier qui parut alors dans *La Revue Canadienne*: « M. Fréchette en fait une figure risible du commencement à la fin de sa pièce. » En effet, Papineau évoque plutôt, ici, l'idée d'un compère de comédie que d'un grand chef. Ses gestes, ses paroles, ses actes, sont grotesques et absurdes. Les autres personnages prêtent à la même critique.

Cette pièce n'eut aucun succès et dût être retirée de l'affiche. Quand on redonna quelques années plus tard *Papineau*, aux « Nouveautés de Montréal », avec retouches apportées au premier texte, M. Olivar Asselin écrivit dans *Le Nationaliste* du 1er octobre 1905:

« Nous ne savons trop quelles retouches M. Fréchette a faites à *Papineau* depuis l'éreintement que M. Pascal Poirier servit à ce drame dans *La Revue Canadienne* il y a une trentaine d'années. On dit qu'il en a fait plusieurs, et même que le directeur artistique du « Théâtre Français » lui aurait fait d'excellentes suggestions. En tout cas, la représentation

d'un drame canadien en vers dû à la plume d'un auteur aussi connu que M. Fréchette n'est pas un événement banal, et il n'y a pas de doute que le « Français », de l'orchestre au paradis, regorgera de monde . . .

« M. Laurier a promis d'assister à une représentation. Allons tous voir M. Laurier. »

Du même journal (20 octobre 1905), sous le titre: *Deux Papineau*. Celui de l'histoire et celui de M. Fréchette:

« En lisant *L'Histoire de l'Insurrection du Canada* par Louis-Joseph Papineau, publiée en 1839 dans *La Revue du Progrès*, à Paris, et reproduite par M. Decelles à la fin de son ouvrage, il est une chose qui frappera ceux qui ont entendu au Théâtre-Français la parfaite ineptie qui s'intitule *Papineau*. C'est le contraste entre le jugement que le grand patriote portait sur la bureaucratie et le gouvernement anglais, à tête reposée, deux années après Saint-Charles, et le discours final que M. Fréchette lui prête dans la deuxième édition de son drame.

« Le dramaturge comme le romancier peut compléter l'histoire ou en omettre certains détails non essentiels, si les règles de la mise en scène ou l'intérêt du récit l'exigent. Mais il n'a pas le droit de la fausser, encore moins de s'en moquer. La licence se double d'une lâcheté, quand, sous prétexte de travailler à l'union des races, mais en réalité pour flagorner basement un homme politique ¹ dans la conscience du-

1. M. Laurier, premier ministre du Canada.

quel la voix de Papineau retentirait trop douloureusement, on substitue à la dénonciation de l'oligarchie, sur les lèvres du patriote, un speech glycériné qui vous fait l'effet d'un clystère.

« N'était-ce pas assez à M. Fréchette de nous avoir donné tout au long de sa pièce un Papineau ridicule, la bouche pleine de mauvais discours de Saint-Jean-Baptiste ¹? Pourquoi avoir fait à sa mémoire l'injure de le représenter, à la chute du rideau, acceptant un sauf-conduit anglais avec des transports d'éloquence loyaliste, devant ses partisans voués à la déportation ou à l'échafaud ? »

Et puis, ce fut *Véronica*, représentée au Théâtre des Variétés de Montréal. « La pièce qui va suivre, dit Fréchette dans la préface, n'est pas absolument historique, elle est tirée des vieilles chroniques florentines. »

M. Guevazzi a écrit sur ce dramatique sujet une nouvelle dont la traduction parut dans *La Revue Britannique*.

Fréchette a fait quelques changements au texte dont il s'inspira. Cybo, de la famille des princes de Massa dans la pièce qu'il nous a donnée, s'appellera Veronica Cybo, ainsi que dans les chroniques florentines, et Catherine portera le nom de Stella. Veronica est l'épouse de Jacques Salviati, duc de Saint-Julien. Ce n'est plus grâce à la complicité du beau-fils de

1. Fête nationale des Canadiens français.

Catherine que Véronica se débarrassera de sa rivale. Un jeune turc, entièrement dévoué à la duchesse, sera l'exécuteur de ses desseins criminels. La suite de la pièce variera aussi. Guevazzi nous dit que c'est Véronica qui, le lendemain de l'assassinat, envoie à son mari dans une corbeille la tête de la maîtresse assassinée. Ici, c'est en ouvrant son coffret à bijoux que la tête de la malheureuse lui apparaît, tachée de sang, au milieu des rubis et des diamants. Ces changements plaisaient à un homme qui, comme Fréchette, était nourri de Hugo, de Dumas et de Sardou. On le voit assez, ce thème prêtait à des situations dramatiques, à cette sorte d'horreur tragique qui remplit les drames de l'auteur de la *Tosca*.

Mais racontons celui de Fréchette; nous allons nous rendre compte de la façon dont il emploie les éléments très riches qui, dans les chroniques florentines, donnaient lieu à des scènes émouvantes.

Au premier acte, le fils de Véronica, Angiolino, cause avec Yesouf et San Martino, lui aussi ami dévoué de la duchesse. On y apprend l'origine de l'étranger Yesouf, son histoire, sa vie errante de jadis au milieu des mers et sur les monts où le Kabyle

Promène ses troupeaux et sa tente mobile.

Angiolino se montre curieux des pays lointains que l'étranger a connus, ces pays si beaux où la force des hommes s'harmonise avec une nature riante et lumineuse. « Et l'enfant, dit-il ? » Yesouf lui raconte que cet enfant

... Avant de s'endormir,
Dans le calme des nuits, écoute sans blémir
Se mêler, chaque soir, au fond du désert chauve
Au chant de sa nourrice, un hurlement de fauve.

(Oh ! quel enfant sans peur et, assurément, sans reproche !)

Par ce pays d'Orient, décrit avec quelque minutie, nous faisons connaissance avec Yesouf que la duchesse armera pour sa vengeance. Il y sera porté d'autant plus facilement qu'il aime en secret Cybo, avec cette ardeur aveugle qui brûle dans l'âme d'un Oriental.

Au palais de Fiesole, Véronica et son mari donnent une fête brillante où se presse la noblesse florentine. Bernardo, le valet de chambre, et l'ancien précepteur du duc, San Martino, viennent d'apparaître. Bernardo ne peut taire la méfiance que Yesouf lui inspire. Il l'appelle « damné mal blanchi ». Le précepteur du duc se lance dans des considérations semi-chrétiennes, afin de calmer ce serviteur. Mais Bernardo se montre excédé de voir l'Oriental rôder autour de la duchesse, avec des airs de chien couchant.

Il ne comprend pas l'attachement de Véronica pour un tel personnage, même s'il a sauvé naguère, à Venise, un enfant qui était tombé dans le canal Pisan. Ne porte-t-il pas sur le bras la flétrissure du forçat ?

Le comte Féradini, oncle de Véronica, San Martino, font leur entrée au bal. Féradini félicite Salviati de la splendeur de la fête. Et le vieux comte de Féradini s'excuse de son départ (il est venu seulement faire acte de présence) car il est obsédé par la question scienti-

fique qui passionnait, à ce moment-là, certains esprits. C'est un partisan de Galilée, combattu par la curie romaine, et dont les découvertes effraient le duc Salviati. Ce sont là pour lui des rêveries de songe-creux. Féradini s'indigne d'un tel mépris, car il ajoute foi aux théories de ce savant. Le duc, lui, est l'avocat des idées reçues, des préjugés bien en cours. Et d'ailleurs que lui importe?

Pourvu que le soleil, fidèle à ses devoirs,
Levé tous les matins, se couche tous les soirs
Que toujours ses rayons, malgré les fronts moroses
Fassent mûrir la vigne, épanouir les roses
Et chanter, Italie, ô radieux séjour,
Sous ton beau ciel d'azur, les oiseaux et l'amour.

Le duc est volontiers poète et lyrique. Cependant, il veut bien donner un peu raison à son vieil oncle. Il lui promet même de s'employer auprès de Ferdinand, souverain de Florence, en faveur de Galilée.

Féradini a remarqué la froideur qui existe entre son neveu et la duchesse, le sombre désespoir dont celle-ci s'enveloppe depuis quelque temps. Il se fait paternel, conseille au duc de ménager sa femme, si absolue dans son amour, et âprement jalouse. Ici, soudainement, un coup de théâtre produit par un message qu'apporte Bernardo. Le duc pâlit d'émotion et, à travers ses balbutiements, il ordonne à un valet de seller son cheval, d'apporter un manteau de voyage et le coffret des insignes.

Mais avant de partir, San Martino tâche en vain de décider le duc à prendre congé de la duchesse. Celui-ci

supporte mal qu'on le sermonne. Il s'impatiente. Il dit que la duchesse est la proie de rêveries fausses, de soupçons ridicules. D'ailleurs, il est seul juge de ses propres actes. Et si elle veut lui faire une existence de reclus, il ne consentira jamais à une telle servitude. Un jeune homme comme lui n'enchaîne pas sa jeunesse aux pieds d'une femme; il lui faut la liberté. Plus tard, quand il sera devenu vieux, il jouera le rôle d'Hercule aux genoux d'Omphale. Maintenant, non. Et de quoi la duchesse se plaint-elle? Rien ne lui manque, elle est vénérée, riche, comblée de cadeaux. Sa vanité de femme doit être satisfaite puisqu'elle a des bijoux précieux.

San Martino défend Véronica. Il plaide en faveur de son amour, bien qu'elle soit plus âgée que son mari. Peine inutile! Salviati, amoureux d'une autre femme, n'entend rien. Il est sourd aux meilleures raisons. Oui, elle lui a apporté la richesse, il ne l'ignore pas, mais il lui a donné un grand nom.

Le premier acte se termine par une scène violente entre le duc et la duchesse. Véronica exhale d'amers reproches; elle se plaint de sa solitude, de son abandon. Elle croyait que les premiers jours heureux s'éterniseraient. Le duc s'énerve, s'agite; il court déjà en esprit au rendez-vous. Il veut en finir; il veut partir. Les paroles se font âpres, cinglantes. Il n'admet pas qu'autour de sa personne s'établisse une surveillance aussi tyrannique, car il a cru remarquer dans l'entourage de la duchesse que chacun de ses gestes était surveillé.

Un moment, la duchesse admettra qu'elle a tort. Mais c'est pour gagner du temps, tenter de le garder auprès d'elle. Elle lui demande ce soir, — faveur suprême ! — de rester avec elle, de « vivre entre ses bras ». Le duc est insensible. Véronica se fait plus pressante encore. Elle évoque mille et un souvenirs; elle les étreint pour ainsi dire, les ramasse comme un bouquet de fleurs flétries, les jette aux pieds de son époux. Elle essaie de l'émouvoir, de le vaincre, en lui parlant de son fils: le commun objet de leur tendresse. Supplications, larmes vaines. Salviati ne se possède plus. Son exaspération monte à la façon d'un orage. Il se promène agité, nerveux, excédé. Il est injuste et cruel. Il annonce que rien ne l'empêchera de partir: le grand duc le mande. La duchesse, soupçonneuse, ne se retient plus devant un pareil mensonge. Elle éclate, l'accuse d'aller à un rendez-vous d'amour. Le duc s'emporte: cette fois, il vient d'acquérir la certitude qu'on l'épie, que l'on ouvre son courrier. Il ne supportera pas cela. Irrité, criant des injures à Véronica, il la quitte brusquement, muette d'angoisse, soulevée de colère et de honte.

La duchesse demeurée seule, nous assistons à une crise de femme qui livrée à elle-même, dévorée de jalousie, donne libre cours à toutes ses rancœurs. Nous apprenons par le menu ses désespoirs de chaque jour depuis quinze ans. Sa souffrance devient agressive; ce n'est plus une douleur brisée, plaintive, discrète, qui s'épanche doucement. La femme jalouse se devine maintenant à travers les gestes, les paroles.

On sent qu'une catastrophe est imminente. Nous entrons dans la complexité du drame.

L'égarement de cette femme est si grand qu'elle va jusqu'à frapper son enfant qui manifeste une vive frayeur. Elle se ressaisit cependant, court à lui, l'étreint avec passion. Elle se rend compte que sa rage de femme trompée la rend odieuse, la pousse à des actes irraisonnables, et son désir de vengeance s'intensifie. Puis, après avoir embrassé son fils, elle part pour Florence avec Yesouf, l'âme damnée, qui jure à nouveau d'exécuter aveuglément ses volontés.

Ce premier acte fait songer à je ne sais quel roman-feuilleton; les vers sont souvent prosaïques, la plupart du temps franchement mauvais.

Et, d'autre part, l'évocation de Galilée constitue un hors-d'œuvre véritable. N'insistons pas sur le langage prétentieux du duc et de ses invités. Quand il réclame sa liberté de jeune homme devant le précepteur, il est insupportable d'emphase. C'est plus ici Fréchette qui s'empêtre de fausses explications que San Guiliano qui trouve des raisons à son inconduite, à ses débauches. Que de pathos durant l'entrevue du duc et de sa femme ! On a peine à reconnaître la vérité des reproches, de l'indignation, des larmes, de la jalousie. On éprouve que l'ouvrier est là, fabriquant des situations artificielles où nous est donnée plutôt la comédie de l'amour et de la haine, qui voudrait paraître transposée dans le drame telle qu'elle existe dans la réalité, et qui n'est, à cause du truquage, que la parodie de ces deux passions.

Au deuxième acte, nous sommes à Florence. Yesouf et la duchesse pénètrent dans une auberge où ils se concertent sur le moment d'agir. C'est là qu'ils rencontrent Pietro, le frère de la maîtresse du duc, qui leur livrera la clef de la maison où demeure Stella. Nous assistons à une conversation entre l'aubergiste et Pietro qui ne manque pas de verve. Ce dernier raconte que sa sœur l'a congédié. Il veut savoir pourquoi, et par subterfuge, il s'est emparé de la clef du château. Ayant entraîné sous un faux prétexte la concierge dans sa chambre, il l'y a enfermée après l'avoir baillonnée.

Yesouf sait que Pietro est le frère de la maîtresse du duc. Il l'aborde, le fait boire et lorsqu'il est ivre, il apprend tout ce qu'il voulait savoir sur Stella. Passons outre à la conversation de Beppo et du frère de Stella; elle est parsemée de gros mots et telle que l'on peut en attendre d'un aubergiste avare, cupide, ami du bon vin et de l'ivresse. Mais elle est assez dans la vérité des protagonistes et des faits. Pietro, saoulé de vin par le Turc, n'ayant plus connaissance de ce qui se passe autour de lui, devenu un instrument dont on se sert pour les besognes les plus scélérates, livre la clef à Yesouf qui s'empresse de la donner à Véronica. Ici, intervient encore Féradini, avec sa troupe de fidèles, dévoués à Galilée, qui arrivent à l'auberge. Cela ralentit le drame, le complique de choses qui lui sont étrangères. Cette juxtaposition d'un fait scientifique à l'action principale n'ajoute pas d'intérêt à la pièce, car elle n'offre aucun lien

avec le reste, ne contribue en rien à précipiter le dénouement.

Ces « scientifiques » seront là quand l'inquisiteur ordonnera au préfet de livrer Galilée. Vêtus d'une cagoule, ils espèrent par un coup de main délivrer le savant. Par hasard, le duc est avec eux. Vainement, il s'est entremis auprès de Ferdinand qui ne veut pas être troublé dans son repos. Il leur conseille d'être prudents avant d'aller au rendez-vous. Sachant que ses amis s'attaquent à un pouvoir plus fort qu'eux, il abandonne la partie.

Au troisième acte, Stella s'inquiète de l'absence prolongée de la concierge; le moindre bruit la fait tressaillir. Elle a peur. Au duc qui vient d'arriver, elle parle de ses frayeurs, de l'absence inexplicable de Térésa. Salviati cherche à la calmer; il lui promet de mettre sur ses traces, à sa poursuite, les plus fins limiers de Florence. Néanmoins, les pressentiments continuent de l'obséder; elle se défend mal d'une nervosité qui semble excessive au duc. Stella est frissonnante, elle ne veut pas demeurer seule. Une angoisse, mêlée d'épouvante, l'a envahie tout entière. Ici, une scène d'amour. C'est incroyable de bouffonnerie.

LE DUC

... Nous irons

Si tu veux, par la ville et dans les environs,
Dire à tous les passants, aux oiseaux, aux fleurs même
Que j'aime un petit ange, et que cet ange m'aime.

.

Je suis tout à toi, tout à toi, tu le sais bien;
L'amour est tout, te dis-je, et le reste n'est rien,
... Allons, dis-moi le mot des ivresses suprêmes;
Le mot du paradis: n'est-ce pas que tu m'aimes? ...

Et Stella:

Si je t'aime! ... demande au papillon du pré
S'il faut l'azur du ciel à son vol diapré!
S'il faut le soleil d'or à la verte prairie,
La rosée aurorale à la plaine fleurie!
Et, dans l'enivrement du souffle printanier,
S'il faut l'espace libre à l'oiseau prisonnier!
Tout cela, Lorenzo, tu l'es pour moi; ma vie
N'a plus qu'un seul objet, qu'un seul but, qu'une envie
Toi! Toi! Toi seul toujours! ... Ah! t'aimer, t'admirer,
Ce n'est rien! ... J'ai besoin de toi pour respirer!
Tu le sais bien, ingrat, que ta Stella t'adore ...
Laisse-moi te couvrir de baisers ... tiens! ... encore!

C'est de l'amour cosmique et comique.

Au milieu des effusions et des embrassements, survient Pietro. Le duc s'élance vers lui. Rien n'est plus drôle. Transcrivons:

PIETRO, *appelant*

Holà! Stella!

LE DUC

Que faire?

STELLA

Ce n'est rien, Lorenzo, je suis là!

LE DUC

C'était fatal !

(Au moment où Pietro entre, il tourne le dos et se dissimule autant que possible dans l'embrasure d'une fenêtre.)

PIETRO, entrant

Le Turc avait bien eu la ruse

De me souffler la clef du fort...

(Apercevant Stella et le duc.)

Pardon !... Excuse,

La compagnie !...

(Il s'approche familièrement du duc et apercevant son visage, s'arrête stupéfait.)

Ah ! Bah !

LE DUC, bas

Tais-toi !...

PIETRO

Je suis perdu !

(Se jetant à genoux.)

Monseigneur !...

(Par cette exclamation de Pietro, Stella apprend la vérité: ce n'est pas le secrétaire de Salviati qui est son amant, mais le duc lui-même.)

STELLA

Monseigneur !... Ai-je bien entendu ?

Mon Dieu, se pourrait-il ?...

(Elle tourne sur elle-même dans une crise terrible et s'affaise sur le divan, évanouie.)

LE DUC, à *Pietro*

Vois ton ouvrage, infâme !...

PIETRO

Ma sœur ! ma pauvre sœur !... A l'aide ! elle se pâme !...

LE DUC

Arrière, chenapan ivre !... Tu viens ici
Pour chercher de l'argent, n'est-ce pas ?... En voici !
(*Il lui jette une bourse.*)

PIETRO, *la ramassant*

Une bourse... De l'or...

LE DUC

Oui, va-t-en, misérable !

Pietro refuse ce qu'il appelle « l'argent du déshonneur ». Le duc le traite d'ivrogne, de gredin, etc. Stella, revenue à elle, se déclare blessée de la scène entre son amant et son frère. Elle proteste, elle ne veut plus reconnaître le duc qui lui a menti. C'en est fini de son amour, car il a abusé de sa foi. Le duc implore son pardon. La saisissant dans ses bras, il la couvre de baisers, cependant que dissimulés dans l'alcôve par les rideaux, la duchesse et Yesouf, qui ont pénétré dans la maison, entendent et voient ce qui se passe.

Puis, le duc s'arrache de ses bras et part. Stella, épuisée, se jette toute sanglotante, sur un prie-dieu.

La duchesse sort de sa cachette, s'avance, la menace aux lèvres, cependant que Stella, qui se croit seule, se plaint, exprime ses doutes au sujet de l'avenir:

C'en est donc fait ! Je suis décidément perdue !...

Ah ! qui relèvera ma pauvre âme éperdue ?...

Que suis-je maintenant ? Que vais-je devenir ?

Quelle vie à passer, mon Dieu ! Quel avenir !..

LA DUCHESSE

L'avenir !... Ah ! pardieu, fiez-vous à mon zèle:

Il ne sera pas long pour vous, Mademoiselle !

STELLA, *se dressant debout et bondissant en arrière.*

Mon Dieu, que vois-je donc ? A cette heure... comment !

LA DUCHESSE

Elle vient tard parfois l'heure du châtiment.

STELLA

Qui êtes-vous ?

LA DUCHESSE, *baissant sa cagoule et s'avançant, terrible, comme pour saisir Stella à la gorge, visage contre visage, et la faisant ainsi reculer jusqu'à l'avant-scène.*

Qui je suis, monstre ? Je suis la femme

De celui qui, souillé de ton baiser infâme

Lâche larron d'honneur vient de sortir d'ici !

STELLA

La duchesse !

LA DUCHESSE

Oui, tu peux regarder: la voici,
La délaissée !...

STELLA, *se jetant à genoux*

Ah ! ciel, pitié pitié, madame !...

Je suis moi-même, hélas ! victime d'une trame :
Je croyais son cœur libre, il demandait ma main.

LA DUCHESSE

Mais tu sais maintenant, misérable ! et demain,
— Va, j'ai tout entendu du fond de cette alcôve
Où j'écoutais, râlant comme une bête fauve
Qu'on étrangle, — oui, demain, l'infâme doit oser
Venir comme autrefois mendier ton baiser
Et tu vas, d'ici là, toi, pour sa bienvenue
Parer ton impudeur de fille entretenue !
Tu demandes merci, tu voudrais ton pardon ;
Pitié ! pitié, dis-tu ! Mais regarde-moi donc !
Vois mes regards éteints, ma figure fanée !
Ce teint hâve et flétri de pauvre abandonnée !
Ces traits émaciés par le deuil et les pleurs !
Sais-tu de qui je tiens ces rides, ces pâleurs ?
C'est de son abandon qui fit ma vie amère !
C'est de toi qui brisas... jusqu'à mon cœur de mère ;
De mère, comprends-tu ?

STELLA

Mais, madame...

LA DUCHESSE

En effet,

Tu ne connais pas tout le mal que tu m'as fait...
Eh bien, écoute ! Moi, duchesse souveraine,
Moi qui porte à mon front presque un bandeau de reine,
Un soir que tu mandais le traître au rendez-vous,
Je me suis lâchement trainée à ses genoux :
Et quand, seul réconfort de sa mère en détresse,
Mon enfant accourait pour m'offrir sa caresse
Lui, mon Angiolino, le trésor de mon cœur,
Lui, tout ce qui me reste ici-bas de bonheur !...
Folle de jalousie et de honte et de rage,
J'ai frappé mon enfant, démon !... et cet outrage
C'est à toi qu'il le doit... à toi, comprends-tu bien ?
Et tu demandes grâce... Ah ! non, chacun le sien !

Stella tente, en vain, de prouver sa bonne foi. Elle croyait le duc libre. La colère et la haine aveuglent la femme trahie. Elle ne veut rien entendre. C'est la déraison la plus complète unie à une sorte d'enfantillage barbare. Stella aura beau crier qu'on l'a trompée, la justice représentée par Cybo suivra son cours. Cette femme se fait à la fois accusatrice, juge et bourreau. La courtisane mourra.

Mais que de paroles oiseuses avant l'acte décisif ! Comme le truquage de l'ouvrier transparait à travers ces scènes qui simulent la passion, la rage, et dont les héros s'expriment en une langue invraisemblable.

Véronica étale sa douleur avec complaisance ; elle ne nous fait grâce d'aucun détail. Elle ne s'épancherait pas autrement devant une confidente, une

amie par qui elle voudrait être consolée. Paradoxe au moyen duquel le dramaturge semble vouloir atteindre à une plus grande intensité scénique. En outre, imagine-t-on, sans tomber dans la pire absurdité, une femme tenant un long discours à sa rivale, osant avouer qu'elle est devenue laide à cause des souffrances qu'elle a endurées ? Qui, connaissant la vanité féminine, voudra le croire ?

Stella parle de méprise, de retraite dans un couvent. Il est trop tard, la duchesse demeure sourde à ses raisons, à sa défense. Et quand elle annonce que la mort est imminente, Stella essaie de se sauver :

STELLA, *s'échappant*

Mourir ?

LA DUCHESSE

Oui, mourir !

STELLA

Ah ! quelle horrible parole !

Où suis-je donc ici ? ... Vais-je devenir folle ? ...

LA DUCHESSE

Yesouf, à moi ! ...

(Yesouf paraît, un coutelas à la main.)

STELLA

Mon dieu, ce fer hors du fourreau ...

Cet homme ... qu'est cela ?

LA DUCHESSE

Cela, c'est le bourreau

Tu comprends, n'est-ce pas ?

(A Yesouf.).....

Vite...

YESOUF, hésitant

Duchesse...

LA DUCHESSE

Achève !

Ne la laisse pas fuir !

STELLA

Ce n'est donc pas un rêve !

(Elle se jette à genoux.)

O mon Dieu, j'ai vingt ans... Finir ainsi mes jours !...

Non, non, je ne veux pas... A l'aide !... A mon secours !...

(Elle se tord aux pieds de la duchesse.)

O Madame, Madame, au moins pas tout de suite !

Accordez-moi deux jours, un jour...

LA DUCHESSE, la repoussant

Non ! meurs, maudite ! etc.

On voudrait s'émouvoir et le rire vous monte à la gorge. Cette fin s'achève dans le plus risible des comiques.

Derrière l'alcôve où il l'a traînée, Yesouf tue la maîtresse du duc. Et la duchesse, prise d'épouvante subite devant l'atrocité du crime, s'enfuit.

Acte quatrième. — La nouvelle du crime court les rues de Florence et émeut la Cour. On recherche les coupables. Un moment, Féradini, avec son histoire de Galilée, retarde le dénouement. Le hors-d'œuvre du premier acte se retrouve au quatrième: il est encore aussi disparate, superflu. Nous sommes ennuyés de ces plaintes de partisan qui se confie au précepteur du duc. En quoi, cette affaire peut-elle nous intéresser ?

La nouvelle de l'assassinat de Stella Sforzi est apportée au palais de Fiésole par le duc de Féradini. Le neveu, atterré, écoute mal les doléances de son oncle au sujet de Galilée. Il est bouleversé d'apprendre la mort de sa maîtresse. Cependant, il s'efforce de cacher sa douleur à Véronica qu'il vient d'apercevoir et il se retire. Dans l'âme de la criminelle, une révolution s'est opérée: les remords l'assaillent; elle est prise de dégoût pour son complice.

Elle fait mander Yesouf par Bernardo, le prie de lui raconter certains détails du crime. Rien n'a été oublié, chacun des actes commandés a été exécuté scrupuleusement. Il a même rapporté la tête de Stella. Soulevée d'horreur en présence d'une volonté si froide, si calculée dans l'action, elle voudrait tuer le Turc. Elle l'accuse maintenant de l'avoir entraînée dans le crime. Mais au moment où elle s'élance pour le frapper, de la poitrine de Yesouf s'échappe un médaillon trouvé au cou de la morte. Elle le reconnaît: c'est le sien. Alors toute la haine remontant à son cœur, elle ordonne à Yesouf d'aller porter la tête

coupée de Stella dans le coffret à bijoux de son mari.

Acte cinquième. — Le duc décide d'aller à Florence afin de se rendre compte si la nouvelle de la mort de Stella est bien vraie, en connaître les détails et l'auteur véritable. Il ordonne à Bernardo de seller son cheval et de lui apporter son coffret.

En l'ouvrant, le duc recule, rempli d'épouvante, car il aperçoit la tête de sa maîtresse. Et nous voilà à la grande scène finale.

LA DUCHESSE

Ne reconnais-tu pas cette tête si belle,
Jacques ? ... Approche-toi donc ! embrasse-la, c'est elle !

LE DUC

Elle ! o dieux !

LA DUCHESSE

Oui ; prends garde au sang de ton pourpoint !

LE DUC

Mais. ô foudre du ciel, je ne rêve donc point !

LA DUCHESSE

Non, tu ne rêves pas ; pourquoi donc ce vertige ?
C'est elle, ta Stella ; caresse-la, te dis-je !

LE DUC

Horreur ! Ai-je compris... ? Ah ! Le monstre infernal.
(*Il tire son épée.*)...

Etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Le seigneur Podestat de Florence demande à être reçu. On a trouvé dans la chambre de l'assassinée une bourse d'or, portant les armes du duc. Salviati parvient à dominer son émoi. Il dit que c'est une bourse qu'il a laissée chez cette femme et qui était destinée à une œuvre charitable. Satisfait de cette explication, le Podestat va se retirer lorsque le duc l'arrête pour dénoncer sa femme.

Yesouf, devinant sa pensée, ne lui en donne pas le temps et se livre à la justice, ce qui donne lieu à une exclamation de reconnaissance de la part de la duchesse.

Cette fin d'acte s'achève dans l'absurde. Il y a une crise d'hystérie, des déclamations, des chants, des cris: Galilée qui passe sous les fenêtres du château, et que l'on va conduire à la prison.

Qu'il y eût, dans la chronique italienne, matière à grand drame ou plus exactement drame à effet, dans le genre de *Théodora* ou de *La Tosca*, cela nous paraît certain, mais Fréchette ne s'est pas haussé jusque là. Force nous est de déclarer que cette chronique, dépouillée des faux artifices oratoires, des déclamations oiseuses, parfois absurdes, demeure plus intéressante dans sa simplicité nue. On ne peut nier, certes, le caractère pathétique des incidents de cette pièce. Malheureusement, le ton qu'adoptent les personnages détruit l'effet des situations et des événements qui se déroulent. Les héros s'expriment en une

langue vulgaire d'où la finesse florentine, sans doute, est absente.

C'est du mauvais style avec barbarismes, expressions incorrectes, mots et phrases courant les rues. En outre, et voilà qui est plus grave, le sens dramatique fait défaut à Louis Fréchette. Il s'est improvisé comme cela faiseur de drames un beau matin. Hélas ! la vocation lui manquait totalement.

Dans *Véronica*, les personnages existent puisqu'ils sont sortis d'une chronique florentine et de Guevazzi. Ils existaient avant le drame et ils ne vivent pas mieux maintenant ni même aussi bien. Le langage atteint parfois à un comique si réel qu'on se demande si Fréchette ne nous a pas donné une version parodiée de ce drame. Pour un peu, les dialogues sembleraient une satire très cocasse des plus sombres scènes de Hugo et de Sardou.

Au début d'une analyse rapide de ce drame, on est tenté de se demander pourquoi le poète ne l'a pas écrit en prose. C'est si peu des vers et quels vers !

Très souvent, ils ne sont que de la prose écrite comme les suivants :

Propos impie, enfant; parole téméraire,
Sais-tu point qu'ici-bas tous les hommes sont frères ?

Nous pourrions établir facilement un sottisier des drôleries, des vers plats, prosaïques, qui foisonnent dans cette tragédie. Car ici, il semble s'être voué au pire; il ne se rachète par aucune qualité de lyrisme véritable. Bref, nous sommes en présence d'un essai

dramatique bien désastreux. Et si nous en parlons, c'est qu'il s'attache à lui un intérêt purement historique. En outre, dans l'histoire des lettres canadiennes au dix-neuvième siècle, il représente à peu près tout l'effort du théâtre au Canada. D'autres pièces vont paraître; elles étaleront les mêmes défauts, la même insuffisance de pensée, de connaissance de la scène. Ce théâtre de Fréchette est d'ailleurs représentatif de l'état d'esprit qui régnait alors. Au besoin, c'est là que nous irions chercher la preuve du manque de formation intellectuelle ou littéraire d'une grande partie des Canadiens du dix-neuvième siècle. Quelques exceptions existaient cependant, à une époque où toutes les énergies se dépensaient sur le terrain politique, où l'on vit un peuple presque en entier labourer et cultiver la terre pour assurer d'abord sa vie matérielle. Les époques littéraires viendront, sans doute, plus tard . . .

Voltaire dit quelque part en parlant de tragédies, « qu'il faut être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète; savoir parfaitement sa langue, sans que jamais la rime coûte rien au sens ». C'est précisément ce que n'est pas Fréchette. Ici, c'est du théâtre manqué qui tourne au burlesque. Les personnages, on l'a vu par les citations, sont des fantoches sans âme, sans esprit, sans vérité. Le fonds de cette pièce est un singulier mélange d'horreur tragique et de bouffonnerie. Influence de Hugo, de Sardou, ici bien dépassés par l'absurdité des comparses et la bizarrerie du dialogue.

ÉPAVES POÉTIQUES

Le Poète officiel

1906

On a assez dit que c'était un genre faux, souvent détestable. Tout y est fabriqué: les mots et les sentiments qu'ils sont censés exprimer. Ce sont flatteries pour reines, princes, rois, etc., et qui engendrent l'ennui. Les hommages de circonstance où le rôle des officiels, la réception des souverains, des hôtes de marque, des hommes illustres n'y est pas grossi, exalté, constituent une exception rare: la moindre démarche politique est glorifiée en des termes d'une exagération manifeste. Prétexte à flagorneries bien disantes, thème commode pour chanter les exploits, les prouesses ou les œuvres pacifiques des puissants.

Les poésies de circonstance offrent le défaut commun à toutes celles du genre, celui de manquer de la qualité essentielle de toute poésie: la sincérité. Elles ont ici, et peut-être davantage que chez d'autres poètes, un air factice, un air de distribution de prix. On les sent de commande, dictées par un sentiment étranger à toute véritable inspiration: la flatterie, la banalité louangeuse, un certain air guindé et froid. La plupart de ces hommages poétiques sont tout le contraire de la poésie. Il vaudrait mieux ne jamais les publier en volume, car ils perdent vite le piquant de l'actualité. L'enthousiasme du moment où ils virent le jour

étant disparu, ils ne présentent à peu près plus d'intérêt. On y remarque une sorte de ferveur insincère, quand ce n'est pas du lyrisme glacial. Les grands artistes ont bien de la peine à éviter cette erreur — et Fréchette n'y échappe point — ou du moins à cette faiblesse-là.

Cependant LaFontaine, qui était un homme de goût, est sorti triomphant de cette épreuve. Il suffit de rappeler la dédicace à Fouquet pour évoquer la délicatesse, l'habileté du poète des *Fables*. Mais LaFontaine...

A côté de ces vers qui gardent quelque pudeur, nous rapprocherons le texte de Fréchette qui nous donnera une idée de la lourdeur de notre poète officiel. Il s'agit du soixantième anniversaire du couronnement de la reine Victoria.

Sonnez clairons ! Sonnez buccins ! Sonnez fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares,
Bronze des carillons, tonnerres des créneaux !
Que votre voix réponde aux clameurs délirantes :
Et que cent millions de poitrines vibrantes
Mèlent un long vivat aux chants nationaux.

Vous voyez la différence ! et deux pages de ce style... Comme cette élucubration nous paraît convenue, tapageuse, incohérente !

Quand Fréchette fit paraître, en 1906, une nouvelle édition de ses œuvres, il y ajouta un grand nombre de pièces inédites qu'il intitula : *Epaves poétiques*. Il s'excusa dans la préface du manque d'unité de ce livre : « Nul lien de cohésion, dit-il, entre ces pièces.

La page patriotique s'accorde à la page intime; la strophe religieuse suit de près la strophe descriptive; l'ode pindarique coudoie le récit légendaire; la plainte d'un cœur blessé succède sans transition à quelque réminiscence idyllique; la romance pensive se mêle à la claironnée vulgaire. » En effet, on voit dans ce choix de poésies une *Ode pour l'inauguration du monument de Mgr de Laval*, une autre à *Victoria*, à *Lady Edgar*, à *Sarah Bernhardt*, à *Ovide Perreault*, à *Lady Minto*, sans parler des toasts à *Mark Twain*, à *Louis Amable-Jetté* et, en dehors des morceaux de commande, des poésies moralisantes, comme *Le Courage*, *Sursum corda*; d'autres plus légères, *Le Printemps*; *A une jeune Fille*, *Les Oiseaux du Couvent*, *Le Souvenir*, *La Nuit*. Il y a aussi des poèmes religieux et patriotiques. Quelques-uns de ceux qui avaient paru dans ses autres volumes ont été joints aux inédits. Il les a un peu corrigés. De tout cela il nous a donné une sorte de *Pages choisies*. *Les Epaves poétiques* contiennent donc des poésies dites d'inspiration officielle et c'est du poète officiel dont nous parlerons ici.

L'exemple lui venait de haut. A force de considérer le poète des *Odes et Ballades* comme le plus grand modèle à suivre, il a voulu lui aussi ajouter une corde à son arc: composer des poèmes de circonstance. On se souvient en le lisant de l'auteur de *La Naissance du Duc de Berry*, etc.

Pour le sixième anniversaire du couronnement de la reine *Victoria*, le poète veut que tout le monde se

réjouisse, que tout vibre, chante. Il ne suffit pas que les clairons, les buccins et les fanfares résonnent. Il faut qu'entre le ciel et les hommes l'harmonie s'établisse. Pour la grande souveraine, les rues, les murs, les maisons prendront donc un air de fête; les choses auront l'air de rendre des hommages vivants.

Il insiste, avec un mauvais goût évident, sur le prétendu esprit démocratique de la reine Victoria, qui n'était pourtant pas une adversaire de la hiérarchie et de l'aristocratie anglaises. Mais Fréchette a découvert en elle une démocrate. Il lui apporte — chose comique ! — son hommage de Français et de républicain.

Les fêtes de Québec et de Montréal ne justifiaient pas une telle explosion de sentiments. On ne peut s'empêcher de sourire devant cette intempérance de langage et de partisanerie. Le loyalisme s'accorde mal avec l'espèce de mysticisme libertaire qui coule le long de la pièce. Que de lyrisme ! Il déborde en alexandrins effrénés. Afin de frapper davantage l'esprit du lecteur, Fréchette a recours à l'énumération de ce qui s'est passé durant la vie et le règne de la reine d'Angleterre. Il se demande quelle est la raison de ces apprêts de fête, quel est le héros que l'on va célébrer, tout comme au début de la *Jeanne d'Arc* de Casimir Delavigne. S'agit-il de quelque cité de rêve ou de l'apothéose des libertés triomphantes ? l'idéal réalisé de ce que doit être un gouvernement ? D'un héros fameux, d'un Napoléon aux reins d'acier, à la main puissante, qui pétrit l'Europe dans sa main ? ou en-

core, sur les chemins qui mènent au Colisée, d'un prince qui traîne derrière son char un ennemi garrotté? De la couleur, du mouvement, sans doute, dans cette énumération qui s'ouvre, s'étend en larges nappes, qui grossit comme des vagues de joie, montant d'une foule possédée par le délire des grandes fêtes.

Louis Fréchette s'attaque à la question de gouvernement, là où on ne s'attendait pas à la voir effleurée, si ce n'est avec la plus grande discrétion. En effet, il est délicat quand on s'adresse à une reine de parler de royauté, ou de république. Dans la circonstance, perce chez Fréchette la grossièreté du jacobin qui s'ébroue sur les rives du Saint-Laurent. On ne prévoyait pas ici une profession de foi politique aussi personnelle. Fréchette semble ne pas s'en être soucié. N'est-ce point ridicule, souverainement déplaisant pour le moins, de dire à une reine que l'on est républicain. Les opinions politiques de Fréchette faussent ici son entendement, gâtent son goût et à un tel point qu'il ose dire, dans son épître à la reine, que Victoria a démocratisé le trône. On croit avoir mal lu.

Si les Canadiens doivent à la reine d'Angleterre une liberté à peu près complète, à partir de 1867, personne, sans verser dans l'exagération, ne peut déduire de là qu'elle a démocratisé la royauté anglaise. En réalité, la reine d'Angleterre n'a rien sacrifié de ses prérogatives royales à la démocratie. Sa générosité, sa largeur d'âme et d'esprit, son habileté diploma-

tique ont pu, seules, donner cette illusion à Fréchette. Le Canada a vu fleurir, sous la domination de cette reine, les libertés dont il jouit maintenant. Le gouvernement responsable, l'égalité des deux langues furent solennellement reconnus par le pacte fédéral de 1867, après des débats acharnés au parlement canadien. Mesures libérales qui honorent cette souveraine. Nous n'en disconvenons pas.

Ecoutez-le renchérir.

C'est la fête de la paix, de la liberté, et dans la pensée du poète, celle de l'humanité. Il évoque l'enfant royal, les responsabilités qui pesèrent sur son front. On craignait que son jeune âge ne l'empêchât de gouverner. Ce fut un moment difficile. La révolte couvait en Amérique et en Orient. Mais il suffit que Victoria paraisse. Aussitôt son charme, sa neuve et splendide beauté domptent les rebelles.

Elle grandit en noblesse et en puissance, au moment même où l'Angleterre étonnait le monde par son génie. Et quand la reine, pareille à quelque souveraine d'un autre âge, égarée dans notre siècle, voulut visiter les provinces du royaume, son passage à travers ses peuples, ne fut qu'une floraison d'enthousiasmes, d'espairs, de libéralités. Fréchette chante la douceur de ce joug royal.

Le poète s'attarde, ne va pas droit au but, ne choisit pas. Ne voulant rien négliger, il accorde autant d'importance aux moindres faits qu'aux actions éclatantes.

Cette pièce, quoiqu'il en soit, a du mouvement. Nous en avons parlé longuement, parce qu'elle est, avec le poème *Jean-Baptiste de la Salle*, l'une des plus importantes du volume des *Épaves poétiques* et qu'elle caractérise, au dernier degré, le goût et la veine fréchettistes. Les exclamations, les apostrophes, les interrogations donnent au style une allure solennelle et qui constituent le mouvement extérieur de la pièce. A côté de cela, très sensible, très palpable, le mouvement intérieur se traduisant par le feu qui circule à travers ces vers. Et l'emploi du mot propre est fréquent. Et ce qu'on trouve dans Hugo, les épithètes concrètes se rencontrent ici. Pour marquer davantage son hugolatrie, il s'écriera: l'aveugle populaire ! On pense bien qu'il n'a pas dédaigné l'antithèse; elle est trop constante.

Les événements politiques, l'anniversaire des grands morts, des princes de la maison d'Angleterre, le centenaire du collège de Nicolet, l'érection d'un monument à Crémazie, les personnages de son temps: Sarah Bernhardt, Albani, lady Minto, l'inspirent tour à tour.

Le volume débutait par une ode à Mgr de Laval, le premier évêque français de la colonie. En de larges touches, le poète rappelle l'époque héroïque du Canada.

La vertu de Mgr de Laval, sa bonté, empêchèrent que le désespoir ne s'emparât de ceux qui vinrent à Québec. On comprend que le poète regrette que les

mots soient impuissants à célébrer ce grand évêque et ce grand français. Ne maintint-il pas, durant toute sa vie, au cœur de ses ouailles, l'amour de la patrie lointaine ? Par son dévouement, son abnégation, ses sacrifices, il consola les colons à ce moment particulièrement difficile. C'est en Sauveur qu'il apparaît aux yeux du poète, car il guida, en les aimant, ces pionniers, et, quand ils semblaient découragés, il leur parlait de jours meilleurs, relevait leur espoir abattu. Son souvenir s'est perpétué par cette Université de Québec où l'on enseigne encore le français et la fidélité aux vieux souvenirs. De la sorte, on organisait la résistance, empêchant qu'une petite nation française ne disparût. Le flambeau du patriotisme, recueilli des mains mourantes de l'évêque, fut porté plus tard par Papineau, Garneau, Crémazie. Politique, histoire, poésie, se reconnaissent solidaires dans cette lutte incessante qui se livra pour la conservation des droits acquis.

Aussi bien l'*Alma Mater* salue aujourd'hui son image en ce jour de commémoration nationale (date de l'anniversaire de Mgr de Laval); à cette occasion, elle a réuni ses enfants qui, embrasés d'un même amour et d'une même foi, le célèbrent avec reconnaissance.

O Laval ! ces grands jours sont maintenant lointains;
De nos rivalités les brandons sont éteints;
La Discorde a plié son aile ;
Joyeux avant-coureur de nouvelles saisons,
On voit, lueur sereine, au bord des horizons
Poindre une aurore fraternelle.

Paix à tous désormais . . . L'ombre de Papineau,
Triomphante, sourit au bronze de Garneau;
Et la divine Poésie,
Du haut de l'Empyrée abaissant son essor,
Au nom de la Patrie attache un fleuron d'or
A la lyre de Crémazie !

.
C'est ton œuvre, grand mort, qui nous l'a pour nous !
Aussi voilà pourquoi tout un peuple à genoux,
Plein d'une émotion sincère,
Naufragé que ta voile a su conduire au port,
Dans sa reconnaissance acclame avec transport
Ce glorieux anniversaire !

Le poète, qui fut au Canada, dans la province catholique de Québec, un des représentants les plus enthousiastes de l'idée républicaine, exprimera son admiration pour la fête du quatorze juillet. Un lyrisme qui est, pour nous, suranné et trop extravagant, préside à l'explication qu'il donne de l'origine de cette fête. Il croit toujours qu'il est nécessaire de préparer son sujet; il ne l'attaque de front que très rarement. Cette narration fait décor: on aperçoit les rois chassés par les peuples qui proclament les libertés. Fréchette, comme l'a noté Mgr Roy, est de ceux qui font dater la France de la Révolution. On le voit assez dans son livre écrit contre les rois où il fait montre d'une partialité si outrageante, d'une injustice de primaire: ici il magnifie le rôle qu'à partir de 1789, la Reine-France a joué à travers le monde, « semeuse d'idéal et de progrès ». Il adopte, en outre, un rythme qui ne

lui est pas coutumier. D'habitude, quand il traite de grands sujets, il emploie l'alexandrin. Ici, ce sont d'abord des vers octosyllabiques coupés par des vers de deux pieds. Le rythme de la phrase, sa forme métrique, dénotent plus d'apprêt que de coutume, une tendance à l'art voulu, recherché. Si les idées, les sentiments sont toujours suscités par la passion déraisonnante, ils sont coulés ici dans des formes qu'il cherche à varier. Le poète semble vouloir apporter dans la composition de sa pièce plus de science que de liberté et de sensiblerie. Il raisonne ou plutôt il veut raisonner. Cela ne dure qu'un instant. Il reprend l'alexandrin, donne libre cours à une sorte d'emphase comique dont il ne soupçonne pas l'excès. « Le quatorze juillet, un soleil qui promène sur le bord de l'humanité l'éblouissante clarté de son flambeau. » Il se noie dans de folles comparaisons. La France est comparée à Sodome, et sous la chaleur de ce soleil — de juillet — les vieux donjons de pierre fondent comme par enchantement. Il est incroyable de voir tout ce qu'il consomme d'images multiples et terrifiantes: *hydres de la nuit, larves du passé, cachots suintants et noirs, tenailles*. Nous n'exagérons pas — nous citons Fréchette lui-même — *chevalets, verrous, chaînes, haches, billots, registres d'écrous, massifs, créneaux, souterrains*. Chaque mot évoque une image sombre ou torturante. Il ne conçoit l'histoire, avant 1789, que sous les pires couleurs. Le vers est construit de substantifs soudés les uns à la suite des autres.

Poursuivons. Fréchette est tellement entraîné par ses divagations qu'il perd la notion vraie des choses. Ce n'est plus un républicain qui salue l'âge futur. Le prophète surgit. Il déroule la série des hyperboles, comme s'il s'agissait d'oriflammes et de drapeaux. Il contemple l'effondrement des régimes, le tumulte de la révolution et il écrit:

On vit l'humanité debout sur les débris
Dans un embrasement sublime.

Il sait éveiller plus sûrement l'intérêt lorsqu'il parle du rôle que joua Paris dans l'histoire des lettres humaines. Il croit à l'action durable, quotidienne, qu'exercent, qu'exerceront encore sur l'Europe et le monde entier la science et les lettres françaises. Science et lettres qui ont marqué dans l'histoire des idées humaines et qui offrent le spectacle d'un perpétuel recommencement.

A cause de cette fonction sublime que la France continue et parce qu'elle est notre mère — c'est toujours Fréchette qui parle — la mère lointaine et jamais oubliée, il lui redit son admiration en des strophes éloquentes, rarement déparées cette fois par des fautes de goût, des comparaisons laborieuses.

Par ailleurs, il nous intéresse peu quand il célèbre l'anniversaire de naissance des hommes politiques canadiens qui sont ses amis: Honoré Mercier, Amable Jetté, Alfred Thibaudeau, ou de lady Minto. Le ton, alors, est d'une familiarité choquante, fortement entaché de prosaïsme. Ces pièces renferment toutes les

incorrections, le laisser-aller, les banalités d'une conversation entre amis qui ne disent rien ou ne veulent rien se dire.

On est fixé, après les avoir lues, sur sa façon de manier l'encensoir, les éloges de circonstances. On le retrouve tel qu'il était dans les précédents volumes lorsqu'il nous donnait de la poésie badine, légère ou enfantine. Il est curieux de constater que l'évolution poétique du poète ne se fait guère sentir. Il est resté tel qu'au premier jour. Sa sensibilité ne s'est pas enrichie; son talent n'a pris un aspect nouveau que dans *La Légende d'un Peuple*. Du moins, à défaut d'une réalisation fort heureuse, on le sentit soulevé par une aspiration très haute dans les thèmes que son imagination aimait alors à féconder. Depuis, il n'a pas élargi sa manière; il ne s'est pas dépassé.

DERNIÈRES ANNÉES

Louis Fréchette s'occupa de politique de 1870 à 1878. Les électeurs du comté de Lévis, qui lui infligèrent d'abord deux défaites successives, l'envoyèrent enfin à la Chambre d'Ottawa où il joua un rôle assez effacé. De nouveau battu à la consultation électorale de 1878, il renonça à la politique active pour se consacrer presque exclusivement à la poésie. M. Honoré Mercier, alors premier ministre de Québec, le nomma en 1889 secrétaire du Conseil Législatif. Entre temps, il fit un voyage en France où il assista à la séance de l'Académie française qui couronna d'un prix Montyon *Les Fleurs boréales*. M. Camille Doucet, le 5 août 1880, dans une séance publique de l'Académie française, parla en ces termes du poète canadien: « Jeune encore. M. Louis Fréchette, tour à tour avocat et journaliste, eut en dernier lieu, pendant cinq ans l'honneur de représenter le comté et la ville de Lévis au Parlement fédéral. Il n'appartient plus aujourd'hui qu'à la littérature, et pendant que ses vers nous apprenaient à le connaître, un grand drame de sa composition obtenait un succès retentissant sur le théâtre français de Montréal. C'est en français, messieurs, qu'on parle et qu'on pense dans ce pays jadis français que nous

aimons et qui nous aime.» Durant son premier voyage, Fréchette tomba malade et fut obligé de s'aliter. En 1887, le poète revint en France avec son manuscrit de *La Légende d'un Peuple* que publia « La Librairie Illustrée ».

Il eut aussi une autre grande joie: celle d'approcher Victor Hugo. Il a raconté, à la Société Royale d'Ottawa, la visite qu'il fit au grand poète. Nous reproduisons le récit de cette entrevue:

CHEZ VICTOR HUGO

Je suis peut-être le seul Canadien qui ait jamais approché le poète incomparable dont les œuvres ont jeté tant d'éclat sur notre siècle.

A l'époque où j'eus l'honneur d'être reçu chez lui, il emplissait le monde de sa renommée. Il était rentré en France en triomphateur, après vingt années d'un exil qui avait entouré son front de l'auréole des martyrs et des prophètes. Et il vieillissait dans l'austérité d'un travail persistant et plus fécondu que jamais, caressé par ses petits-enfants, idolâtré par son grand Paris, acclamé par la France, salué par l'univers entier. On disait de lui « qu'il était entré tout vivant dans l'immortalité »; et ceux qui pouvaient apercevoir, même de loin, le vieillard prodigieux qui, à douze ans, avait été surnommé par Chateaubriand, l'enfant sublime, se sentaient tentés de baisser la tête, presque éblouis.

C'était quatre ans avant sa mort — en 1880. — J'étais depuis quelques semaines à Paris; et, à chaque instant, des célébrités littéraires, avec lesquelles les circonstances m'avaient mis en contact, me disaient:

— Avez-vous vu Victor Hugo ?

— Il faut aller voir Victor Hugo !

— Ne manquez pas de faire visite à Victor Hugo.

Un jour, Eugène Manuel — l'éminent poète qui vient de

poser pour la deuxième fois sa candidature à l'Académie française — insista plus que les autres :

— Vous avez une trop belle occasion, me dit-il; vous seriez impardonnable de ne pas en profiter. Il n'y a pas deux Victor Hugo au monde; et, malheureusement, il n'y est pas pour de longues années maintenant. Ne le voit pas qui veut, du reste; je n'ai pu le rencontrer, moi, que lorsque j'ai été candidat à l'Académie. Les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez vous ouvrent tout naturellement sa porte; profitez-en. Demandez une audience, et présentez-vous chez lui à dix heures du soir. C'est le moment où il sort de table.

Paul Féval m'avait même chargé d'un message pour le grand maître :

— Vous lui soufflerez de ma part, avait-il dit, qu'il est le colosse du siècle, mais aussi un grand scélérat.

En France, plus encore qu'ailleurs peut-être, ceux qui ne pensent pas comme nous sur certains sujets sont des scélérats, ni plus ni moins. Enfin, sans être absolument disposé à me charger de la dernière partie de la commission surtout, je me décidai à demander l'entrevue en question. J'écrivis donc à cet effet une petite lettre dans laquelle j'essayai de réunir, entre autres qualités de style, un peu d'élégance avec beaucoup de concision. Et ce n'est pas sans un léger tremblement nerveux, je l'avoue, que je traçai, sur le dos de l'enveloppe, la suscription suivante :

A Victor Hugo,
130, avenue d'Eylau.

Quelques jours après, à mon retour d'une excursion dans le Berri, je trouvai sur ma table une petite note ainsi conçue :

« Monsieur, — Je suis chargé par M. Victor Hugo de vous dire que vous serez le bienvenu chez lui, le jour qui vous conviendra, à 10 heures du soir. Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

RICHARD LESCLIDE. »

L'avenue d'Eylau — qui devait devenir, l'année suivante, l'avenue Victor-Hugo — est, comme on le sait, une des douze grandes voies publiques qui convergent à l'Arc de triomphe de l'Etoile. Le soir même, un coupé de remise me déposait à la porte du grand poète.

La maison qu'habitait l'immortel auteur de tant de chefs-d'œuvre — aujourd'hui transformée en musée — n'a rien de particulièrement imposant. C'est un hôtel assez élégant, mais de petites dimensions, tout blanc, avec de grands jardins à côté et en arrière. La porte, ni très large ni très haute, à deux vantaux alors peints en vert, s'abrite sous une espèce de marquise vitrée. Elle affleure presque le trottoir.

Ma montre marquait dix heures. Je tirai le bouton doré, et le bruit de la sonnette me retentit jusqu'au fond de la poitrine. Mille émotions diverses m'assaillaient. J'allais me trouver face à face avec l'homme extraordinaire dont les conceptions grandioses avaient si souvent éveillé mes enthousiasmes juvéniles. J'allais toucher cette main qui avait jeté tant d'incomparables pages aux quatre vents du monde et du siècle. J'allais contempler ce front monumental, tout chargé de gloire et d'années, et que le génie avait couronné d'un nimbe impérissable. J'allais voir Victor Hugo. J'allais entendre sa voix, lui parler... Que lui dire? Le cœur me battait violemment, et j'avais des envies folles de me sauver. Enfin la porte s'ouvrit:

— M. Victor Hugo?

— Il est à table, me répondit une petite bonne fraîche et accorte; que monsieur se donne la peine d'entrer.

— Voici ma carte.

Et pendant que la jolie bonne s'acquittait du message, jetant un coup d'œil à ma gauche, j'aperçus par l'entre-bâillement d'une porte, dans une toute petite pièce, deux femmes en grand deuil qui paraissaient pleurer. La bonne revint avec un sourire.

— Monsieur prie monsieur d'entrer au salon, dit-elle; il sera à lui dans un instant.

Et, soulevant une lourde portière, elle m'introduisit dans le

salon, tout au bout de l'antichambre. Je ne vis personne, mais j'entendis le bruit de plusieurs voix en conversation animée, mêlé au cliquetis et aux tintements ordinaires d'une salle à manger à la fin d'un repas.

Le salon du grand poète formait un carré long, meublé d'une façon que je n'ai remarquée nulle part ailleurs. Il était tout garni de tentures capitonnées et de draperies, le tout en satin rouge, sans autres ornements qu'un lustre en cristal suspendu au plafond, deux appliques en bronze doré à trois branches, et une riche pendule placée sur le manteau de la cheminée, lequel était en marbre noir et garni de velours rouge, broché d'or. Deux rangées de fauteuils en bois doré, et en satin rouge aussi, s'alignaient face à face, au milieu de la pièce et dans sa plus grande longueur, sur un tapis à fleurs roses et à fond blanc. Entre ce salon et la salle à manger, une large baie sans porte s'ouvrait sur un espace sombre.

C'est par cette baie, devenue tout à coup lumineuse et pour ainsi dire rayonnante, que m'apparut le maître. Il marchait d'un pas un peu lourd, mais la tête haute et grave, ayant à son bras sa vieille amie, Mme Drouet — une autre des personnes chères que le grand octogénaire devait voir disparaître avant lui.

Plusieurs convives les suivaient, parmi lesquels une autre dame, brunnette pleine de vivacité dont je n'ai jamais su le nom — Mme Dorian probablement — Auguste Vacquerie, Paul Maurice, Eugène Lockroy — je les reconnus par leurs portraits qui m'étaient familiers — et enfin, un jeune homme que je supposai être le secrétaire du poète, M. Richard Lesclide.

Tout le monde connaît la tête de Victor Hugo, ces beaux traits réguliers et pensifs, ce grand front marmoréen, couronné d'une chevelure courte, presque hérissée, blanche comme la neige, et cette bouche gracieuse respirant une bienveillante bonhomie, encadrée par une barbe courte et argentée comme la chevelure. Ses portraits sont en général très fidèles. Seulement ce que la photographie ne pouvait rendre, c'est son teint. Je m'attendais à voir une figure mate et olivâtre, pâle en tout cas. Je me trompais. Victor Hugo — grand mangeur et qui aimait les bons crus, quoi qu'on en ait pu dire — avait le teint fleuri des

sanguins. Un cas assez remarquable, comme on le voit, à l'encontre de la légende qui veut que tous les poètes soient nécessairement étiques, poussifs et blêmes.

Quant au reste du physique, Victor Hugo était un homme d'à peu près cinq pieds huit pouces, carré d'épaules, et de taille un peu pleine. On ne lui aurait pas donné son âge.

Il s'avança vers moi la main tendue. Mais, au moment où j'allais répondre aux quelques paroles polies qu'il venait de m'adresser, voilà qu'une des personnes en noir que j'avais entrevues en entrant se précipite dans le salon, et vient tomber, en fondant en larmes, à genoux entre le poète et moi.

Victor Hugo se pencha vers elle, la releva avec bonté, lui demanda ce qu'elle désirait; et, comme la suffocation empêchait la pauvre femme de parler, il l'entraîna dans la salle à manger, d'où nous arriva bientôt, au milieu des exclamations et des sanglots, la voix sympathique et profonde du maître qui disait:

— Calmez-vous, calmez-vous, chère madame; nous allons voir à cela.

Victor Hugo était, à Paris, l'homme par excellence à qui s'adressaient toutes les grandes infortunes. Cet incident avait naturellement interrompu le caquetage bruyant des convives, qui recommença de plus belle l'instant d'après.

— Moi, s'écriait la jeune dame, je ne conçois pas qu'on dise monsieur Victor Hugo; c'est absurde.

— Et pourquoi donc? demandait quelqu'un.

— Tiens! mais est-ce qu'on dit monsieur Voltaire?

— Ah! cela, c'est différent.

— Mais pas du tout: Victor Hugo est aussi grand que Voltaire.

— C'est vrai, mais...

— Ah! vous direz tout ce que vous voudrez, on ne doit pas appeler Victor Hugo monsieur. C'est trop bourgeois, c'est l'assimiler au premier venu.

— Ah ! mais, pardon, Madame.

— C'est inutile, vous dis-je.

— Vous admettez pourtant que Victor Hugo est bien le premier venu pour certaines gens.

— Je les plains ceux-là.

— Tant que vous voudrez, mais il y a deux hommes dans le grand homme. Victor Hugo pour le public, mais pour sa blanchisseuse : monsieur Victor Hugo.

— Voyons, Monsieur, fit la petite dame en s'adressant à moi, vous êtes américain.

— Oui, Madame, du Canada.

— Comment dit-on chez vous, Victor Hugo, ou monsieur Victor Hugo ?

— Ma foi, Madame, répondis-je sans trop savoir comment me tirer d'affaire, tout à l'heure, à la petite bonne qui m'a ouvert la porte, j'ai dit monsieur Victor Hugo, mais c'était pour la première fois de ma vie. Il est vrai qu'en Amérique nous n'avons pas l'avantage de posséder de blanchisseuse du grand homme.

— La !

— Eh bien ? ... C'est absolument cela.

— Mais oui, c'est comme je disais.

— Ah ! mais non, par exemple.

— Permettez !

— Ah ! mais non, voyons !

— Permettez, permettez donc ...

— Pardon, pardon, pardon ...

— Oh ! la la la la !

Et patati et patata ; c'était un torrent. Tous parlaient à la fois. Il paraîtrait que, bien loin d'avoir tranché la difficulté, ma réponse n'avait fait qu'embrouiller la question. Je ne savais trop quelle contenance garder, lorsque la grande figure léonine du maître reparut dans le cadre lumineux de la salle à manger.

— Allons, me dis-je à moi-même, du courage !

Le fait est que j'aurais aimé tout autant me voir loin. Mais jugez de mon embarras lorsque le grand poète s'approcha de moi, et me dit sur un ton plein de bonté :

— Et vous, cher monsieur, que puis-je faire pour vous être utile ?

— Je vous demande pardon, grand maître, balbutiai-je... je ne suis pas un solliciteur... je désire seulement... vous présenter...

Mais, pour comble d'ahurissement, je m'aperçus, en sentant la sueur perler à mon front, qu'il me fallait hausser la voix : mon imposant interlocuteur se penchait la tête vers moi, la main à l'oreille. Il ne m'entendait pas. Cette demi-surdité m'étonnait, comme si un homme comme Victor Hugo eût dû être inaccessible aux infirmités humaines.

Dans mon embarras, il me vint une idée ; je tirai de ma poche la lettre de M. Lesclide et la présentai au poète.

— Ah ! très bien, dit-il, vous êtes un confrère. Pardonnez à ma méprise. Cette scène m'a tout bouleversé.

Et puis, en me serrant très cordialement la main et en m'indiquant du geste ses convives et la rangée de fauteuils, il ajouta, sur un ton d'extrême urbanité :

— Vous êtes chez vous, Monsieur. Si ma maison ne peut être ouverte à tout le monde, vous êtes de ceux qui ont toujours le droit d'y être les bienvenus. Vous venez du Canada, notre ancienne colonie, à ce que je vois.

— Oui, maître.

— Une grande perte que nous avons faite là. Les folies de Louis XV nous ont enlevé la moitié de l'Amérique. Il y a bon nombre de descendants de Français chez vous, n'est-ce pas ?

— Plus de deux millions.

— Vraiment ? Et depuis quand habitez-vous ce pays-là ?

— J'y suis né, maître. Je suis un enfant des anciens colons français. Vous m'avez déjà fait l'honneur de m'écrire deux fois :

une en 1863, de Guernesey, une autre il y a trois ans, par l'intermédiaire de votre collègue au sénat, M. Laurent-Pichat.

— Bon, j'y suis, j'y suis !... Vous savez, je m'embrouille un peu dans ces détails-là... Ah ! l'Amérique, j'aurais bien voulu la voir ! Il y a eu là des hommes antiques. Mais que voulez-vous, je n'ai jamais eu le temps de voyager.

— Vos ouvrages ont voyagé pour vous, maître. Ils vous ont créé des amis passionnés dans les deux hémisphères; des amis, ajoutai-je en reprenant un peu d'aplomb, qui voyageraient bien, eux, s'ils étaient sûrs d'être admis comme moi en votre présence.

— Le fait est que je suis un peu forcé de me claquemurer. Je n'ai pas encore terminé mon œuvre, voyez-vous; et, à mon âge, le temps presse.

— Merci de m'avoir mis au nombre des exceptions, cher maître; cette entrevue sera certainement le souvenir de ma vie.

— Vous n'avez qu'à la renouveler, si cela vous fait plaisir, me dit Victor Hugo très affectueusement.

Je n'ai eu ni le temps ni la hardiesse de profiter de l'invitation. Après quelques minutes de conversation sur des sujets plus ou moins personnels, je me levai pour prendre congé du grand homme. Il me reconduisit jusqu'à la porte du salon. Je vois encore sa main blanche et potelée, assez forte, mais aux doigts très effilés, soulever pour moi la portière en satin rouge.

Quelques minutes après, j'arpentais les Champs-Élysées, la tête assiégée par mille pensées tumultueuses.

Pas un autre homme au monde ne m'a causé la millième partie de ces impressions. Je comprenais ces vers de Jean Richépin, parlant de sa première visite chez Victor Hugo:

Il me semble, ce soir, que le boulevard bleu,
Bordé de becs de gaz, est un chemin d'étoiles,
Et que celui chez qui je vais, c'est le bon Dieu.

De retour en Amérique, Fréchette est salué à ce moment-là comme le poète national du Canada.

En 1881, l'Université McGill (Montréal) et l'Université Queen (Kingston) lui décernent le titre de docteur en droit; en 1888, l'Université Laval, celui de docteur ès lettres. En 1897, il recevra le titre de C. M. G., c'est-à-dire de compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges (décoration anglaise); en 1900, la Société Royale du Canada le choisit comme président.

Vers 1895, il conçut l'idée d'un monument à Crémazie et résolut de faire appel à la générosité de ses compatriotes du Canada et des Etats-Unis. Ce noble projet lui tenait à cœur, et il mit tout en œuvre pour en assurer la réalisation dans un avenir prochain. Parcourant les principales villes canadiennes et américaines, il parla de son maître Crémazie, exaltant son talent, son exemple, demandant des souscriptions. Ce beau zèle fut enfin couronné de succès et, en 1906, sur la place Saint-Louis, à Montréal, on vit s'élever, œuvre du sculpteur Philippe Hébert, le buste du poète. L'inauguration de ce monument donna lieu à une grande cérémonie où les représentants du pouvoir civil et de l'Eglise canadienne brillaient au premier rang. Une foule nombreuse se pressait aux pieds du monument. Charles Gill et Gonzalve Désaulniers y lurent des vers débordants d'enthousiasme. D'autres poètes apportèrent leur hommage au premier lyrique canadien. Louis Fréchette y prononça un discours:

C'est la première fois, dit-il, que notre pays rend un hommage public et permanent, je ne dirai pas à un homme de lettres —

car Octave Crémazie ne fut pas à proprement parler un homme de lettres — mais à un travailleur de la pensée, comme on disait autrefois, à un amant de l'idéal.

Jusqu'ici ces récompenses ont été réservées à nos soldats, à nos hommes d'Etat, aux membres éminents de notre clergé.

La patrie a eu raison sans doute de se montrer reconnaissante envers ceux qui sont morts, ou tout au moins ont exposé leur vie sur les champs de bataille pour la défense de son drapeau; il n'est que juste de perpétuer le souvenir des hommes qui ont accompli de grandes choses pour l'honneur et la prospérité de la nation; de même que de dresser un piédestal de gloire aux illustres bienfaiteurs qui ont honoré notre pays et la religion par leurs vertus et leurs travaux.

Mais ceux qui, par leurs efforts et leurs talents, ont élargi les horizons intellectuels de leurs contemporains, ceux qui ont imprimé sur leur époque un cachet particulier de grandeur et de distinction, ont droit aussi, ce me semble, à ce que leur nom ne soit pas oublié.

Et cependant, ce n'est pas tant le poète, à titre de poète, que nous avons voulu honorer dans Octave Crémazie; c'est plutôt comme celui des nôtres qui a le plus contribué à réveiller le sentiment français dans le cœur de notre population, à y stimuler l'orgueil généreux de la race.

En effet, si l'on étudie de près ce que nos poètes et nos littérateurs ont produit avant lui, on trouvera l'écho de bien des aspirations patriotiques sans doute; on s'arrêtera sur bien des passages, on admirera bien des chants où la patrie canadienne est exaltée avec enthousiasme, où les droits de notre nationalité sont fièrement revendiqués, où nos héros et nos grands hommes reçoivent la part d'hommage qui leur est due; mais là s'arrête l'effusion de nos sentiments.

Pour cette raison ou pour une autre, si l'on en excepte les grandes pages et quelques refrains dus à la plume de notre historien national, François-Xavier Garneau, un autre grand patriote qui sera avant longtemps dignement honoré à son tour, je l'espère, le nom de la France est à peine prononcé. On dirait que le souvenir

de l'ancienne mère-patrie est endormi, ou tout au moins redoute de se manifester au grand jour.

Ce n'est que depuis 1854, depuis qu'Octave Crémazie a jeté son premier cri franchement français; depuis que ses strophes enflammées saluèrent de leurs acclamations le drapeau tricolore allié au pavillon de l'Angleterre sous les bastions de Sébastopol; depuis qu'il évoqua, dans son langage héroïque, nos anciens souvenirs de gloire unis aux mélancoliques rétrospectives d'un passé toujours regretté; depuis que, du haut du rocher de Québec, sa grande voix eut clamé son vibrant « Vive la France ! » à tous les échos du pays, depuis enfin qu'il eut osé dire tout haut ce que chacun pensait tout bas, que les Canadiens-français se glorifient tête haute de leur origine française, affichent librement leurs sympathies pour la France, et peuvent se proclamer Français et bon Français sans inquiéter les susceptibilités légitimes de personne.

A ce compte, Octave Crémazie fut, en quelque sorte, on peut le dire, le précurseur de cette grande chose si belle et si grosse d'admirables conséquences pour nous, qu'on est convenu d'appeler « l'entente cordiale ».

Voilà l'œuvre d'Octave Crémazie. C'est une œuvre nationale s'il en fut; et l'homme qui a su l'accomplir, qu'il ait écrit en vers ou en prose, a droit à une reconnaissance nationale.

Lisez cette phrase si significative, gravée sur le socle du monument qu'on vient de dévoiler:

« Pour mon drapeau, je viens ici mourir. »

soupire, dans un hoquet d'agonie, le vieux soldat de Carillon, qui, tout espoir de revanche à jamais perdu, enveloppe ses derniers moments dans le drapeau qui lui rappelle, avec le souvenir de sa chère France, tout un passé de sacrifices, de gloire et de deuil.

N'est-ce pas là toute la légende de nos luttes anciennes, avec le dernier mot de la fierté incoercible du sang qui coule dans nos veines ?

Cette haute pensée, notre grand statuaire Hébert l'a admira-

blement rendue. Jamais son talent n'a éclaté d'une façon plus vigoureuse, ne s'est affirmé avec une maîtrise plus pénétrante.

Je n'ai pas la prétention de prophétiser, mais il me semble voir dans des années et des années à venir, le jour de la saint Jean-Baptiste, les enfants de nos petits enfants, faire un pèlerinage annuel au monument de Crémazie, parce que ce monument réveillera chez eux les patriotiques souvenirs et symbolisera le plus éloquemment les sentiments de notre peuple.

Non seulement on retrouvera, au pied de cette stèle, l'héroïsme de nos aïeux immortalisé dans le bronze et le granit, on y verra surtout une impérissable illustration de ce que notre fidélité à nos origines a su, même sous un drapeau étranger, conquérir, pour nous et nos enfants; c'est-à-dire une place large et féconde au soleil de toutes les libertés.

On y trouvera la consécration formelle des traditions qui unissent pour toujours la France de l'Europe à la France d'Amérique. Ce sera notre vieille France, notre aïeule glorieuse et vénérée que nous retrouverons là, dans les plis de son drapeau, qu'il soit tricolore ou fleurdelysé peu importe, de son drapeau, dis-je, rendu à jamais sacré par les embrassements d'un mourant.

N'ai-je pas raison de dire que ce n'est pas simplement à un poète que nous avons élevé ce piédestal? C'est le patriotisme qui a sacré Octave Crémazie poète; son monument sera, par excellence, le monument du patriotisme! de notre patriotisme canadien-français!

Ce sera en outre un brillant hommage à la mémoire de notre plus célèbre illustration littéraire, dans le domaine de la poésie, et l'on admettra que c'est déjà quelque chose!

Transporté dans un autre milieu, Octave Crémazie eut pu devenir un très grand poète; mais s'il n'a pas eu autour de lui l'horizon qu'il fallait à son envergure, il n'en a pas moins mérité l'admiration de ses contemporains, qui lui ont unanimement décerné un titre qu'il porte encore et qu'il portera longtemps: celui de « poète national du Canada ».

En somme, mes chers compatriotes, voici une de nos dettes

payée; à quand celles que nous devons encore? Notre poète national et notre historien — qui aurait dû peut-être passer le premier — sont deux frères jumeaux qui ne doivent pas être séparés.

En 1896, il fit une conférence sur Lourdes où, après une description de cette terre sanctifiée par la foi de milliers de pèlerins, s'épanchait sa religiosité:

Dans ce cadre merveilleux, il flotte comme un souffle de mystère, comme une vague lueur de paradis rêvé.

Les bruits de la nature y ont comme des voix de cantiques.

Ce sont des légendes que la brise chuchote dans les sapins des gorges, dans les peupliers des routes.

Tous ces sommets lumineux font penser au ciel; tout ce calme et toute cette solitude parlent à l'âme le langage des choses divines. Aussi vous semble-t-il que vous êtes là dans un temple, et nulle pompe religieuse ne vous y étonne, etc.

Fréchette est maintenant au comble de ses plus chers espoirs. Il a assisté au triomphe sans précédent du parti libéral. Pour la première fois, le pays est gouverné par un Canadien français, Sir Wilfrid Laurier, ami de notre poète.

En 1900, paraît *La Noël au Canada* dont nous avons déjà parlé et en 1908, sous le titre d'*Epaves poétiques*, un choix de poésies.

Il écrit dans les revues, *Le Monde Illustré*¹, où il commence le récit de ses souvenirs, s'occupe de critique d'art. Il y donne aussi des contes dans le genre de ceux qu'il a déjà publiés.

L'année suivante, à Ottawa, à l'occasion de sa no-

1. Hebdomadaire français publié à Montréal.

mination à la présidence de la Société Royale, il prononce un discours où il chante la gloire du siècle qui vient de finir. Il l'appelle un siècle de lumières et de progrès, énumère les découvertes et les noms des génies qui l'ont illustré.

Enfin, il prépare une édition définitive de son œuvre qui, sous le titre de *Poésies choisies*, parut en trois volumes: *Feuilles volantes* et *Oiseaux de Neige*; *Epaves poétiques* et *Véronica*, puis *La Légende d'un Peuple*.

Et un soir de mai 1908, comme il revenait de chez son ami L.-O. David, il s'effondra sur le seuil du couvent des Sourdes-Muettes. Quand on le releva, il était mort.



Voici qu'au moment de laisser ce poète, si éloigné de nos goûts et de nos idées, nous nous attachons à lui. Il doit en être ainsi chaque fois qu'on dit adieu à un homme de foi. Fréchette a été cet homme de foi: il a cru à l'avenir de son pays, il a cru en lui-même, au rôle qu'il avait assumé. Malgré certaines critiques très vives qu'il lui a adressées, il a aimé la terre où il est né, au point de lui faire cadeau de vérités dont il attendait une lumière bienfaisante. Il est probable qu'il a plus souffert de son courage que sa patrie qui a l'air de se bien porter, car les peuples ont la vie dure. Et il est mort, usé par la flamme, l'activité dévorante qui a passionné sa vie de poète.

Pour conclure, dirons-nous que Fréchette fut un grand poète ? Il serait nécessaire de nous expliquer ici. Grand ! Oui, si l'on considère que, de 1860 à 1900, il a été une personnalité régnante littérairement, un de ces hommes sur qui se portent la faveur ou la critique des lettrés et celle de la foule. Sûrement, il a incarné quelques-unes des tendances maîtresses de son temps et, parmi nos ouvriers de lettres, il a été l'un des plus tenaces et des plus utiles. Aux aspirations du peuple, il a donné une voix poétique, traduit les sentiments dont il était animé. Il a donc résumé la conscience littéraire des hommes d'alors en voulant servir la littérature, la poésie avec une ardeur qui ne fut dépassée par personne, et parfois dans l'expression de critiques désagréables à entendre, cependant vraies, il a montré une énergie que les hommes de maintenant sont bien empêchés d'avoir.

Mais son œuvre roule des scories et des déchets; il est rarement un artiste au vrai sens du mot. Victime d'une civilisation matérielle qui n'avait de goût, en somme, que pour le luxe tapageur et stérile, les vanités ronflantes, victime aussi de la médiocrité des esprits qui a régné dans la politique, la vie sociale et religieuse du Canada de son temps, il n'a pas joui de l'atmosphère propice à l'éclosion d'œuvres solides, mûries, parfaites, qui font l'admiration des hommes et défient le temps. Il a été surtout grand par ses désirs et ses rêves, une sorte de *vates* canadien désireux de ravir le feu du ciel. Sa lyre a chanté la race française-canadienne, les vertus d'un passé glorieux, invitant

les hommes de son époque à se souvenir de lui, à s'en inspirer. A cause de cela, et parce que durant son existence, il a fait entendre au-dessus des vulgaires batailles électorales et autres, une sorte de chant plein de ferveur, à cause de son dévouement fanatique à l'art, à la pensée française, il demeure, dans l'histoire des lettres canadiennes, l'un des types les plus remarquables de l'esprit latin en Amérique. Sa vie et sa pensée sont consubstantielles à celles de son pays. Il a enseigné à prier, à aimer, à souffrir dans une langue pour nous sacrée. Avec Crémazie, il a été l'un des pères de la poésie canadienne. Dans le Canada bouleversé par les tempêtes, les fureurs aveugles de la politique, son grand mérite fut d'être une sorte de héraut, cramponné au rocher de Québec, criant à sa jeune race que la condition pour elle de vivre était de se nourrir de l'esprit français, et que si jamais elle s'en abstenait, elle deviendrait une nation sans visage et sans âme. Cette attitude de Fréchette lui fait beaucoup d'honneur. Elle lui assure dans l'histoire des esprits au Canada une place de choix.

Mai 1932.

Bibliographie

Mes Loisirs, Québec, 1863.

La Voix d'un Exilé, Chicago, 1868.

Lettres à Basile, Québec, 1872.

Pêle-Mêle, Montréal, 1877.

Les Fleurs boréales, *Les Oiseaux de Neige*, Paris,
Rouveyre et Terquem, 1881; Québec, 1879.

Papineau, drame historique, Montréal, 1880.

Petite Histoire des Rois de France, Montréal (La
Patrie).

La Légende d'un Peuple, Paris, Librairie illustrée,
1888; Montréal, 1908.

Originaux et Détraqués, Montréal, Patenaude, 1892.

Lettres à M. l'abbé Baillargé, Montréal, 1896.

Lourdes, Darveau, Québec, 1896.

La Noël au Canada, Toronto, Morang and Co., 1899.

Feuilles volantes, Montréal, Granger, 1891 et 1908.

Epaves poétiques, Montréal, Beauchemin, 1908.

OUVRAGES CONSULTÉS

A.-B. ROUTHIER. — *Causeries du Dimanche*, Montréal, 1871.

GARNEAU. — *Histoire du Canada*.

CHARLES AB DER HALDEN. — *Etudes de littérature canadienne*, Paris, Rudeval, 1904.

L.-O. DAVID. — *Souvenirs et Biographies*, Montréal, Beauchemin, 1911.

FERNAND RINFRET. — *Louis Fréchette*. Saint-Jérôme, Libr. J.-E. Prévost, 1906.

CAMILLE ROY. — *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, 1914.

W. CHAPMAN. — *Le Lauréat*, 1894.

— *Deux Copains*, 1894.

EDMOND LAREAU. — *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovel, 1874.

HENRI D'ARLES. — *Louis Fréchette*, Toronto, The Ryerson Press, 1924.

DECELLES. — *Papineau, Cartier*.

E. HAMON. — *Les Canadiens français et la Nouvelle-Angleterre*.

ALEXANDRE BELISLE. — *Histoire de la presse franco-américaine*.

Revue Canadienne. — Etude de Pascal Poirier sur Papineau, 1881.

LAURENCE A. BISSON. — *Le Romantisme littéraire au Canada français*, 1932.

ÉDITIONS BEAUCHEMIN

(Extrait du catalogue)

ROMANS

Angus Graham		
NAPOLEON TREMBLAY		\$1.50
Germaine Guèvremont		
LE SURVENANT		\$1.25
Geneviève de la Tour Fondue		
RETOUR A LA VICIE		\$1.00
Geneviève de la Tour Fondue		
MONSIEUR BIGRAS		\$1.25
Louis Fréchette		
ORIGINAUX ET DETRAQUES		\$1.25
Edmond Grignon		
EN GUETTANT LES OURS		\$1.25
Alain-Fournier		
LE GRAND MEAULNES		\$1.25
Léon Bloy		
LA FEMME PAUVRE		\$1.25
Léon Bloy		
LE DESEPERE		\$1.25
Z.-B. Markevitch		
STEPPE D'UKRAINE		\$1.00
Oscar Masse		
LA CONSCIENCE DE PIERRE LAUBIER		\$0.75
Paulé Régulier		
L'ABBAYE D'EVOLAYNE		\$1.25
Raymonde Vincent		
CAMPAGNE		\$1.25
Raymonde Vincent		
BLANCHE		\$1.25
René Bazin		
MAGNIFICAT		\$1.25

LITTÉRATURE

H. de Balzac		
TRAITE DE LA VIE ELEGANTE		\$1.25
Marie de Villers		
REPONSE A DESEPOIR DE VIEILLE FILLE		\$0.75
Léon Chancerel		
LES JEUX DRAMATIQUES		\$0.75
Rina Lasnier		
MADONES CANADIENNES		\$3.50
Léo-Pol Morin		
MUSIQUE		\$2.00
Guy Sylvestre		
SONDAGES		\$1.00
Marius Barbeau		
L'HOMME AUX TROIS FEMMES		\$1.25

HISTOIRE

René Grousset		
HISTOIRE DE LA CHINE		\$1.50
Jean Bruchesi		
HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS, 2 vol.		\$2.50
Léon Marchal		
VILLE-MARIE. Les origines de Montréal		\$1.25
Abbé Charles Jounet		
VUES CHRÉTIENNES SUR LA POLITIQUE		\$1.00
Louis Rougier		
LES ACCORDS PETAIN-CHURCHILL		\$2.00
Henri de Kerillis		
DE GAULLE DICTATEUR		\$2.00
Léon Marchal		
DE PETAIN A LAVAL		\$1.50

BNQ



000 415 400